

Examen philosophique du livre de M. Lettré intitulé Médecine et médecins / [François Joseph Noizet].

Contributors

Noizet, François Joseph, 1792-1885.

Publication/Creation

Paris : E. Plon, 1875.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/aez5kmzp>

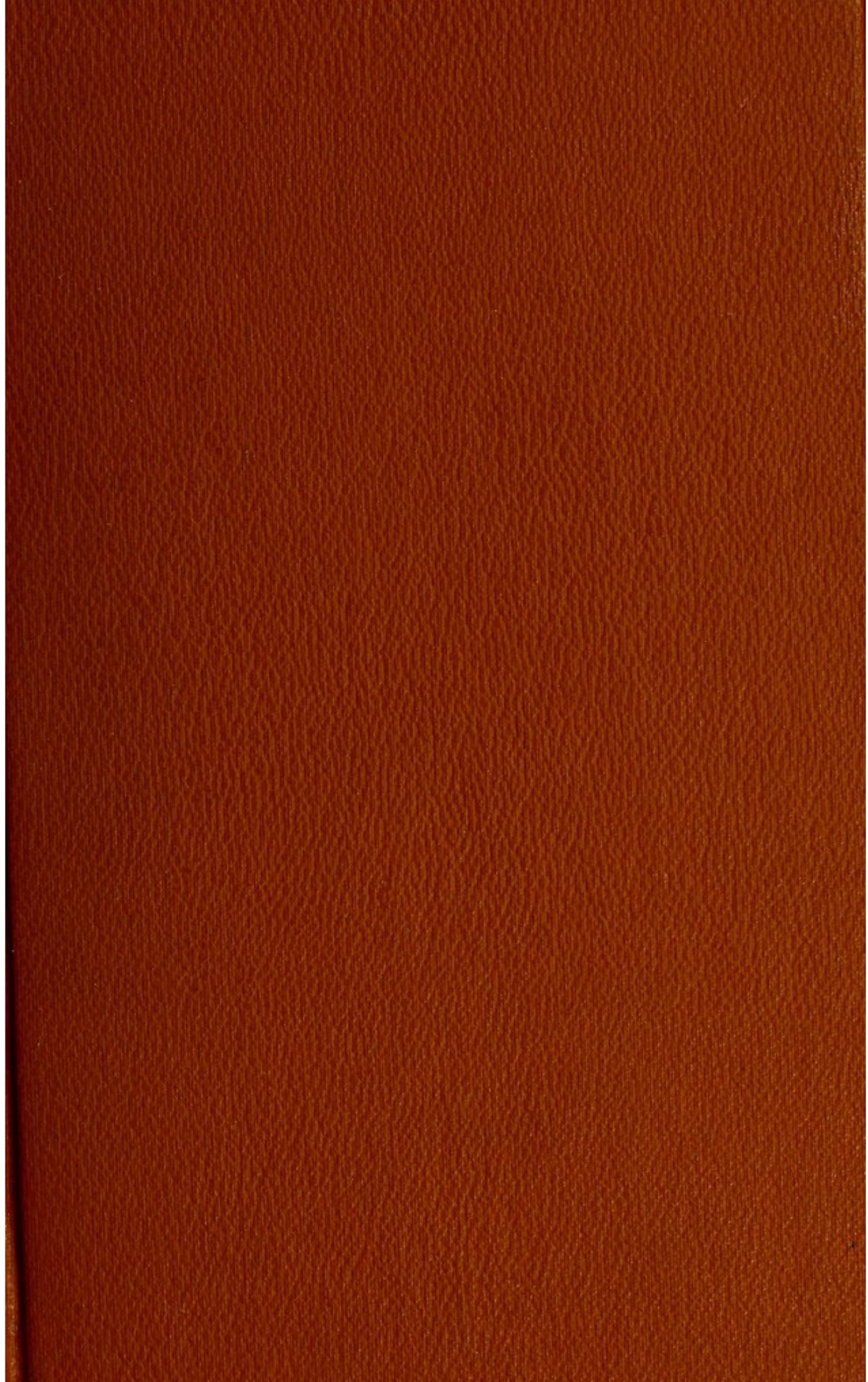
License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

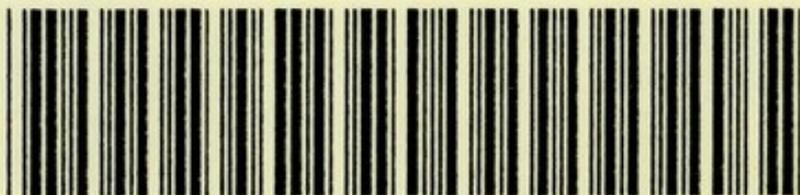
You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



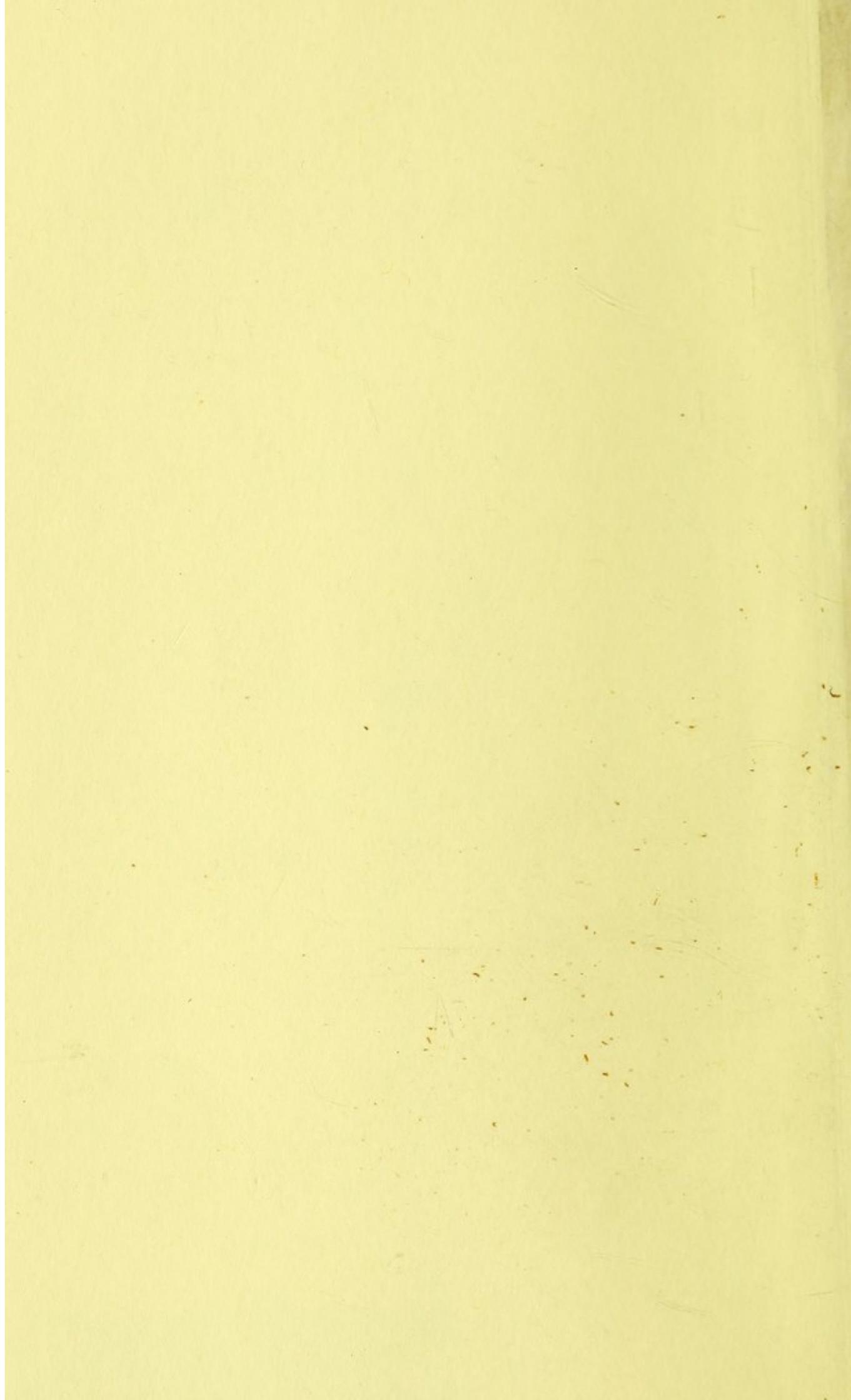
BA.AH (2)



22101529226



Digitized by the Internet Archive
in 2016



EXAMEN PHILOSOPHIQUE
DU
LIVRE DE M. LITTRÉ

INTITULÉ
MÉDECINE ET MÉDECINS

PAR
LE GÉNÉRAL NOIZET



PARIS

E. PLON ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
10, RUE GARANCIÈRE

1875

Librairie GIBERT, 23, Quai St-Michel
PARIS

LIVRES D'OCCASION

en tous Genres

ANCIENS & MODERNES
Rares ou Curieux

ENVOI GRATUIT DU CATALOGUE MENSUEL

Achat

DE

BIBLIOTHÈQUES
et de toutes sortes de Livres

Grand Choix

DE

LIVRES CLASSIQUES
D'OCCASION

à l'Usage des divers Enseignements

Librairie GIBERT, 23, quai S^t-Michel

Imp. Pauvert, 7 et 9, r. des Fossés-St-Jacques

EXAMEN PHILOSOPHIQUE

DU LIVRE

MÉDECINE ET MÉDECINS

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits
de traduction et de reproduction à l'étranger.

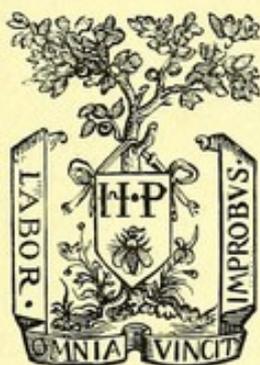
Ce volume a été déposé au Ministère de l'intérieur
(section de la librairie) en mars 1875.

✓
42550

EXAMEN PHILOSOPHIQUE
DU
LIVRE DE M. LITTRÉ

INTITULÉ
MÉDECINE ET MÉDECINS

PAR
LE GÉNÉRAL NOIZET



PARIS
E. PLON ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
10, RUE GARANCIÈRE
—
1875

ITRE, Maximilien Émile

EDICINE, Essays



BA. AH (2)

EXAMEN PHILOSOPHIQUE
DU
LIVRE DE M. LITTRÉ
INTITULÉ
MÉDECINE ET MÉDECINS

AVANT-PROPOS

Depuis près de vingt ans que j'ai cessé de servir mon pays dans les rangs de l'armée active, j'ai cherché à occuper mes loisirs par des travaux philosophiques. Non pas que je me sois livré à une étude profonde des philosophes anciens et modernes, à mon âge, hélas ! il n'était plus guère temps d'acquérir de grandes connaissances nouvelles, mais en me contentant de la lecture d'un petit nombre d'ouvrages, et en retournant et creusant dans mon esprit, au-

tant qu'il m'était possible, des idées qui, pendant plus de quarante ans, m'avaient séduit et me présentaient le fondement d'une philosophie nouvelle, bien qu'on en pût trouver des traces chez les philosophes des âges antérieurs.

Si déjà, depuis bien des années, j'avais entendu parler de M. Littré, je n'avais du moins lu aucun de ses ouvrages, et je ne connaissais de lui que ce que j'en avais ouï dire dans le monde, ou ce que j'en avais pu voir dans quelques articles de journaux. Je ne partageais pas tout ce qu'on rapportait de ses opinions, mais j'avais grande estime pour son mérite, et je m'indignais des sarcasmes et des injures dont il était l'objet dans un grand nombre d'écrits, sans toutefois que je songeasse à vouloir prendre sa défense. Un de mes amis, retiré comme moi du monde et qui, sans philosopher, vit en philosophe dans un village de la Bourgogne, me signala, il y a quelque temps, le nouvel ouvrage de ce savant intitulé *Médecine et Médecins*, dans lequel je trouverais, me dit-il, traitées, avec l'autorité de la science, des questions concernant les sortilèges, les hallucinations, les guérisons miraculeuses et autres objets analogues qui m'avaient beaucoup occupé. Ma curio-

sité ainsi excitée, je me procurai cet ouvrage avec l'intention d'en faire un examen sérieux, en saisissant l'occasion de réfuter les idées erronées que je ne pouvais manquer d'y rencontrer, et d'y substituer une doctrine dont j'ai vainement fait déjà l'exposition dans plusieurs ouvrages philosophiques.

Je viens de lire avec grand soin le livre de M. Littré; mais quelle a été ma surprise, je n'ose dire mon désappointement, lorsqu'au lieu de critiques à faire, je n'ai presque trouvé que sujets d'approbation et d'éloges! Le plus souvent j'y ai rencontré mes propres idées, mais exprimées avec plus de netteté, de précision et d'élégance que je n'aurais pu le faire, et présentées avec toute l'autorité d'une science réelle et profonde. Que faire donc après cette lecture? Dois-je abandonner un projet de critique qui me séduisait parce qu'à mon grand âge, si je me sens incapable de composer un ouvrage original de quelque portée, il m'est possible encore, en suivant un auteur pas à pas, de relever quelques erreurs, ou du moins, quelques opinions que je ne saurais partager? Quelle que fût l'impression que m'eût fait éprouver une première lecture, il m'en coûtait beaucoup

d'abandonner l'idée d'un travail qui pouvait suffire pour combler le vide de mes derniers jours. Aussi me suis-je cramponné à mon projet primitif. Sans doute, j'aurai beaucoup à approuver en relisant mon auteur, et si je me bornais à encenser, j'aurais bientôt rebuté mes lecteurs; mais, en y regardant de près, je trouve encore à traiter un assez grand nombre de points susceptibles de controverse. Et puis, si M. Littré ne trouve pas convenable de livrer, dans certains endroits, sa pensée tout entière, il la laisse du moins deviner ou pressentir, et c'est assez pour que je puisse m'en emparer et la discuter. Si j'ai deviné juste, j'aurai combattu un estimable savant avec des armes qu'il trouvera courtoises, je l'espère; si je me suis trompé, en lui attribuant des idées qui ne sont pas les siennes, je ne me serai pas du moins attaqué à sa personne, et je n'aurai fait que réfuter des opinions qui m'auront paru erronées. Dans tous les cas, si mon écrit n'est utile à aucun lecteur, il répondra à un besoin de mon existence, en éloignant de moi le désœuvrement et en m'intéressant encore à la vie.

L'œuvre de M. Littré n'est, comme il le dit lui-même, qu'un demi-livre ne se composant

que de la collection d'opuscules ou d'articles plus ou moins anciens déjà publiés dans divers journaux ou revues périodiques, mais qui sont tous reliés et comme dominés par une idée commune qu'indique assez bien le titre de l'ouvrage. Son but est de faire ressortir l'utilité de la médecine en montrant le rôle élevé qu'elle a joué, même dès les temps anciens, et qu'elle continue à remplir d'une manière plus remarquable encore de nos jours, pour le développement intellectuel et moral, aussi bien que pour l'amélioration matérielle de l'humanité, dans l'évolution de la civilisation des peuples.

La tâche que je me donne ne saurait être de contrôler l'affirmation de cette pensée légitime, lors même qu'on pourrait rencontrer quelque exagération dans son expression, mais seulement, comme je l'ai dit plus haut, de chercher les traces de tout ce qui tient au système philosophique de l'auteur, pour combattre ce système au besoin. J'examinerai, à cet effet, en suivant l'ordre du livre et en répétant même les titres de tous les articles, chacun des écrits dont il se compose, depuis la préface jusqu'au dernier, en ne négligeant de m'arrêter que sur ceux qui échappent complètement à ma compé-

tence dans leurs détails aussi bien que dans leur ensemble. Ce ne sera pas même un demi-livre que j'écrirai ; mais j'attacherais un grand prix à mon travail si le savant dont je me permets d'attaquer plusieurs opinions ne dédaignait pas de le lire et donnait son approbation à quelques-unes de mes observations.

PRÉFACE DE M. LITTRÉ.

L'ouvrage de M. Littré s'ouvre par une dédicace au docteur Rayer son ancien maître. Rien de plus simple, de plus bref et de plus touchant. Il suffit de la lire pour se sentir attiré vers l'auteur.

A cette dédicace succède une courte préface, écrite toujours dans un style simple et plein de charmes, qui semble peindre l'auteur et qui ne convie pas moins à l'aimer. Consacrant son livre entier à des considérations sur la médecine, M. Littré commence par exposer ses titres personnels à la confiance du lecteur en traitant une pareille matière. Il n'a pu se faire recevoir docteur en médecine, l'argent nécessaire lui a manqué pour cela, et, dans la crainte d'abuser de la bienveillance de ses amis, il n'a pas voulu accepter leurs offres désintéressées pour

l'aider à surmonter cet obstacle. Mais, si la légalité a pu lui refuser un titre, le monde entier reconnaît en lui un des plus savants médecins de notre époque. En rendant modestement compte de ses études médicales, il trouve l'occasion de payer un nouveau tribut de reconnaissance au docteur Rayer et de rappeler l'affectueux souvenir des camarades qui l'ont précédé dans la tombe et dont l'amitié, qui ne s'est jamais démentie, survit tout entière dans son cœur.

Avant d'exposer brièvement quelles sont les idées générales qui l'ont inspiré dans la rédaction des divers articles qu'il publie de nouveau et l'esprit qui n'a cessé de le guider, il décrit (page v) d'une manière frappante, combien la médecine peut causer d'angoisses à ceux qui la pratiquent, « quand, dans un cas grave où il y va de la vie et de la mort, l'incertitude du diagnostic ou du traitement et la crainte de s'être trompé suscitent de cuisants regrets qui ressemblent à des remords. Il n'y a point de parité entre la responsabilité du médecin et son pouvoir; l'une est grande et l'autre est petit; et c'est justement à cause des limites où ce pouvoir est resserré, que, bien qu'il soit facile d'en

laisser perdre une parcelle, la moindre parcelle perdue cause une poignante anxiété. »

M. Littré professe une haute estime pour les médecins, et certes ils la méritent lorsqu'ils lui ressemblent ainsi qu'à plus d'un de ceux que j'ai pu connaître et dont le dévouement aux graves devoirs de leur profession était sans bornes.

Après l'intéressant préambule qui remplit les premières pages de la préface, l'auteur entre à proprement parler en matière, et je copie textuellement le passage suivant (page VI) qui me donnera lieu de faire quelques observations :

« La médecine, au moment où j'en commençais l'étude ; subissait dans sa doctrine un amendement considérable. Jusque-là, on avait considéré la pathologie comme un phénomène qui avait en soi sa raison d'être ; on entendait que la maladie, fièvre, inflammation, cancer, était quelque chose à existence indépendante et à lois propres. De la sorte, il n'existait aucune connexion entre l'état pathologique et l'état physiologique ; le premier était simplement superposé au second ; et l'on ne passait pas du second au premier. Cette manière de voir fut inévitable aussi longtemps que la phy-

siologie n'était pas devenue *positive*, mais elle le devint au commencement de ce siècle, et, après l'intervalle de temps nécessaire pour que les grandes méthodes fissent subir leur influence, elle renouvela toute la doctrine médicale. Il fut établi qu'aucune loi nouvelle et particulière ne se manifeste dans la maladie; que la pathologie n'est pas autre chose que de la physiologie dérangée, et que l'on passe de l'une à l'autre sans quitter un même domaine de phénomènes et d'actions. Rien n'a plus que cette notion essentielle contribué à l'affermissement et au progrès de la médecine. »

En soulignant le mot *positive* ci-dessus, j'ai indiqué le point culminant des doctrines scientifiques de l'auteur qui s'affirme partisan du positivisme philosophique. Je pourrais, sans pousser plus loin mon examen et mes citations, m'en tenir à ce seul fait et écrire un volume de dissertations sur le peu que je connais de cette philosophie; mais je m'écarterais ainsi de l'objet que je me propose, qui est l'étude du livre de M. Littré. J'aurai plus tard l'occasion de revenir sur ce sujet et, si ce n'est de réfuter le positivisme, de l'expliquer du moins à ma manière. Je me bornerai à faire observer que

ce qu'en dit ici M. Littré n'est susceptible d'aucune objection, et n'est que la stricte application des méthodes de Bacon et de Descartes. Oui, la physiologie n'est devenue une science certaine que depuis qu'elle est appuyée sur l'observation et sur l'expérience, qui doivent être la base de toutes les sciences, quelles qu'elles puissent être, même des sciences mathématiques; car le raisonnement ne fait qu'y suivre l'observation qui s'y présente sous la forme d'axiomes. Je suis donc, jusqu'ici, aussi positiviste que M. Littré, et j'ose même dire que je le suis plus que lui, car, quelques lignes plus loin, il exclut du domaine des sciences la métaphysique que je me suis étudié à faire rentrer sous la même loi que toutes les autres sciences.

L'auteur nous dit que la pathologie n'est qu'une suite, qu'une déviation de la physiologie. C'est là sans doute une grande découverte du positivisme que, depuis longtemps, j'ai acceptée sur son seul énoncé, parce qu'elle est, comme toutes les vraies découvertes de principes scientifiques, d'une telle simplicité, d'une telle clarté que chacun peut se demander s'il n'aurait pas pu la faire lui-même, et s'il est bien vrai qu'il n'y ait jamais songé. Tels sont le système

astronomique moderne, le feu central de la terre, et tous les grands principes de physique. Si l'on n'est pas encore plus avancé dans les sciences de la vie, c'est, comme le dit un peu plus loin M. Littré, que ces sciences sont, de toutes, les plus compliquées.

En admettant le principe que rappelle M. Littré, j'ai dû chercher à m'en rendre compte, autant qu'un profane, un parfait ignorant des sciences médicales est capable de le faire, et voici comment je comprends les rapports qui lient les phénomènes pathologiques à ceux de la physiologie.

Si, dans le règne végétal, je considère un arbre vigoureux et que j'enlève une portion de son écorce en entamant même un peu de son aubier, la sève, privée d'une partie des canaux dans lesquels elle opère sa circulation, n'en continuera pas moins à agir suivant la loi de sa nature, elle s'extravasera, formera des bourrelets au lieu de donner naissance à de nouveaux bourgeons, ou bien, si elle est trop abondante, elle s'épanchera en gomme ou en résine. Dans tous les cas, cette sève ne sera pas portée au point voulu par le type du végétal; l'arbre souffrira, sera dans un état pathologique, et,

plus la blessure sera profonde, plus l'état de souffrance sera grand, jusqu'à ce qu'il atteigne la mort, sans que les lois de la physiologie végétale aient reçu aucune atteinte. Si, sur la feuille d'un chêne, un certain insecte vient à faire une piqûre et dépose ses œufs entre deux couches du parenchyme, les larves qui naissent unissent leur action à celle de la sève dont elles font leur nourriture, et il en résulte une création parfaitement naturelle, connue sous le nom de noix de galle. Il y a là confusion de la pathologie et de la physiologie. Si, dans le règne animal, comme dans le règne végétal, l'ovaire reste étranger à la semence du mâle, l'ovule vivant avec tout le reste de l'individu éprouve diverses évolutions en rapport avec sa nature; puis, comme les autres éléments histologiques, il se décompose et est expulsé de l'organisation pour faire place, s'il y a lieu, à d'autres éléments de même nature; mais si l'élément mâle vient se combiner avec l'élément femelle, comme tout à l'heure la sève du chêne avec quelques produits physiologiques de la larve qui vit à ses dépens, il en résulte une évolution différente d'où provient la graine dans la plante et l'embryon dans l'animal et

dans la femme. Évolution à la fois physiologique et pathologique qui, dans beaucoup d'espèces, conduit la femelle à la mort, mais qui, dans les espèces supérieures, et particulièrement chez la femme, n'est la cause que d'un mal passager.

Tout obstacle apporté chez l'homme, comme chez les autres êtres vivants, au développement normal de ses fonctions physiologiques, constitue un état pathologique ou de maladie que la puissance de ces fonctions tend à faire disparaître, mais qui souvent, malgré la science et l'aide d'un médecin attentif à suivre les indications de la nature, détermine la mort, résultat physiologique lui-même auquel aboutit toute organisation, quelle qu'elle soit, par la persistance de l'action des forces physiques et par celle de l'inertie de la matière.

Un physiologiste me pardonnera-t-il cette courte excursion dans son domaine, ou plutôt ne devra-t-il pas être flatté de voir que les principes de la science dont il vante les bienfaits deviennent si simples et si clairs qu'ils sont adoptés et à peu près compris par tout le monde?

II

DES GRANDES ÉPIDÉMIES.

(Article inséré dans la *Revue des Deux Mondes*
du 15 janvier 1836.)

Le premier article de la nouvelle publication de M. Littré a paru il y a déjà longtemps dans la *Revue des Deux Mondes*, et est un exposé des grandes épidémies qui ont affligé le monde ancien et le monde moderne, et qui menacent encore les générations à venir. Ce sujet, à la fois historique et médical, est traité avec la supériorité ordinaire et la netteté qui caractérisent l'auteur, et il semblerait, par sa nature, devoir échapper aux critiques particulièrement philosophiques qui font l'objet de mon examen. Cependant, comme il est impossible qu'un écrivain tel que celui qui m'occupe ne laisse pas

percer dans ses écrits plus d'un côté de son âme, il me sera facile de trouver à faire quelques observations à propos d'un sujet même qui est le plus étranger à mes connaissances et à l'objet de mes études.

M. Littré décrit successivement les épidémies anciennes et celles des temps modernes; il en fait ressortir les analogies et les différences; il les classe selon leur plus ou moins d'étendue, leur origine, leur point de départ, leur nature, etc.; et, après avoir reconnu que la médecine et bien souvent l'hygiène sont incapables d'arrêter les ravages du plus grand nombre d'entre elles, dont les causes sont tout à fait inconnues, il termine son article par l'espèce de conclusion suivante (page 37), que j'examinerai d'abord avant de revenir sur quelques détails :

« Notre planète, qui occupe une place déterminée dans le système du monde, qui reçoit la lumière et une portion de sa chaleur du soleil, et qui n'est qu'une petite portion d'un grand ensemble, est animée par des forces puissantes qui la rendent pesante et magnétique. Mais la plus merveilleuse de ces forces est sans doute la vie, qui s'y déploie à la surface sous mille

formes diverses. De même que l'électricité, suivant la théorie des physiciens, occupe toujours l'extérieur des corps électrisés et ne demeure jamais dans leur intérieur, de même la vie est répandue sur toute la superficie du globe terrestre et s'y manifeste par la végétation et l'animalité. C'est un riche et brillant spectacle qu'elle déploie à profusion ; cependant, toutes ces décorations sont produites, si je puis m'exprimer ainsi, à peu de frais. Elle ne combine que quelques couleurs pour enfanter tant de nuances ; elle ne jette dans son creuset que de l'oxygène, de l'hydrogène, de l'azote, du carbone et quelques substances terreuses, pour engendrer l'infinie variété d'êtres qui viennent un moment jouir des rayons du soleil, et puis rendent leurs éléments à l'éternelle chimie.

» Les combinaisons élémentaires sont tellement voisines l'une de l'autre, qu'on ne distingue entre une substance végétale et une substance animale que des différences de proportions ; et la nature se joue si facilement dans tous ces arrangements que, par la plus légère et la plus simple modification, elle transforme la patte d'un quadrupède en aile ou en nageoire, de telle sorte que l'œil reconnaît sur-le-champ

la complète similitude entre des organisations en apparence si différentes. Ce n'est pas tout : la vie, à des époques dont nulle race humaine n'a conservé la mémoire (car elles sont antérieures à toute race humaine), avait jeté sur la face de la terre, alors bien différente de ce qu'elle est aujourd'hui, des végétaux et des animaux qui n'ont pas conservé de représentants parmi les espèces vivantes. Tous ces êtres ont disparu par des causes plus ou moins générales, qui prouvent l'intime liaison existant entre les conditions de la terre et la persistance des organisations vivantes.

» Entre toutes les existences répandues avec tant de profusion sur la planète, la vie humaine ou l'humanité occupe le premier rang. Cette fourmilière s'est étendue sous tous les climats, et elle a imprimé à la superficie du sol des modifications qui sont déjà importantes, mais qui surtout le deviendront encore davantage. Il n'est donc pas étonnant qu'elle ressente de temps en temps quelque grande commotion qui lui rappelle tous ses liens de communauté avec la terre qui la porte, et dont les éléments sont les siens. C'est un point de vue auquel on peut considérer l'origine des maladies générales; et plusieurs

médecins allemands se sont complu à développer cette thèse, en l'appuyant de toutes sortes de recherches, pour prouver que de grandes perturbations atmosphériques, des éruptions de volcans et des tremblements avaient toujours précédé et accompagné l'apparition de ces épidémies : comme si une sorte d'état fébrile de la terre avait été la source des fléaux qui devaient frapper notre espèce ; comme si la nature, ne se contentant plus de la succession ordinaire de la vie et de la mort, empruntait soudainement des moyens plus prompts de destruction. Cela n'est qu'une hypothèse, et, il faut le dire, une hypothèse peu probable, car nous ne connaissons aucun rapport tellurique avec l'origine des miasmes, des infections et des virus.

» A vrai, dire cette origine ne peut, dans l'état de nos connaissances, être cherchée qu'au sein des substances organiques, vivantes ou mortes. Elles seules ont la funeste propriété de se transformer en poisons, voyez le suc des plantes vénéneuses ; en venins, voyez le liquide des serpents venimeux ; en virus, voyez la salive du chien enragé. Le poison et le venin, s'éteignant sur place après avoir opéré le mal qui leur est propre, ne se reproduisent pas dans le

corps de la victime ; mais les virus et les miasmes se reproduisent et se propagent. Rien de plus obscur pour le physiologiste et le médecin que ces surnoisées combinaisons d'éléments organiques, mais c'est là l'atelier de malfaisance et de mort où il faut essayer de pénétrer. »

Je ne saurais contredire ni l'exposé historique de l'auteur, ni la conclusion que je viens de transcrire, mais ils me donneront lieu, l'un et l'autre, de faire une observation générale qui sera suivie de plusieurs observations particulières en revenant sur la lecture détaillée de l'article.

M. Littré est positiviste, c'est-à-dire qu'il n'admet de faits scientifiques qu'autant qu'ils ont été vérifiés par une observation attentive, et, s'il est possible, reproduits par l'expérimentation, et il repousse, ou du moins il laisse dans le doute tout ce qui n'a qu'un caractère subjectif, en d'autres termes, tout ce qui n'a pour base que les vues, les spéculations, les calculs de l'être pensant. Mais, dans ce système, que fait-il donc de l'histoire ? Entre-t-elle dans le positif ou dans le subjectif ? Il la range dans la première classe, puisqu'il nous la présente ici comme la base de son exposition scientifique.

Les faits historiques dont je fais usage, dira-t-il, ont été contrôlés avec le plus grand soin, et il serait impossible qu'un homme doué de toute sa raison pût les récuser. Ils sont aussi certains que ceux qu'un observateur de nos jours pourrait personnellement constater. J'en conviens pour ma part; mais pourtant je ne vois dans leur admission qu'une opération subjective, et le roman peut être tellement rapproché de l'histoire que l'on confonde l'un avec l'autre. Si Thucydide, cité quelque part par l'auteur, nous inspire plus de confiance qu'Hérodote, c'est qu'un long travail de l'esprit humain a pu faire un partage des erreurs et des vérités racontées par ces deux grands historiens. Mais tout cela n'est que pure spéculation et je n'y vois de positif que le texte grec qui frappe les yeux du commentateur. Ma conclusion, qui n'infirmes en rien les citations historiques de M. Littré, est que le positivisme, tel du moins que je le comprends à la lecture du livre dont j'entreprends la critique, est trop absolu; car, d'une part, il n'est pas une seule observation positive qui ne puisse être suivie, chez un savant, d'une conséquence qui est une opération subjective, et j'ajouterai, d'une autre part, qu'il n'est pas une opération

subjective qui ne s'appuie, de près ou de loin, sur une observation positive. Tel est le cas des conclusions historiques. La métaphysique ne serait rien, comme le croit M. Littré, si elle n'avait pour base l'observation de tout l'univers; et la théologie elle-même, à quelque religion qu'elle s'applique, s'appuie sur des faits historiques rapportés dans des livres réputés sacrés. Là, comme dans toutes les sciences, il y a observation et déduction; mais, comme dans toutes les sciences aussi, il faut, avant de déduire une conséquence, s'assurer que les prémisses, c'est-à-dire, les bases données par l'observation, sont d'une vérité incontestable. N'est-ce pas simplement alors se conformer à des préceptes scientifiques déjà anciens qu'on n'a pas toujours assez scrupuleusement observés jusqu'ici dans les écoles philosophiques? Il n'y a donc pas là, à proprement parler, une nouvelle école, mais une application plus sévère de principes admis par toutes les écoles modernes; et l'un des torts des positivistes est de déclarer *a priori* que la métaphysique échappe à la science, parce qu'elle ne saurait s'appuyer sur l'observation. J'ai tâché, dans un opuscule sur le dualisme de la matière et de

l'esprit, de dissiper cette erreur. Pour rester dans la science vraie, qu'on peut bien appeler positive, il faut commencer par rejeter les préjugés de quelque côté qu'ils se présentent, soit de celui de l'observation, soit de celui du raisonnement.

Dans la conclusion, dont j'ai rapporté textuellement les termes, je prends acte de cette déclaration, que notre planète est animée par des forces puissantes dont la plus merveilleuse est la vie répandue à sa surface; laquelle se joue, avec un petit nombre d'éléments matériels, à produire les combinaisons les plus nombreuses, les plus variées et les plus harmonieuses dans leur variété. Est-il possible que l'auteur ne reconnaisse pas dans cette action de la vie, la coexistence de l'intelligence avec la force? Et d'ailleurs, en citant l'homme comme la dernière création de la nature terrestre, peut-il refuser l'intelligence à cet être? S'il en était ainsi, le mot intelligence n'aurait pas de sens. Je ne conclurai rien ici de cette remarque, si ce n'est que l'observation, l'observation la plus directe et la plus positive pouvant chaque jour être vérifiée par l'expérience, nous apprend l'existence dans le monde de la puis-

sance et de l'intelligence. Or, comme cette existence est la base de toute métaphysique, j'en conclus, comme je l'ai déjà fait plus haut, que les philosophes se disant positivistes excluent à tort la métaphysique de la vraie science. Mais, en posant cette assertion, je suis loin de prétendre que toutes les déductions des spiritualistes soient également vraies. Je crois au contraire que leur science est à refaire.

M. Littré attribue à l'action des forces naturelles l'origine et la cause de toutes les grandes épidémies, ce qui est évident par soi-même, car, aucun changement, aucune altération matérielle ne peut avoir lieu sans l'action d'une force. Mais il rejette cependant, comme une hypothèse peu probable, l'opinion de quelques médecins allemands qui croient voir, entre les grandes perturbations du globe dont nous avons encore des exemples sous les yeux, et le fléau des épidémies qui envahissent une plus ou moins grande partie du monde terrestre, une relation de causes à effets, et il croit qu'on ne peut chercher aujourd'hui l'origine des grandes épidémies qu'au sein des substances organiques elles-mêmes. Sans contester absolument la sage réserve de l'auteur pour tout ce qui concerne

les phénomènes qui se passent sous nos yeux, je rappellerai cependant, ce qu'il reconnaît lui-même, que ce sont les grandes révolutions du globe qui ont anéanti les espèces anciennes, si ce n'est tout d'un coup, du moins petit à petit, à mesure que le milieu où se développait la vie venait à se modifier, et que l'anéantissement entier n'a dû avoir lieu qu'après de nombreuses épidémies auxquelles ne résistaient que les plus vigoureux des êtres animés. Il est certain que, lorsque l'atmosphère était surchargée d'une grande quantité d'acide carbonique, la vie actuelle ne pouvait exister, et que les animaux et les végétaux qui peuplaient alors notre globe ne sauraient vivre aujourd'hui dans notre atmosphère raréfiée. Les anciennes modifications terrestres qui, sans le moindre doute, ont tenu en partie à la lente oscillation de l'axe de notre planète, se continuent bien certainement aujourd'hui et finiront par nous atteindre comme les races précédentes. Les épidémies ne sont-elles pas les avant-coureurs de cette guerre d'extermination? Tout ce que dit M. Quatrefages des modifications des races en raison du climat, et particulièrement de la modification de la race anglo-saxonne, par son transport dans l'Amérique

du Nord, autorise bien ce qu'on peut penser de l'influence tellurique sur l'organisation animale. Tout cela, bien loin du positif, n'est sans doute qu'hypothèse, mais peut faire penser que la réserve de l'auteur, toute sage qu'elle est, est peut-être poussée un peu trop loin.

En reprenant la lecture de l'article des grandes épidémies pour en contrôler les détails, je lis à la page 2, en parlant des effets terribles de ces épidémies : « Il semble, quand la mortalité a pris ce courant rapide, que les ravages n'auront plus de terme, et que l'incendie, une fois allumé, ne s'éteindra désormais que faute d'aliments. Il n'en est pas ainsi ; les traits de l'invisible archer s'épuisent, ces vastes épidémies restent toujours dans de certaines limites, l'intensité n'en va jamais jusqu'à menacer d'une destruction universelle la race humaine. J'ai dit jamais, j'aurais dû dire dans l'intervalle de cinq ou six mille ans qui font toute notre histoire, ou, si l'on veut, de quelques milliers de siècles où figure l'homme préhistorique ; car, qui peut répondre de ce que renferme l'avenir ? Des races d'animaux ont disparu du globe, les découvertes de Cuvier sur les fossiles l'ont prouvé sans réplique. La pathologie

a-t-elle joué quelque rôle dans cette extinction?»

Je serais ici parfaitement d'accord avec M. Littré, s'il retranchait quelque chose aux milliers de siècles qu'il donne à l'existence de l'homme, et je lui répondrai qu'il me paraît impossible que la pathologie n'ait pas joué un rôle, bien que secondaire peut-être, dans la destruction des espèces vivantes.

En suivant la narration, rendue d'une manière si dramatique, des fléaux qui ont affligé l'Europe au moyen âge, je lis, (page 13), à propos de la maladie de la lèpre ou du feu sacré : « L'auteur de la Vie d'Hugues, évêque de Lincoln, dit qu'il vit de son temps, au Mont-Saint-Antoine, en Dauphiné, plusieurs personnes de l'un et de l'autre sexe, des jeunes et des vieux, guéris du feu sacré, et qui paraissaient jouir de la meilleure santé, quoique leurs chairs eussent été, en partie, brûlées et leurs os consumés; qu'il accourait de toutes parts en cet endroit des malades de cette espèce, qui se trouvaient tous guéris dans l'espace de sept jours; que si, au bout de ce temps, ils ne l'étaient pas, ils mouraient; que la peau, la chair et les os des membres qui avaient été atteints de ce mal, ne se rétablissaient jamais,

mais que les parties qui en avaient été épargnées restaient parfaitement saines, avec des cicatrices si bien consolidées, qu'on voyait des gens de tout âge et de tout sexe, les uns privés de l'avant-bras jusqu'au coude, d'autres de tout le bras jusqu'à l'épaule ; enfin d'autres privés d'une jambe et de la cuisse jusqu'à l'aîne, jouir de la santé et de la gaieté de ceux qui se portent le mieux. »

M. Littré ne fait aucune réflexion sur ces prétendues guérisons miraculeuses, apparemment parce qu'il n'y croit pas et qu'il ne les rapporte que pour la description de la maladie qu'elles concernent. Je ne lui ferai point de querelle à cet égard. Sans doute, beaucoup de récits de cette nature peuvent être taxés d'exagération, d'erreur et quelquefois, quoique plus rarement, de mauvaise foi. Cependant, lorsque tant de faits de cette nature sont rapportés par des écrivains témoins eux-mêmes, et dont la loyauté ne saurait être mise en doute, lorsqu'on a vu, presque de nos jours, les merveilles du cimetière de Saint-Médard, rapportées avec une bonne foi parfaite par le conseiller Carré de Mongéron, et appuyées sur d'irrécusables témoignages historiques, quand tous les médecins, et

M. Littré peut-être plus que bien d'autres, confessent toute la puissance connue sous le nom d'influence du moral sur le physique, n'est-il point à regretter que la science ne s'occupe pas davantage de l'étude de semblables faits et ne s'attache pas à faire l'application du principe qu'ils révèlent au traitement de maladies qui en sont susceptibles, et qui sont bien plus nombreuses que ne le pensent communément les médecins?

Après avoir poursuivi le cours historique des grandes épidémies qui produisent de graves désordres matériels dans l'organisation humaine, l'auteur écrit (page 16) : « Mais il est aussi des affections moins grossières, si je puis m'exprimer ainsi, dont l'action se porte sur l'intelligence et engendre épidémiquement les altérations mentales les plus singulières. Le moyen âge a été remarquable par plusieurs affections de ce genre ; les unes propagées surtout par l'imitation, les autres développées surtout sous l'influence des idées qui prédominaient parmi les hommes..... » Et plus loin (page 17) : « Ces phénomènes laissent pénétrer profondément le regard dans le domaine moral de la société humaine ; ils appartiennent à l'histoire et ne se

reproduiront jamais tels qu'ils furent ; mais ils révèlent un endroit vulnérable de l'homme, le penchant à l'imitation, et tiennent par conséquent de très-près à la vie sociale. De telles maladies se propagent avec la rapidité de la pensée, et elles sont placées entre les pestes qui, d'une origine plus grossière, attaquent plus le corps que l'*âme*, et les passions qui, flottant sur les limites de la maladie, sont toujours près de les franchir. »

Que d'observations j'aurais à faire sur ces citations qui relèvent en entier de ce que je viens de dire de l'influence du moral sur le physique ! Mais je ne manquerai pas d'occasions d'y revenir. Pour la première fois, je rencontre le mot *âme* sous la plume de M. Littré ; ce seul mot pourrait me fournir ample matière à discussion, surtout lorsque je me propose de combattre ce que je crois connaître à ce sujet de l'opinion de ce savant. Mais il faut savoir se restreindre et ne pas abuser de l'aphorisme *tout est dans tout*. Je me bornerai donc à faire ici quelques observations sur l'emploi et sur la signification de ce mot dans la dernière phrase de ma citation.

L'école spiritualiste régnante fait de l'âme

une entité individuelle qui constitue à elle seule l'individualité humaine, le moi, et qui est unie temporairement à la matière corporelle pour constituer l'homme tel que la nature nous le présente. Il est bien évident que M. Littré ne saurait l'entendre ainsi, qu'il n'attache aucune idée d'existence individuelle à l'âme, qu'il n'en fait point une entité, qu'il ne se sert de ce mot que parce que, pour être compris, il faut parler la langue de tout le monde, et que par l'âme, il entend cette puissance inconnue dont il a déjà parlé, qui existe dans la nature, qui constitue la vie de tous les êtres organisés, et particulièrement celle de l'homme. Puissance qui ne se développe que dans la matière organisée et dont elle n'est, à proprement parler, qu'une des propriétés.

En exposant mon opinion dans le cours de cet écrit, comme je l'ai déjà fait dans plusieurs de mes écrits antérieurs, on verra qu'elle diffère à la fois de celle des spiritualistes modernes et de celle des positivistes, quoique, sous plus d'un rapport, elle se confonde avec l'une et avec l'autre. Car, avec les spiritualistes, je crois à l'existence distincte de l'esprit, et, avec leurs adversaires, je crois que les manifestations de

l'intelligence, comme celles des passions humaines, résultent de l'organisation, ou plus exactement, sont intimement liées à elle. C'est là un sujet sur lequel je ne manquerai pas de revenir, dans l'espoir de finir par m'entendre avec le savant auquel j'ai la hardiesse de m'attaquer.

L'auteur décrit successivement la danse de Saint-Guy, le tarantisme, la lycanthropie et, plus tard, l'épidémie des enfants de Saint-Michel. Il range dans la même catégorie l'invasion du sortilège qui, comme les maladies précédentes, a désolé le moyen âge. Il dit (page 20), en parlant des sorciers : « La plupart n'étaient ni des scélérats en communication avec le diable, comme le pensaient les juges aveugles qui les condamnaient, ni des imposteurs qui essayaient de tromper le vulgaire, comme on est de nos jours porté à le croire ; c'étaient des fous que l'on nomme en langage technique *hallucinés*. Ils croyaient voir le diable, lui parler, être transportés au sabbat, danser sur la bruyère avec les démons et les sorcières. Toutes ces choses, ils les racontaient de la meilleure foi du monde, ils les soutenaient au milieu des tortures et des supplices, ils assuraient, quoique chargés de fers et renfermés dans des pri-

sons dont ils ne pouvaient sortir, être allés chaque nuit à leurs rendez-vous nocturnes. Tout cela était faux ; ils l'affirmaient cependant et mouraient en l'affirmant. C'est qu'en effet, ces visions avaient pour eux toute la réalité que les visions ont pour les fous. La sorcellerie fut une véritable et longue hallucination qui, pendant plusieurs siècles, affligea l'humanité.»

J'aime à voir la science et la philosophie, qui les premières ont accusé la sorcellerie d'imposture et de jonglerie, revenir à des idées plus justes que l'observation des phénomènes du somnambulisme a contribué, pour une grande part, à inspirer ; et je partagerais entièrement l'opinion qu'exprime ici M. Littré, si je n'avais une réserve à faire en ce qui concerne l'hallucination. Oui, les vrais sorciers étaient des hallucinés, mais je ne saurais en conclure qu'ils étaient tous des fous, pas plus que je n'admets qu'un rêveur soit un fou. Un sorcier véritable pouvait parfaitement jouir de sa raison en toutes choses et même sur l'objet de son hallucination. Il avait seulement trop de confiance dans la réalité de cet objet, qui n'était que le résultat de sensations se produisant en lui, soit dans un rêve ordinaire, soit dans un rêve

éveillé. En sorte que si on lui eût bien prouvé que l'objet de ces sensations était imaginaire, il eût été guéri de sa prétendue folie, si ce n'est peut-être de son habitude de rêve, sans que rien eût été changé dans l'état physiologique de son cerveau.

Il n'est pour ainsi dire pas d'homme qui n'éprouve des hallucinations, c'est-à-dire des illusions produites par un sentiment intérieur et par la pensée, au lieu de l'être à l'occasion d'un objet extérieur; et les illusions nous sont tellement habituelles que celles de la vue, par exemple, sont continuelles en nous. Les hallucinations, lorsqu'elles deviennent constantes, sont une habitude du cerveau qui peut être considérée comme une maladie organique, mais qui ne constitue pas nécessairement la folie, quoique la folie soit le plus souvent accompagnée d'hallucination. L'hallucination est ordinairement le produit d'une conviction profonde. Voilà pourquoi elle s'allie facilement aux idées religieuses. Beaucoup de saints ont été des hallucinés, mais non pas pour cela des fous. J'aurai du reste, plus d'une fois occasion, dans ce qui va suivre, de revenir sur l'hallucination et sur sa nature.

Je vais citer encore un dernier paragraphe de l'article que j'examine, non pour en faire la critique, mais pour en appuyer l'extrême justesse et pour montrer dans quel sage esprit philosophique est écrit l'ouvrage de mon auteur.

On lit à la page 30 : « L'influence des vastes épidémies est évidente sur les mœurs ; mais elle n'est pas favorable. La vie paraît alors si précaire, qu'on s'empresse de jouir de ces heures qui vont peut-être cesser bientôt. Les grandes calamités ont pour effet, en général, de laisser prédominer l'égoïsme et l'instinct de conservation à un point qui efface tout autre sentiment et change l'homme en une espèce de bête mal-faisante. Rappelons-nous les naufrages, les famines, les désastres comme la retraite de Moscou ; alors une seule idée préoccupe, c'est celle du salut ; et, pour se conserver, on commet les actions les plus cruelles. Dans les épidémies, le même instinct se fait sentir, le même égoïsme se manifeste, et d'une part il conduit à l'abandon des attachements les plus chers et de l'autre à une jouissance précipitée de tous les plaisirs ; négligence de nos devoirs envers les autres et recherche désordonnée de nos plaisirs, tels sont en effet les caractères de l'égoïsme, en tous

temps, mais qui deviennent plus frappants en temps de peste..... »

La peinture précédente et la description de l'égoïsme sont d'une exactitude parfaite que j'ai pu vérifier moi-même et dont j'ai été frappé dès l'âge de vingt et un ans, à l'issue de la campagne de Russie qui a été mon début dans la carrière militaire. J'y ai vu l'homme à l'état de nature, et, si j'ai compris alors toute la puissance de l'égoïsme, sans m'y abandonner entièrement, j'ai eu l'occasion en même temps d'admirer des exemples d'abnégation et de dévouement. Ce que j'y ai appris aussi, c'est l'indulgence; car le principe de l'égoïsme est le sentiment le plus indispensable à l'existence de l'humanité : c'est celui de la conservation, et son immolation à des sentiments plus généreux est le sublime de la vertu, qui perdrait bien de son prix si elle cessait d'être aussi rare. M. Littré a la même pensée que moi; car, après avoir rapporté, dans les pages suivantes, les folles dévotions qui s'emparèrent de l'esprit des peuples au moyen âge, à l'époque de la peste noire, et le vertige de sanglantes cruautés qui accompagna le vertige de la superstition, il se plaît à insister sur cette observation qu'il y a, sous ce rapport, de notre

temps, amélioration dans les mœurs publiques, et il rend une éclatante justice à la science, au zèle et au dévouement des médecins modernes comparés à l'ignorance et à la pusillanimité de ceux des temps anciens. Cet éloge mérité est bien placé dans un livre consacré à la médecine et aux médecins; mais il est permis d'ajouter que si, dans le reste de la population, quelques défaillances se sont encore montrées lors de nos dernières épidémies, il s'est rencontré aussi de bien nombreux dévouements qui font honneur à l'humanité. C'est d'ailleurs ce qui est compris dans l'observation générale de M. Littré sur l'amélioration des mœurs publiques.

En revenant sur la citation de l'auteur que j'ai faite au commencement, je pourrais compléter mes observations sur les puissances de la nature, mais j'aurai plus d'une fois l'occasion de parler de ce grand objet, et, pour ne pas épuiser mon sujet, je terminerai ici l'examen critique du premier article du livre de M. Littré.

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

III

DES TABLES PARLANTES

ET DES ESPRITS FRAPPEURS.

(Article inséré dans le numéro de la *Revue des Deux Mondes*
du 15 juin 1856.)

Dans un simple article de quarante pages, dont le titre n'est peut-être pas en parfaite harmonie avec le sujet, M. Littré présente un tableau véridique et animé de la magie et de la sorcellerie chez les anciens. Il fait ressortir les caractères qui les distinguent de l'invasion de la sorcellerie dans le moyen âge et dans les deux premiers siècles de la renaissance, bien qu'il relie la manifestation des faits à la même cause morale. Il arrive ensuite aux merveilles plus modernes présentées par diverses sectes religieuses, telles que les camisards ou protes-

tants des Cévennes et les jansénistes au tombeau du diacre Paris ; enfin , il termine par un aperçu général des actes qui ont donné naissance au système récent des spiritistes ; et , malgré les aspects divers sous lesquels se présentent les nombreux faits supposés surnaturels que rapporte l'histoire ou que peut fournir de nos jours l'observation directe, il les considère tous comme rangés sous une même loi , et dérivant d'un certain dérangement mental qui affecte, soit les auteurs de ces drames étranges , soit les spectateurs qu'ils abusent.

J'ai déjà dit , dans l'article précédent , qu'il y avait un vrai progrès scientifique à ne plus rejeter dédaigneusement , à ne plus nier de parti pris une foule de faits historiques qui semblaient contrarier les lois admises par la science , parce qu'on ne savait pas en entrevoir les causes naturelles. M. Littré ne les nie pas , en effet , quoique je ne pense pas qu'il les admette tous aveuglément , ce qui serait se mettre en contradiction directe avec sa prétention au positivisme ; mais il en accepte l'ensemble et les considère comme des faits moraux, dont la principale cause réside dans la production d'hallucinations , soit particulières , soit collectives.

En envisageant tous ces faits d'une manière aussi générale que l'auteur, je ne puis que partager entièrement son opinion. Sans nul doute, ils sont de même nature et une même cause morale les embrasse tous. Je ne puis même lui reprocher de n'être pas descendu dans plus de détails et de n'avoir pas plus profondément plongé dans la cause qu'il indique. Car je n'ai nul droit à lui tracer un programme que lui seul a établi aussi large et aussi resserré qu'il lui a paru convenable. Je regrette seulement que, promettant par son titre de nous occuper des tables parlantes et des esprits frappeurs, il ait aussi peu insisté sur les faits qui en ont été rapportés et qui, aujourd'hui encore, pourraient être susceptibles de constatation. Il eût pu enfin rapprocher ces faits de ceux du somnambulisme avec lesquels ils ont un certain rapport. Mais, je le répète, je n'ai point à juger ici ce qu'aurait pu ou dû, selon moi, faire M. Littré, mais seulement ce qu'il a écrit, et, à ce point de vue, je ne puis que donner des éloges à son savant et intéressant article. Cependant, puisque je le trouve incomplet, ce peut m'être une occasion d'exposer sur le même sujet mes idées, qui ne sont nullement en contradic-

tion avec les siennes, mais qui sont seulement plus accentuées. C'est ce que je vais tâcher de faire, en suivant pas à pas mon auteur, pour soulager mon esprit du poids d'une conception d'ensemble, sauf à l'abandonner quelquefois, en me laissant entraîner par le cours de ma pensée.

M. Littré insiste peu sur la magie des anciens, et l'on ne voit guère quel est le degré de créance qu'il accorde aux faits qu'on en rapporte. Il constate la confiance que lui accordait Néron, et dit comment cet empereur voulut, mais en vain, se faire initier par Tiridate dans la pratique de ses secrets. Il ajoute, avec raison selon moi (pag. 42) : « Pour expliquer cet insuccès, il faut penser que Néron était de nature peu nerveuse, et que les épreuves auxquelles le mage arménien le soumit furent incapables de développer en lui les sensations, les hallucinations qui persuadent souvent aux adeptes qu'ils ont été définitivement initiés. » Il en est exactement de même aujourd'hui, où l'on rencontre des natures complètement réfractaires aux phénomènes du spiritisme. Mais cela n'infirmé en rien la bonne foi de Tiridate qui, certes, ne se serait pas exposé avec Néron à des essais qu'il aurait su d'avance être fallacieux. Or, si Tiri-

date était croyant, c'est qu'il avait vu des faits, résultant d'hallucinations en grande partie, je le veux bien, mais peut-être aussi d'une autre cause, comme je vais l'expliquer.

Je ne parlerai pas ici des nombreux procédés de la magie et de la sorcellerie; tous sont à peu près indifférents à la production des faits, et, pour ce qui concerne ces derniers, je n'en considérerai que de deux espèces : les évocations et la divination des sibylles, des pythoïsses, des prophètes ou prophétesses, etc. Sur ceux de la première espèce, je serai, sans le moindre doute, en parfait accord avec M. Littré, tant pour l'état des mages ou des sorciers qui produisaient les évocations, que pour les témoins qui voyaient ou qui entendaient les ombres. Pour bien comprendre ces faits, il faut d'abord savoir se placer, comme le dit mon auteur, dans le milieu ancien où ils se passaient; il faut admettre les idées religieuses de l'époque, concevoir le respect et la crainte qu'inspiraient à un peuple ignorant et superstitieux les divinités inférieures du Tartare; il faut enfin songer à la conviction profonde qui régnait dans les masses de l'immixtion de ces divinités dans les choses du monde supérieur et

de l'empire qu'elles exerçaient sur leurs résultats. Or, la puissance de la conviction est un fait qui n'a pas encore été assez étudié. C'est elle qui préside à la presque totalité de nos jugements et des actions qui en sont la conséquence. C'est un guide souvent sûr, quelquefois trompeur, mais qui toujours exige une obéissance absolue. Nos sensations ne font naître en nous des idées qu'à la suite d'un jugement, et c'est ce jugement et non la sensation qui nous affirme la réalité des objets extérieurs. Jamais les sensations ne sont fausses en elles-mêmes, mais trop souvent le jugement qui les suit est trompeur, et ce jugement, surtout lorsqu'il est accompagné de conviction, est le motif déterminant de nos pensées, de nos actions et même de nos passions lorsqu'elles ne sont pas le produit direct du sentiment intérieur ou de l'instinct. Si ce n'est pas la sensation elle-même qui détermine et produit une action, il faut que ce soit une puissance en accord avec l'intelligence qui a porté le jugement et indépendante de la sensation, puisqu'une même sensation peut donner lieu à deux effets complètement disparates selon l'état de nos organes, comme par exemple le désir ou le dégoût à la vue d'un

mets appétissant. Mais la sensation a été utile, indispensable même pour déterminer le jugement accompagné de la conviction de l'existence de l'objet qui l'a produite. Cependant, l'homme, à côté de la faculté de sentir l'action des objets extérieurs, jouit de la propriété de rappeler, de reproduire des sensations de toutes natures, par le souvenir, ou plutôt par l'imagination; et la puissance de cette dernière faculté est d'autant plus grande que l'action directe des sens est moindre. Ainsi, dans le silence et l'obscurité, les tableaux de l'imagination sont bien plus vifs qu'au milieu des distractions de la vie ordinaire. Néanmoins alors, ils ne déterminent pas encore la conviction, parce qu'une autre faculté, la réflexion, n'est pas voilée en nous, et qu'elle nous permet de juger qu'aucun objet extérieur existant n'agit sur nos sens pour produire la vision qui nous occupe. Mais, dans le sommeil, la réflexion est une des premières facultés auxquelles les organes du cerveau cessent de prêter leur concours, tandis que souvent, au contraire, ceux qui correspondent à l'imagination n'étant pas encore endormis, ou se réveillant par une agitation quelconque, les sensations reproduites, qui ne sont plus affaiblies par d'autres plus di-

rectes, ont toute la vivacité qu'elles auraient dans l'état de veille, et donnent lieu à la conviction de la réalité et de la présence des objets représentés; et, si les actions ne suivent pas toujours les jugements qui en résultent, ce n'est que par la paralysie momentanée des nerfs moteurs de la plupart de nos organes.

Mais le sommeil n'est pas le seul état qui exalte en nous l'imagination et qui annule en même temps la réflexion. Les médecins définiront mieux que moi les différents accidents nerveux qui produisent de tels effets, dont l'extase est l'un des plus remarquables. Une conviction profonde existant à l'avance d'une manière continue, comme celle qui naît des croyances religieuses, et l'absorption de l'esprit par une pensée unique, grande ou terrible, suffisent pour jeter certains tempéraments prédisposés à ressentir de tels effets dans une espèce de rêve tout éveillé, où une portion de nos facultés intellectuelles restent sans action, tandis que d'autres, au contraire, reçoivent un développement anormal. C'est alors que les inspirations de l'imagination sont reçues comme des réalités; c'est alors que les sorcières de l'antiquité voyaient les astres obéir à leurs voix et se détacher de la

voûte céleste, qu'elles croyaient communiquer avec les dieux infernaux et qu'elles conversaient avec les ombres évoquées; tous faits qui se sont reproduits sous une forme différente seulement chez les sorciers ou les possédés des temps modernes.

Ce n'est pas tout encore : ces hallucinés, qui cependant n'étaient pas des fous, selon moi, communiquaient leur délire passager à un nombre plus ou moins grand de spectateurs, en déterminant ce qu'on appelle une hallucination collective. C'est un fait que, dans sa haute raison, M. Littré reconnaît et qu'il explique, ou que plutôt il déplore en disant que l'intelligence humaine a un ennemi qui est le penchant à l'imitation. Ce penchant existe bien certainement, et il est un bienfait; car, sans lui, il n'y aurait pas d'éducation possible; mais il ne suffit pas pour expliquer les hallucinations collectives et ce qu'il appelle les épidémies morales. Il faut encore autre chose, et il l'avoue implicitement lorsqu'il dit (page 60), à propos des tables parlantes... : « Pour que ces choses se produisent, une condition est nécessaire, c'est la présence de certaines personnes qui en sont les intermédiaires obligés, et qu'en conséquence,

on désigne sous le nom de *médiums*. » Cette assertion, moitié sérieuse et moitié ironique, est pourtant de la plus exacte vérité, et elle exprime l'action, physique selon moi et morale dans le sens de M. Littré, que la présence, la pensée ou l'esprit de certaines personnes, exerce ou peut exercer sur une réunion plus ou moins grande d'autres individus.

L'observation du somnambulisme, à laquelle j'ai commencé à me livrer d'une manière sérieuse il y a soixante ans, m'a prouvé, en effet, que la communication des pensées, sans signe extérieur sensible, dans certains cas particuliers, était un fait incontestable, que sont venus confirmer les phénomènes plus récents des tables tournantes et parlantes. Je n'exposerai pas ici la série des expériences qui ont servi à me convaincre de ce fait admis d'ailleurs par toutes les personnes qui se sont occupées du mesmérisme, mais je vais tâcher d'en donner une explication qui peut servir de clef pour beaucoup d'autres faits taxés de surnaturel, et qui relèvent cependant de la physique positive.

La physiologie nous dit que la pensée, et particulièrement la volonté agitent certaines fibres de notre cerveau et que c'est par cette

réaction qui suit une première agitation produite par l'ébranlement des organes de l'un de nos sens et traduite par notre esprit en perception et en jugement, que nos nerfs moteurs sont affectés et qu'ils excitent tous nos mouvements musculaires. Rien jusqu'ici de tout cela n'est mystique ni même hypothétique, c'est un principe admis par les physiologistes modernes comme du plus parfait positivisme, quelque idée d'ailleurs qu'on veuille se faire de la pensée ou de l'esprit. Un autre fait physique encore, c'est que tous les corps de la nature sont entourés d'une atmosphère émanée de leur propre substance. Notre odorat nous permet de le vérifier pour un grand nombre d'entre eux, celui du chien ou d'autres animaux étend cette preuve beaucoup plus loin, et l'analogie doit faire admettre que ce fait est général. Dans tous les cas, il est incontestable pour tout ce qui a vie et particulièrement pour l'homme, qui traîne avec lui une atmosphère composée de vapeurs grossières, d'exhalaisons de diverses natures, et aussi de substances extrêmement subtiles et sans doute de l'éther, base de ce que nous nommons les fluides impondérables, calorique, lumière et électricité. Quelle que soit d'ailleurs

la composition de cette atmosphère, elle existe bien certainement, elle s'étend à une distance fort sensible de son centre, et de plus, elle pénètre dans les organes mêmes du corps humain auquel elle appartient, puisqu'elle y prend naissance, et elle enveloppe par conséquent le cerveau et tout le système nerveux. On ne peut voir encore dans tout ce que j'avance ici qu'un résultat positif de l'observation. Il en sera aussi de même lorsque j'ajouterai que, si nos pensées agitent certaines fibres de notre cerveau, et même une partie de notre système nerveux, elles agitent nécessairement en même temps l'atmosphère qui les entoure et qui s'étend au dehors, qu'elles y font naître un ordre quelconque d'ondulations et de vibrations qui se propagent dans toute son étendue, et que, réciproquement, toute vibration ou toute ondulation produite par une cause extérieure dans cette atmosphère, se transmet à toutes ses parties, et jusque sur la matière nerveuse et cérébrale qui en occupe le centre. Là s'arrête ce que je puis affirmer être parfaitement physique et positif. Je ne puis aller plus loin sans tomber dans l'hypothèse; mais, si l'observation et l'analogie ne contredisent point cette hypothèse, je ne ferai

qu'agir comme les physiciens qui admettent, pour l'explication d'un grand nombre de faits, celle des fluides impondérables, sans renoncer pour cela à se croire des hommes positifs. J'admettrai donc de mon côté, comme hypothèse, que l'agitation transmise aux nerfs cérébraux par les vibrations de l'atmosphère humaine peut être traduite par l'esprit, comme l'est tout autre ébranlement produit par les sens, et peut donner naissance à une idée en rapport avec la cause qui a donné naissance à la vibration extérieure transmise jusqu'au cerveau. Je dis seulement, *peut donner naissance*, parce que cet ébranlement est nécessairement très-faible comparativement à celui qui résulte habituellement de l'action des sens; en sorte que ce n'est que dans des circonstances exceptionnelles qu'il n'est point effacé par ceux-ci, comme il arrive pour une foule d'impressions des sens qui s'effacent sans être traduites d'une manière sensible par notre intelligence, pour faire place au petit nombre de celles sur lesquelles est portée notre attention. En admettant donc mon hypothèse, il est facile de concevoir comment la pensée d'un homme qui fait vibrer sa propre atmosphère, communique ce mouvement vibratoire à l'at-

mosphère voisine d'un autre homme et comment il en peut résulter que celui-ci sente la pensée du premier.

Cette dernière proposition ne peut manquer de provoquer l'objection morale suivante. Eh quoi ! dira-t-on, l'homme va-t-il être livré, par la délicatesse de son organisation nerveuse, à l'action fatale de l'organisation plus puissante des hommes qui l'entourent, et sa liberté sera-t-elle complètement anéantie ? N'est-ce pas assez déjà qu'il se laisse impressionner par les discours, par le ton de la voix, par le regard, par le jeu de la physionomie de celui dont il sent toute la supériorité sur lui ? Suffira-t-il de la pensée ou même de la présence de cette personne, pour qu'il devienne l'esclave de ses secrètes volontés ? Quelquefois, en effet, il en pourra être ainsi ; car nous ne connaissons pas exactement encore la limite précise de l'empire qu'un homme peut exercer sur son semblable ; mais, qu'on se rassure, j'ai déjà répondu d'avance à cette objection. Ce ne sera jamais que dans des cas rares et tout exceptionnels que se produiront de tels effets, parce que les nombreuses actions de même nature qui ont lieu simultanément sur le même individu suffiraient

pour se neutraliser mutuellement, si elles n'étaient masquées, comme je l'ai dit plus haut, par les impressions bien autrement fortes qui lui sont directement apportées par les sens et auxquelles l'attention et la réflexion viennent ajouter leur concours. Ce ne sera donc que lorsque la fonction des sens sera plus ou moins complètement suspendue, comme il arrive dans le sommeil ou dans une rêverie profonde, et surtout lorsque l'esprit prédisposé par une conviction absolue, dirigera toute son attention sur une personne dont elle reconnaîtra l'empire, enfin lorsque cette personne sera elle-même douée d'une grande confiance en même temps que d'une grande énergie de pensée et de volonté, que le phénomène dont il est question pourra se produire. Tel est le cas qui se présentait dans les évocations de l'antiquité. Lorsque nous admettons tous, et la médecine en tête, l'influence sur notre système nerveux et sur l'ensemble de notre être, des milieux dans lesquels nous sommes plongés, sans que nos sens en paraissent affectés et sans qu'aucune analyse chimique puisse saisir les atomes morbides ou sanitaires qui exercent souvent une action si puissante sur nos fonctions vitales,

serait-il sage de rejeter comme impossible ou absurde l'action sur nos fibres cérébrales des ébranlements produits par le contact d'une atmosphère étrangère mise en vibration par une pensée agissant à son centre? Ces raisons, sans doute, ne suffiraient pas pour établir *a priori* la réalité d'une telle action; mais, lorsque l'expérience de l'antiquité reproduite dans le moyen âge, et qui se renouvelle même de nos jours d'une manière bien remarquable dans les phénomènes du somnambulisme et du spiritisme, nous montre de si nombreux exemples de transmission d'idées, indépendamment de l'action des sens, il me paraît difficile de trouver une explication plus naturelle, plus physique et, j'ajouterai, plus positive des faits que celle que je viens de donner. Voilà donc une explication rationnelle des hallucinations collectives, et, par suite, de toutes les évocations des anciens mages et des magiciens ou sorciers plus modernes.

La divination des sibylles et des pythonisses rentre dans le même ordre d'idées, mais demande cependant quelques nouvelles considérations. J'admettrai, avec tout le monde, qu'il a pu y avoir dans le métier de ces femmes, et

surtout dans celui des prêtres qui les faisaient agir, de la jonglerie et de la fourbe, mais je crois aussi, comme semble l'admettre M. Littré, qu'il s'y est rencontré, quelquefois au moins, de la bonne foi. Je sais pareillement combien nous devons nous défier des exagérations et des erreurs de l'histoire; mais nous ne saurions rejeter d'une manière absolue, et sans examen bien approfondi, tous les faits merveilleux qu'elle rapporte et qui ne sont souvent réputés tels que parce qu'ils sont extraordinaires. J'admettrai donc des sibylles et des prêtres de bonne foi, ainsi que des faits de divination réels, et c'est de ceux-là seulement que je veux parler, en cherchant, ce que n'a pas tenté de faire M. Littré, à leur donner une interprétation raisonnable.

Les sibylles, et plus généralement les oracles, qui pouvaient être des hommes aussi bien que des femmes, étaient des êtres choisis, d'une constitution nerveuse particulière, susceptibles d'être jetés dans un état d'extase ou de sommeil analogue au somnambulisme, dans lequel les fonctions des sens se trouvaient interrompues ou perverties, ainsi qu'une partie des fonctions normales du cerveau, et dans lequel, au contraire, l'imagination et l'instinct étaient d'autant

plus exaltés que toutes les autres fonctions sommeillaient. Que cet état se rencontrât naturellement, ou qu'il fût provoqué par des narcotiques ou par des manœuvres ou des procédés dont le secret n'est pas venu jusqu'à nous, on ne saurait mettre en doute le résultat, et, l'habitude une fois acquise, il devait suffire, soit de l'ordre d'un prêtre, soit de la volonté de l'oracle lui-même, pour que cet état se produisît presque instantanément. L'étude du somnambulisme jette sur ces faits une éclatante lumière, et la sibyle ou la prophétesse ne différait de la somnambule actuelle que par la nature et le degré de l'exaltation qui constituait son état.

En admettant, ce qu'on ne saurait refuser de faire, que le questionneur fût de bonne foi, il devait se trouver lui-même dans un état d'exaltation et de tension d'esprit propre à contribuer à mettre sa pensée en harmonie avec celle de l'oracle. En sorte qu'ils étaient l'un et l'autre dans la meilleure disposition possible pour la communication des pensées. Lors donc que la consultation avait lieu, l'oracle, outre les renseignements directs qui lui étaient fournis, pouvait bien lire instinctivement lui-même dans la pensée du consultant quelques circonstances

qui l'aidaient à prononcer un jugement raisonnable, quoique vague le plus souvent. Et d'ailleurs, si, dans l'état ordinaire, un homme de bon sens peut prévoir, avec quelque vraisemblance, le résultat d'une affaire dont on lui présente les données, l'expérience prouve que l'exalté, dont les fonctions instinctives sont développées, acquiert une perspicacité bien plus grande pour saisir instantanément les conséquences des choses qui sont soumises à son intelligence. Cette perspicacité, toutefois, ne peut être que fort limitée. Souvent elle sera mise en défaut par des faits extérieurs imprévus ; mais il a pu suffire que quelques prédictions se soient réalisées avec une certaine précision, pour que la confiance d'un peuple barbare soit devenue sans bornes et ait été bientôt exploitée par un collège de prêtres ignorants et avides. En tout cas, la divination des anciens, comme la divination des modernes, dont les exemples ne manquent pas, ne comporte en elle rien de surnaturel et n'est qu'un fait résultant du développement accidentel de quelques-unes de nos fonctions cérébrales auquel notre sensibilité vitale interne est loin d'être étrangère. Je n'insisterai pas davantage sur les faits de cette na-

ture, et, si M. Littré ne peut complètement accepter mes explications, il devra du moins convenir, ce me semble, qu'elles ne sont ni plus ni moins positives que celles qu'il pourrait donner lui-même, en admettant les faits dans la limite où je les ai maintenus.

M. Littré explique parfaitement comment la magie et le sortilège, consacrés pour ainsi dire par la religion des anciens, ont dû être proscrits chez les peuples plus modernes après l'établissement du christianisme où toute relation volontaire des hommes avec le démon ne pouvait être que criminelle, et il présente au lecteur les tableaux les plus saisissants de la puissance que cet être immonde semblait personnellement exercer sur les imaginations de nos pères exaltées par les croyances religieuses. Je suis parfaitement d'accord avec lui, comme je l'ai dit plus haut, sur les causes générales des faits extraordinaires qu'il rapporte en leur accordant une certaine créance, mais je crois devoir, sans entrer dans le détail de ces faits, ajouter quelques observations à celles qu'ils lui ont suggérées.

On ne peut sans doute que déplorer, avec la philosophie du dernier siècle, les immolations

nombreuses que le fanatisme et l'ignorance ont dictées aux juges devant lesquels comparaissaient les misérables sorciers ; mais cette philosophie était injuste lorsqu'elle accusait ces juges eux-mêmes d'injustice et de barbarie. Car jamais, en général, culpabilité n'a été plus évidemment établie devant aucun tribunal humain que celle de la plupart des condamnés. C'est ce que reconnaît M. Littré, et ce qu'aucun homme sensé ne peut refuser aujourd'hui de reconnaître. Il n'y a eu là qu'une immense erreur, bien regrettable sans doute, mais qui a cependant le privilège de faire ressortir une grande vérité : c'est que les faits rapportés et sur lesquels s'appuyaient les condamnations étaient bien constatés et qu'ils ne sauraient être révoqués en doute aujourd'hui. Des faits de la magie ancienne sont affirmés par divers historiens ; mais quelle créance sérieuse peut-on leur accorder ? Chacun sait combien on doit se défier de la plupart des détails consignés dans l'histoire. Longtemps la critique a rejeté tout ce qui, dans le récit des anciens, avait une teinte de surnaturel, et si aujourd'hui une partie de ces faits peut être admise, ce n'est que grâce à la constatation de faits analogues rappelés dans les sentences des

juges du moderne sortilège. Le devoir de la philosophie et de la science n'est donc plus de contester, mais d'expliquer par les lois connues de la physique et de la biologie des faits qui, dès qu'ils existent, doivent rentrer dans la série des faits naturels et positifs. C'est en effet ce qu'ont tenté divers savants, depuis surtout que l'étude du somnambulisme a été reprise par quelques esprits sérieux, et les explications données par M. Littré, sans être complètes, sont du moins dans la voie de la vérité.

Il est encore à observer que non-seulement les faits du surnaturel moderne sont beaucoup mieux constatés que ceux des anciens, mais encore que ces faits sont bien plus nombreux, bien plus généraux et bien mieux caractérisés; ce qui tient à la conviction que faisait naître dans les esprits leur empreinte plus profondément religieuse encore que chez les anciens, et surtout l'exaltation qu'excitait souvent la persécution dont ils étaient la cause ou le prétexte. Aussi, en les étudiant avec soin, y découvre-t-on les propriétés les plus singulières de l'esprit et la preuve de l'influence immense du moral sur le physique que les révélations du somnambulisme ont permis d'observer dans des conditions

plus simples et plus tranquilles sur de nombreux sujets qu'un praticien attentif peut, pour ainsi dire, se procurer à volonté.

L'observation précédente s'applique surtout aux phénomènes présentés par diverses sectes religieuses qui ont été l'objet de violentes persécutions, telles que celle des camisards que cite particulièrement M. Littré, et au sujet de laquelle il fait remarquer avec raison que, bien que les faits demeuraient de même nature, ils perdaient le caractère criminel en cessant d'être produits sous l'inspiration, ou plutôt, sous l'invocation du démon, et affectaient une forme religieuse et morale qui comportait le plus haut degré possible d'exaltation. Aussi de nouvelles merveilles apparaissaient-elles; mais le fait le plus ordinaire était un puissant développement de l'éloquence chez des êtres grossiers et privés d'éducation, se manifestant par des prédications et des prophéties qui, malheureusement pour leurs auteurs, étaient loin de se réaliser. Cet ordre de faits n'a pu être constaté avec la même régularité que pour ceux du sortilège portés devant les tribunaux; aussi ne m'en occuperai-je pas autrement; mais les derniers dont parle l'histoire, qui n'ont pas un siècle et demi de

date et qui ont eu lieu au tombeau du diacre Paris, dans le cimetière de Saint-Médard, ont été recueillis avec un tel soin par le conseiller au parlement Carré de Montgéron, qu'après avoir lu sa narration, sans parti pris de négation, il paraît bien difficile de ne pas lui accorder toute confiance. Or, ici, au dire de tout le monde, l'exaltation religieuse, portée au plus haut point, est la cause déterminante de tous les faits, lesquels, indépendamment du caractère général qu'ils ont en commun avec ceux du sortilège, présentent deux propriétés nouvelles qui n'avaient pas été observées jusqu'alors, ou du moins, qui ne s'étaient pas montrées d'une manière aussi manifeste. Je veux parler, en premier lieu, d'une insensibilité qui dépassait tout ce que l'esprit aurait pu concevoir, et à laquelle les savants et les philosophes de nos jours refuseraient encore d'ajouter foi aujourd'hui, si les phénomènes récents produits sur le corps humain par les substances anesthésiques n'étaient venus ébranler leur incrédule. Le second ordre de faits spéciaux est la guérison réputée miraculeuse d'un grand nombre de maladies qui avaient résisté aux efforts de la médecine. Il est vrai que les guéri-

sons miraculeuses sont de tous les temps et qu'elles se sont surtout multipliées à l'origine des religions et des sectes dissidentes; mais on n'en avait pas réuni des exemples aussi nombreux et aussi bien constatés dans les temps modernes. Si j'y insiste ici, c'est que leur explication naturelle est devenue incontestable et qu'elle dérive d'une manifestation extraordinaire de la puissance de notre esprit sur notre organisation matérielle, lorsque cette puissance est surexcitée par une exaltation particulière. Au surplus, les phénomènes d'insensibilité, ceux de guérisons merveilleuses, comme tous ceux qu'ont présentés la magie, le sortilège, l'exaltation religieuse, se vérifient aujourd'hui par les faits du somnambulisme et du spiritisme. Cependant, pour suivre mon auteur, je ne m'occuperai plus dans cet article que des tables parlantes et des esprits frappeurs. J'aurai d'ailleurs bientôt l'occasion de revenir, avec M. Littré, sur les guérisons miraculeuses.

M. Littré fait remarquer que l'apparition des tables parlantes fut comme une épidémie qui envahit le monde moderne ainsi qu'il avait été envahi autrefois par la sorcellerie et par les miracles auxquels donnait lieu la persécution des

sectes religieuses. « Il y avait longtemps, dit-il (page 58), qu'aucun grand fait de ce genre ne s'était produit dans les temps modernes. Tout se réduisait à des cas isolés et partant sans importance et sans retentissement, lorsque tout à coup, à l'occasion des meubles qui craquent et des tables qui tournent, reparût, sous une autre forme, un ébranlement analogue à celui des âges précédents. Tout le monde connaît l'histoire des tables qui tournent : après avoir tourné quelque temps, elles commencèrent à se dresser sur leurs pieds et à frapper des coups, puis, leur parlant et conversant avec elles au moyen d'un alphabet, on apprit qu'elles étaient animées par des âmes de morts, par des esprits, par des démons, et l'on obtint, grâce à cet intermédiaire, des renseignements sur le passé, sur l'avenir des individus et de la société, et sur le mode d'existence des êtres incorporels auxquels on avait affaire. Quant aux meubles qui craquent, les premiers bruits se firent entendre, il y a six ou sept ans, dans une maison située à Hydesville (État de New-York). Cette maison passait pour avoir antérieurement retenti de bruits étranges, et deux jeunes filles furent les premières qui se trouvèrent en com-

munication avec les nouveaux phénomènes. Ces bruits, à la différence des anciens bruits, qui s'étaient éteints sans trouver un milieu favorable, se propagèrent dans le voisinage, et, successivement gagnèrent toute l'étendue des États-Unis. Au moyen des coups, les êtres invisibles sont parvenus à faire des signes affirmatifs et négatifs, à écrire des phrases et des pages entières. Non-seulement ils battent des marches suivant le rythme des airs qu'on leur indique ou qu'on chante avec eux, et imitent toutes sortes de bruits, mais encore on les a entendus jouer des airs sur des instruments, sonner les cloches et même exécuter des marches militaires. D'autrefois, on voit des meubles ou des objets de diverses nature se mettre en mouvement, tandis que d'autres, au contraire, prennent une telle adhérence au plancher, que plusieurs hommes ne peuvent les ébranler. Là, des mains sans corps se laissent voir ou sentir, ou bien elles apposent, sans qu'on les voie, des signatures appartenant à des personnes décédées. Ici, on aperçoit des formes humaines diaphanes dont on entend même quelquefois la voix ; ailleurs, des porcelaines se rompent d'elles-mêmes, des étoffes se déchirent, des

fenêtres sont brisées à coups de pierres, des femmes sont décoiffées. Le lecteur rapprochera ces derniers phénomènes de celui que j'ai rapporté plus haut, où des vases étaient arrachés des mains de religieuses en proie au démon. Il rapprochera encore du cas de ces mêmes religieuses ces hommes qui, dans la manifestation américaine, sont entraînés tout d'un coup d'un bout d'une chambre à un autre ou bien enlevés en l'air, et y demeurent quelques instants suspendus.

« Pour que ces choses se produisent, une condition est nécessaire, c'est la présence de certaines personnes qui en sont les intermédiaires obligés, et qu'en conséquence on désigne sous le nom de *médiums*..... »

Après avoir rapporté quelques autres faits plus ou moins généraux, M. Littré fait voir sans peine qu'ils trouvent chacun quelque analogue, soit dans la sorcellerie, soit dans l'histoire des camisards, soit dans celle des convulsionnaires de Saint-Médard, soit dans quelque autre manifestation des temps antérieurs considérée comme un effet surnaturel par les hommes qui n'en niaient pas l'existence, et c'est aussi comme des preuves du surnaturel qu'ils

ont été donnés par un grand nombre de personnes qui leur accordent aujourd'hui une absolue créance. Cependant, fait observer M. Littré, les sciences naturelles ont fait de nos jours de bien grands progrès, et bien des faits qui passaient jadis pour merveilleux peuvent s'expliquer aujourd'hui par la science positive : « Ce furent les médecins, dit-il (page 66), qui prirent un ascendant sur la question et détournèrent le cours des opinions dominantes. »

La médecine, sans doute, peut revendiquer une grande part dans les progrès de la solution relative à ces faits, et c'est avec raison que M. Littré l'en glorifie; mais pour être complètement dans la voie de la justice, il ne faudrait pas enlever à la philosophie la part non moins grande qu'elle peut y avoir, et c'est en partie pour lui rendre cette part que j'ai entrepris une critique qui ne saurait d'ailleurs rien enlever au mérite du savant dont j'examine la dernière publication.

M. Littré qualifie de maladie les dispositions organiques spéciales qui rendent certains individus propres à produire ou à éprouver les faits anormaux qui ont été considérés comme surnaturels, et comme une épidémie les dispositions

intellectuelles et morales qui, dans certaines circonstances, poussent les masses à ressentir les mêmes effets. Quoique je sois loin d'admettre la distinction assez généralement établie entre les maladies physiques et les maladies morales, je ne veux pas ici contester à un savant médecin l'extension qu'il semble donner à la signification du mot maladie et je ne m'occuperai que de l'explication qu'il donne de l'ensemble des faits sans être entré dans le détail d'aucun d'eux en particulier.

Cette explication a déjà plusieurs fois été indiquée. C'est, pour les faits particuliers, l'hallucination individuelle et, pour les faits généraux ou épidémies, l'hallucination collective à la réalité de laquelle la croyance publique commence seulement à s'établir de nos jours, bien qu'assez difficilement encore, et sans que les limites de son action soient posées avec la moindre précision. Quant à l'hallucination elle-même, sa production ne semble expliquée que par un certain penchant de l'homme à l'imitation. Tout ce que dit M. Littré des effets de l'hallucination est parfaitement net, et j'admets comme lui que cette faculté, que je ne regarde nullement comme une maladie, puisque nous

en jouissons dans le sommeil le plus sain, explique une grande partie des faits dits surnaturels, mais elle est loin de tout expliquer, et elle a besoin d'être expliquée elle-même, surtout lorsqu'elle se manifeste sous l'aspect collectif.

Je remarquerai d'abord, qu'après avoir cité un grand nombre de faits historiques, M. Littré ne cherche pas à discerner ceux qui peuvent être admis par la science et ceux qui doivent être rejetés; en sorte qu'en posant l'explication générale de l'hallucination pour les faits de toute espèce, le lecteur peut penser que tout ce qui échappe à cette explication est rangé par lui dans la classe des faits inadmissibles. Ainsi, par exemple, croit-il aux guérisons miraculeuses, à plusieurs de celles dont avait désespéré la médecine? Ont-elles été réelles ou illusoires? et, si elles ont été réelles, étaient-elles le résultat de l'hallucination? M. Littré convient lui-même, dans un article subséquent, qu'elles peuvent être le produit d'une puissante action morale intérieure. C'est ce que je crois aussi de mon côté, mais alors la seule hallucination n'est plus suffisante. Elle n'est pas suffisante non plus pour expliquer tous les faits constatés *des*

tables parlantes et des esprits frappeurs, et c'est cela, cela seulement, que je reproche à l'article si sage d'ailleurs et si intéressant dont je viens de souligner le titre, car il est possible de tout expliquer, à bien peu de chose près, sans sortir du domaine de la science positive, en ne tentant toutefois de le faire que pour les faits dont l'authenticité est suffisamment établie.

J'ai déjà, au commencement de cette notice, donné une explication plus détaillée que celle du livre que je commente, d'un certain nombre de faits de sortilège et de divination; et l'on peut être en droit de me demander de compléter ce que je trouve insuffisant chez M. Littré pour l'explication des faits compris dans ce qu'on appelle aujourd'hui le spiritisme. Je ne saurais me soustraire entièrement à cette obligation; mais, d'un autre côté, je ne puis m'engager à donner une explication complète qui exigerait des développements trop étendus. Je me dispenserai d'abord de parler des tables tournantes dont mon auteur dit à peine quelques mots et dont on trouvera une explication aussi détaillée que possible dans la notice sur les esprits de mes *Mélanges philosophiques*. D'un

autre côté, il me serait bien difficile d'analyser moi-même tous les faits présentés par les spiritistes, en ne retenant que ceux que je jugerais suffisamment bien établis. Je me bornerai en conséquence à donner l'explication, aussi complète qu'il me sera possible, du seul fait dont j'ai été moi-même témoin et acteur, et qui, par conséquent, me présente la plus grande authenticité que je puisse désirer, sans que j'aie la prétention d'exiger qu'il en soit de même du lecteur. Pour le surplus, je renverrai ce lecteur à la notice indiquée ci-dessus, si jamais mes *Mélanges philosophiques* passent sous ses yeux.

A l'apparition en France des phénomènes venus de l'Amérique, je les rattachai immédiatement à ma Théorie sur le somnambulisme exposée dans un mémoire de 1820, imprimé en 1854 seulement. Aussi, n'excitèrent-ils qu'assez médiocrement ma curiosité; et, me contentant de quelques expériences amusantes de salons dont je fus le témoin, je ne cherchai point à pénétrer dans ces groupes mystiques où l'on prétendait entretenir des relations avec les esprits d'un autre monde. Cependant, je m'inquiétais de l'influence que les idées superstitieuses du jour pouvaient avoir sur le chef de

l'État, et c'est ce qui m'engagea à écrire, pour être mise sous les yeux de l'Empereur, la notice philosophique sur les esprits, que je n'ai fait imprimer qu'en 1872 chez l'éditeur Plon, dans mes *Mélanges philosophiques*. Cependant, en 1864, un de mes amis, le lieutenant-colonel Lemoine, me dit qu'il avait assisté à une séance d'évocation d'esprits chez une dame Rodière, un *médium*, demeurant rue des Bons-Enfants, 29, et que je pourrais me procurer le plaisir du même spectacle pour la somme de dix francs. J'acceptai son invitation, et je me rendis, le 9 mars, avec lui, à la maison indiquée. Nous entrâmes au premier étage dans un salon assez grand, fort dégarni de meubles, présentant de vieilles boiseries et un vieux parquet, sans que rien indiquât qu'aucune préparation y eût été faite pour favoriser les tours d'un prestidigitateur. Il m'a paru que cette pièce avait dû servir de magasin, et que, depuis peu seulement, elle avait été rendue à sa première destination. Au milieu de cette pièce se trouvait une table ovale massive, en bois d'acajou, et dessus, un carton sur lequel était imprimé un alphabet en lettres de deux ou trois centimètres de hauteur; enfin, auprès, une petite baguette en ivoire. Au bout

d'un instant entra M^{me} Rodière, jeune femme d'une mise simple et d'une tenue convenable. Elle me fit placer devant l'alphabet, s'assit vis-à-vis de moi de l'autre côté de la table, mon ami se plaça à l'un des bouts, et nous restâmes tous trois seuls dans la pièce.

On m'expliqua d'abord que la table fait entendre un coup pour répondre *oui* à une question qu'on lui adresse, deux coups pour dire *non*, que trois coups expriment une forte approbation, et qu'une forte désapprobation est exprimée par un grand nombre de coups précipités. On me dit que jamais l'esprit n'écrivait le mot *Dieu*, mais qu'il l'exprime par un roulement prolongé. Enfin, on m'indiqua que pour écrire les réponses de l'esprit, il fallait promener lentement la baguette sur l'alphabet, en s'arrêtant un peu sur chaque lettre, et qu'un coup serait le signal de la lettre qu'il faudrait écrire.

Après cette courte instruction, je demandai à évoquer un esprit qui était dans ma pensée, et, regardant le médium, je dis à l'esprit : Es-tu présent ? Un coup répondit *oui*. Je dirai tout de suite que ce coup, comme tous ceux qui le suivirent, me parut bien sortir de la table et qu'à moins qu'ils ne fussent tous l'effet d'une

ventriloquie, peut-être même involontaire, du médium, ce qui est peu vraisemblable, je ne puis les attribuer qu'à une hallucination produite en moi, comme en mon compagnon, par l'influence du médium. Une chose assez remarquable, c'est que, comme je suis un peu sourd, il m'arriva une fois de ne pas entendre un coup, quoique les deux autres personnes m'assurassent l'avoir parfaitement entendu. Mais, sans vouloir d'abord m'arrêter aux explications, je continue le récit de ma séance dont j'ai sous les yeux le procès-verbal rédigé immédiatement en rentrant chez moi.

Lorsque l'esprit m'eut indiqué sa présence, je lui demandai de me dire son nom auquel je pensais, et, pour cela, je fis successivement passer la baguette sur toutes les lettres de l'alphabet, en m'arrêtant le même temps sur chacune d'elles. Une première fois, je les parcourus toutes, sans que la table fit entendre aucun bruit. Au second tour seulement elle frappa à la lettre *D*, et mon voisin qui ignorait ma pensée, ainsi que le médium, écrivit cette lettre au crayon sur une feuille de papier qui était devant lui et que j'ai conservée. Je recommençai pour avoir la seconde lettre, puis la troisième,

et ainsi de suite, et j'arrivai ainsi à avoir le nom entier, mais avec grande peine et après avoir plus d'une fois parcouru l'alphabet, sans qu'aucun coup m'eût signalé la lettre cherchée. Car il est bien entendu que, ne m'arrêtant pas à cette lettre, je devais continuer à frapper toutes les autres à intervalles égaux, pour ne pas indiquer celle qui devait être choisie.

Après ce pénible exercice, je demandai à l'esprit : Où es-tu ? Sans hésiter alors, il écrivit par le même procédé : Dans l'espace. Ce n'était pas là mon idée, car je croyais qu'il répondrait : En Dieu. Souffres-tu ? ajoutai-je. — Non, répondit la table par deux coups. — Es-tu heureux ? — Non. — Pourquoi n'es-tu pas heureux ? Tu étais bon. — Je suis puni. — De quoi ? — D'avoir été orgueilleux. Souvent l'orgueil m'a fait faire des injustices. — Cependant tu étais bon, compatissant, bienfaisant. — Toutes ces qualités, je les ai eues, mais j'étais sans pitié quand je croyais mon honneur attaqué. — Était-ce bien ton honneur, ne serait-ce pas plutôt ton amour-propre offensé ? car ce n'est pas un mal de défendre son honneur. Il répond : — Oui. — Qui t'a puni ? — Dieu. — Mais Dieu est juste, tu as fait du bien, il doit t'en récompenser. Ta

peine sera-t-elle éternelle? — Non. C'est grâce au bon cœur que j'ai eu que j'espère arriver bientôt au bonheur. Diverses autres questions sont faites ensuite auxquelles il répond par oui et par non. Toutes les réponses écrites étaient recueillies lettre par lettre par mon compagnon et sont sous mes yeux au moment où j'écris ces lignes. Ces réponses étaient en partie dans ma pensée et en partie conformes aux idées mystique du médium. Ce que l'esprit avoue de ses faiblesses étonne fort mon compagnon, qui avait eu beaucoup à se louer de celui que j'invoquais, mais qui le connaissait moins intimement que moi.

A la suite de cet interrogatoire, je demandai à l'esprit s'il ne pouvait pas parler par la bouche du médium. Il refusa; sans doute parce que cela sortait des habitudes de ce dernier. Je lui demandai ensuite s'il ne pouvait pas faire exécuter des mouvements à la table. Il ne répondit pas. Le médium s'offrit alors à évoquer son propre esprit familier, ce que j'acceptai.

Nous posions tous trois les mains légèrement sur la table. Le bout des doigts et la paume semblaient seuls y toucher. Je ne faisais aucun effort sensible et les deux autres acteurs ne pa-

raissaient en faire aucun non plus. Tout à coup la table fit un brusque mouvement d'un quart de révolution, puis après un repos et divers autres mouvements, elle s'avança vivement vers moi. Je lui ordonnai de reprendre sa position primitive, et elle le fit sans hésitation et toujours brusquement.

Je demandai au médium d'essayer de produire les mêmes faits sans toucher la table. Nous tînmes les mains un peu au-dessus d'elle, mais elle ne bougea pas. La table, comme je l'ai dit, était massive, elle était montée sur un pied à trois roulettes. Le médium ne la touchait ni du pied ni du genou. J'ai fait, pour essayer de la mouvoir, un effort volontaire en appuyant les mains sur le bord et je n'ai pu réussir. Le parquet était peu uni et j'y ai remarqué les traces des roulettes après les mouvements qui avaient été produits. Voilà, dans sa simplicité, le récit bien exact de la scène à laquelle j'ai assisté de bonne foi. Les faits ne présentent sans doute rien de bien remarquable, mais l'explication que je vais essayer d'en donner pourra s'appliquer à mille autres exemples qui paraîtraient plus merveilleux.

D'abord, pour ce qui est des coups retentis-

sants de la table, je suis tout à fait de l'avis de M. Littré, qu'ils sont le fait d'une hallucination. Je suis encore de son avis sur la nécessité de la présence d'un médium pour la production des faits. Mais, qu'est-ce que ce médium et comment l'hallucination peut-elle se produire?

Le médium qui, dans le cas présent, était une femme, est une personne de bonne foi, d'une sensibilité nerveuse particulière qu'il ne saurait m'appartenir de décrire physiologiquement, mais qui la prédispose à se laisser facilement entraîner elle-même à éprouver des hallucinations. Sa conviction de la réalité des faits auxquels elle coopère est profonde, et dès lors, les vibrations imprimées par sa pensée à certaines fibres de son cerveau et à la masse atmosphérique qui l'enveloppe sont des plus nettes et des plus vives. D'un autre côté, les personnes qui se trouvent en sa présence pour tenter une expérience sont dans un état d'attente indéterminé qui maintient leur atmosphère particulière dans un repos favorable à l'impression des vibrations de l'atmosphère du médium. Les choses se passent donc comme je l'ai expliqué précédemment en parlant des pythonisses et des sorciers, et les idées des acteurs tendent à se

mettre en harmonie. Les hallucinations éprouvées par le médium se réfléchissent sur les spectateurs, les coups dont il entend le retentissement sont entendus par chacun d'eux, sauf l'exception de quelques constitutions rebelles. Telle est l'explication des hallucinations collectives. Mais ce n'est pas là le tout. Comment l'hallucination se produit-elle elle-même chez le médium? Je dirai encore ici, d'accord avec M. Littré, que c'est en vertu du milieu où vit ce médium et des opinions régnantes objet de sa conviction intime. Cela ne fait pas cependant concevoir encore comment les coups frappés ou toute autre indication peuvent être en rapport, soit avec les questions de l'expérimentateur, soit avec sa pensée intime non exprimée. Comparant le médium à la pythonisse, j'admets qu'il puisse lire dans la pensée de celui qui l'interroge, non pas comme dans un livre, car, dans la plupart des cas, il lui serait impossible d'énoncer cette pensée, mais il est influencé par elle, comme il influence le spectateur par la sienne. C'est l'intelligence secrète de son esprit, celle qui combine en dehors de notre conscience les éléments épars de nos pensées, pour nous les présenter toutes formées, celle

qui dirige nos mouvements instinctifs, celle qui rappelle notre souvenir et fait vivre notre mémoire, celle en un mot qui constitue nos pensées inscientes, c'est cette intelligence, dis-je, qui lui inspire des pensées en harmonie avec celles de la personne qui l'interroge, et qui lui permet de formuler des réponses raisonnables et en rapport avec l'état physiologique de la personne qui a posé les questions, sans cependant être toujours vraies. Cette théorie, à laquelle je ne saurais ici donner tout le développement nécessaire, est-elle du mysticisme? Non, et sans pouvoir affirmer sa rigoureuse exactitude, je puis dire du moins qu'elle est le résultat d'une observation directe et consciencieuse, qu'elle se plie parfaitement à l'explication des faits et, qu'à ce titre, elle appartient à la science positive, c'est-à-dire, à celle qui est fondée sur l'expérience et l'observation.

Cela posé, il devient facile de suivre et d'expliquer les divers faits que présente l'expérience rapportée plus haut, en laissant de côté ce qui est relatif aux bruits produits par la table. J'évoque un esprit en pensant en effet à un de mes amis décédé depuis peu. Le médium attentif suit instinctivement la tension de ma pensée, et

répond par son hallucination habituelle, que l'esprit est présent. Je demande d'en écrire le nom et les lettres en sont successivement dictées ; mais avec lenteur et grande peine. C'est qu'un nom ne dit rien à l'esprit et une lettre de l'alphabet pas davantage. Qu'une pensée positive occupe profondément mon esprit, il en résultera des vibrations bien plus prononcées dans mes fibres cérébrales et dans l'atmosphère qui les entoure, que par l'idée d'un nom ou d'une lettre. Aussi regardé-je la réussite de cette première partie de l'expérience comme le fait le plus extraordinaire de toute la séance. A ma première question : Où es-tu ? il est répondu sans hésitation et les lettres se suivent avec rapidité pour écrire : *Dans l'espace*. Ce n'est pas ici la lecture de ma pensée, mais la traduction de celle du médium. Car, dans l'idée des spiritistes, l'air qui nous environne est rempli d'esprits errants. Le médium en avait la conviction profonde, tandis que de mon côté, je ne pouvais avoir qu'une idée des plus vagues, et l'on conçoit parfaitement que, dans une circonstance semblable, il exprime plutôt sa propre pensée que la mienne. Il en est à peu près de même pour les deux questions suivantes : Souffres-tu ? Es-tu

heureux? Après la réponse : Je suis puni, le médium ne pouvait dire pourquoi l'esprit n'était pas heureux, sans lire dans ma pensée, ou du moins sans être influencé par elle. Je pensais : Pour avoir eu trop d'amour-propre; et il a répondu : Trop d'orgueil; ce qui montre que ce n'étaient pas les paroles pensées, mais l'idée intime qui lui était révélée. Il lui était d'ailleurs impossible de répondre par sa propre pensée, puisqu'il ne connaissait en aucune façon la personne dont il était question, que mon compagnon même ne connaissait pas aussi intimement que moi. Je puis dire la même chose des réponses suivantes, dont la dernière cependant est empreinte des idées religieuses admises par les spiritistes.

Il ne me resterait plus qu'à parler des mouvements de la table opérés, soi-disant, par l'esprit, mais on retombe alors dans les phénomènes des tables tournantes dont il semble que M. Littré n'ait pas voulu s'occuper, parce qu'il admet les explications qu'en ont données les savants. Je n'y insisterai pas non plus ici, comme je l'ai déjà dit, bien que je trouve ces explications incomplètes, et que j'aie tâché d'en fournir de plus précises dans mes études philo-

sophiques et dans ma notice sur les esprits. Je me bornerai à faire observer que, quelle qu'elles soient, l'hallucination y joue toujours un certain rôle, ne fût-ce que comme hallucination négative; c'est-à-dire que tous les acteurs, sous l'influence du médium, exercent des efforts souvent très-considérables, dont ils n'ont pas le moindre sentiment, ce qui les porte à supposer qu'un agent extérieur développe la force dont ils reconnaissent les effets. Cet agent est pour eux un esprit. Oui, sans doute, c'est un esprit qui développe cette force, car l'esprit seul la possède; mais cet esprit n'est que celui qui réside dans les acteurs eux-mêmes, celui qui comprend ce que nous nommons tous leur intelligence et leur puissance. Sur ce point, il est possible que je sois d'accord avec M. Littré; mais, s'il fallait préciser l'existence et la nature de cet esprit, nous cesserions sans doute de nous entendre. Cependant, l'objet essentiel de mon écrit est de le ramener à cet égard à ma croyance. Je pourrais donc, dès l'instant même, entamer avec lui la discussion, mais je ne suis encore qu'au commencement de ma tâche; il me reste à examiner de nombreuses notices, dont quelques-unes me fourniront l'occasion de re-

venir sur le même objet, et je remets pour la fin de mon travail à en dire le dernier mot. Je m'en tiens pour le moment à ce qui précède, en déclarant hautement avec le savant dont je me permets de critiquer quelques opinions, que je range les faits précédents et tous ceux de même espèce dans l'ordre des faits naturels, et que je rejette, comme une pernicieuse superstition, l'intervention dans leur production d'esprits extérieurs, démons, anges ou âmes de trépassés.

IV

DU DÉMON DE SOCRATE.

(Article inséré dans le numéro du journal *le National*
du 1^{er} août 1836.)

Le célèbre docteur aliéniste Lélut a publié, en 1836, un petit livre intitulé, *le Démon de Socrate*, dans lequel il s'attache à établir que le sage philosophe ancien était atteint d'aliénation mentale, en d'autres termes, était fou, et M. Littré, en rendant compte de ce livre, adhère aux conclusions de l'auteur. Voici le début de son article (page 82):

« Socrate a dit, et toute l'antiquité a cru, qu'il avait un génie ou un démon dont il entendait la voix et qui le dirigeait dans ses actions. On est resté dans le doute pour savoir ce qu'il fallait comprendre par cette communication du

philosophe avec un être surnaturel. M. Lélut examine cette question dans le livre qu'il vient de publier, et, la discutant avec toutes les lumières que fournit la médecine, seule compétente dans une pareille enquête, il n'hésite pas à déclarer que Socrate était affecté de la folie qu'en langage technique on appelle *hallucination*. L'hallucination est une espèce d'illusion par laquelle l'homme prête un corps réel à des impressions, et voit, entend ou sent des objets qui n'existent que dans son imagination. »

A la suite de ces mots, M. Littré cite divers passages historiques dont il admet l'authenticité et qui prouvent que Socrate entendait une voix qui lui parlait, qui lui donnait des conseils et qui l'avertissait dans le besoin. « Remarquez bien, dit-il (page 84), qu'il se sert du mot *voix*. En effet, ce n'étaient pas ses propres pensées qu'il désignait ainsi, c'était un son qu'il entendait, un être différent de lui, qui lui parlait, en un mot, une illusion du sens de l'ouïe que Socrate prenait pour une réalité. Cette voix, il l'appelait le dieu, le génie, et il s'en autorisait comme d'une prérogative rare parmi les hommes. Il lui accordait une foi absolue, et

Xénophon dit formellement que rien au monde ne l'aurait décidé à faire ce que la voix lui aurait défendu.

« Ce n'est pas tout ; Socrate était sujet à un autre accident : c'est une espèce d'extase ou de ravissement qui l'absorbait quelquefois au milieu de la conversation de ses amis. On a conservé le récit d'une de ses extases qui se prolongea beaucoup plus que les autres : ce fut au siège de Potidée que Socrate tomba dans cet état. Le siège dura trois ans. Pendant l'hiver, Socrate y avait marché nu-pieds sur les glaçons, vêtu à la légère, comme à son ordinaire, ce qui étonna déjà beaucoup ses amis ou ses compagnons d'armes. L'été vint, et voilà qu'un beau jour on le trouva debout dans la campagne, regardant fixement le soleil, comme font certains aliénés. On va, on vient autour de lui, on se le montre au doigt ; Socrate n'y prend garde. Le soir arrive ; des soldats ioniens apportent leurs lits de campagne en cet endroit, pour observer s'il passera la nuit dans la même position. C'est ce qui eut lieu, en effet, et ce ne fut que le lendemain au lever du soleil, qu'après avoir fait un grand salut à l'astre, Socrate se retira à pas lents dans sa tente, sans mot dire

et sans faire attention à ceux qui le suivaient, tout stupéfaits d'une pareille scène. »

Enfin, M. Littré conclut avec M. Lélut, de son exposé (page 85). « Il est bien démontré que Socrate entendait une voix, qu'il la rapportait à un être placé en dehors de lui, qu'il appelait cet être le dieu ou le génie, qu'il en recevait de continuelles communications, auxquelles il se fiait entièrement, et qui dirigeaient sa conduite ; de telle sorte que cet être avait pour Socrate une existence véritable, que sa voix était bien un son qu'il entendait, et qu'elle articulait des paroles parfaitement distinctes pour son oreille. J'insiste beaucoup sur toutes ces circonstances, parce qu'elles sont caractéristiques. Socrate n'attribuait pas à lui-même les pensées qui lui étaient ainsi suggérées ; il les attribuait à un démon qui lui parlait à haute et intelligible voix. Il ne croyait pas entendre, car croire entendre, c'est *l'hallucination de la raison* ; il entendait positivement des paroles et un discours, sans que l'air vibrât et sans qu'aucune bouche s'approchât de son oreille ; c'est *l'hallucination de la maladie*. »

Je suis parfaitement d'accord avec M. Littré sur bien des points : d'abord sur la définition si

nette qu'il donne de l'hallucination. J'ajouterai avec lui que Socrate éprouvait des hallucinations dont il ne savait pas se rendre maître et sur la nature desquelles il portait un faux jugement, ce qui fait sans doute qu'on ne les considère pas comme des *hallucinations de la raison*; oui, il lui était arrivé de tomber dans des états extraordinaires d'extase, décelant quelque chose de particulier dans sa constitution, qui ne se rencontre que rarement chez les autres hommes; mais, ce que je ne saurais concéder à mes savants adversaires, c'est que l'hallucination de Socrate fut *l'hallucination de la maladie*, l'hallucination qui constitue la folie, ainsi qu'ils le prétendent l'un et l'autre. J'ai déjà, il y a plus de dix ans, combattu cette opinion dans mon livre intitulé *Études philosophiques*; mais, malgré mon peu d'autorité en cette matière et la supériorité scientifique de mes adversaires, je ne suis pas fâché de rencontrer l'occasion de revenir sur une question aussi intéressante, dans laquelle je n'aurai que le bon sens à opposer à la science, ou du moins, à l'une de ses applications que je juge erronée.

Avant d'exposer mes propres idées, disons

encore quelques mots des arguments ou plutôt des opinions de M. Littré. Je n'ai pas besoin, plus que lui, d'examiner si Socrate n'était qu'un imposteur. « Il faut donc, dit-il (page 86), en revenir à l'opinion que Socrate entendait réellement la voix du dieu qu'il disait entendre..... C'est là une positive hallucination, et l'hallucination a sa place parmi les troubles psychiques qui relèvent de la médecine.

« Il ne peut à ce sujet rester le moindre doute, quand on compare l'état mental de Socrate à une foule d'autres cas analogues que les médecins ont journellement l'occasion d'observer. Les formes des hallucinations sont très-diverses : tantôt le malade a des visions ; tantôt il ressent des attouchements ; tantôt enfin ces différentes espèces d'hallucinations se combinent entre elles. Parmi celles que l'on rencontre fréquemment se trouve l'hallucination que Socrate éprouva. Entendre une voix, recevoir des avis d'un être surnaturel, visible ou invisible, converser avec les anges, avec les démons, avec Dieu, ce sont là des genres de folie bien connus des médecins et fréquemment observés.

« L'antiquité n'avait pas assez étudié les phénomènes de la psychologie morbide pour cons-

tater avec certitude toutes les formes des troubles psychiques.....

« Il est évident que la folie a exercé une grande influence sur la destinée des peuples, et celui qui s'en étonnerait montrerait par là qu'il connaît bien peu les analogies qu'elle a avec la raison. Elle trompe tous les regards quand elle a un caractère conforme aux opinions dominantes, et alors son action sur les autres est d'autant plus forte qu'elle-même détermine irrésistiblement la volonté et qu'elle peut s'allier avec les facultés les plus hautes et les plus puissantes : témoin Socrate, réformateur de la philosophie grecque..... »

M. Littré cite, à l'appui de sa proposition, plusieurs observations de folie consignées par M. le docteur Lélut dans son livre ; et il conclut en disant que si Socrate avait vécu de nos jours, il n'aurait pu échapper à l'arrêt que la médecine aurait porté sur son compte.

Toutes ces considérations ne me semblent nullement concluantes. Sans doute il appartient à la médecine de définir ce qu'est la folie et ce qu'est la maladie ; mais il est évident pour moi qu'ici les médecins donnent à la signification de ces deux mots une extension que n'admettent

ni le langage vulgaire ni le sens commun de l'humanité. En un mot, je nie que l'hallucination et la folie soient une même chose et que toujours l'hallucination soit une maladie.

J'emploierai, pour soutenir ma thèse, deux genres d'arguments : le premier, tiré de l'examen des faits ; le second, de la théorie même de l'hallucination dont j'admets, comme on l'a vu plus haut, la définition donnée par M. Littré.

Tout halluciné, au dire de messieurs les médecins aliénistes, est un fou. A ce compte, tous les hommes seraient des fous. Car il n'y en a pas un seul qui n'éprouve des hallucinations et beaucoup plus souvent même qu'ils ne sauraient s'en rendre compte. Dans l'enfance déjà, les ténèbres nous inspirent des terreurs qui donnent aux fantômes de notre imagination une existence corporelle accompagnée d'une conviction portant un trouble réel dans notre être, comme le font toutes nos passions, sans qu'on puisse dire que ce soit de la folie. Il est vrai que l'âge et le temps nous guérissent souvent de cette faiblesse ; mais il n'y en a pas moins eu hallucination sans folie, sans trouble permanent dans le cerveau constituant une véritable maladie. Les rêves du sommeil sont des

hallucinations beaucoup mieux caractérisées. Aussi M. le docteur Lélut, à qui j'en faisais un jour l'observation, m'a-t-il répondu que le rêveur était un fou pendant son rêve, puisqu'il ne pouvait faire usage de sa raison qui était voilée. Je crois que M. Littré ne fera pas de difficulté de rejeter avec moi une telle extension de l'idée attachée à la folie considérée au point de vue médical et de celle de l'hallucination constituant une maladie. Le sommeil est un état parfaitement normal, dans lequel les organes cérébraux se reposent comme se reposent nos membres et divers autres organes fatigués par l'activité de la veille. Cependant, ce repos n'est ni total ni absolu, et certaines de nos facultés psychiques, particulièrement le souvenir et l'imagination se réveillent par des causes qu'il n'y a pas lieu d'examiner ici, sans que les autres facultés cérébrales cessent de jouir du repos. De là les productions d'images ou, plus généralement, de sensations qui ont pour nous l'apparence de la réalité, d'abord parce que d'autres sensations extérieures, propres à ébranler plus vivement notre cerveau, ne viennent pas les obscurcir, et ensuite, parce que le sommeil de l'attention, de la réflexion et de ce qu'on ap-

pelle la raison , ne nous permet pas d'en juger la vanité. Il n'y a là ni folie , ni maladie , mais seulement insuffisance momentanée de l'action du cerveau , et par suite , erreur.

Supposez un homme , un sauvage si vous voulez , qui n'a jamais vu une image , et présentez une glace devant lui , il se verra et croira voir un autre homme , aussi longtemps qu'une certaine étude ne lui aura pas appris qu'il n'a vu qu'un fantôme. La même chose aura lieu d'une manière bien plus certaine pour un objet quelconque qui aura été reflété au foyer d'un miroir concave , et , si on ne lui fait pas reconnaître l'illusion , il peut conserver toute sa vie la conviction qu'il a vu cet objet en un lieu où il n'existait pas. Est-ce là de la folie ? non , ce n'est que de l'erreur. On dira peut-être : mais ces faits sont des illusions , ce ne sont pas des hallucinations produites par l'esprit même de celui qui les éprouve. Je répondrai à cela que la folie ne se caractérise pas moins par les illusions que par les hallucinations , et que d'ailleurs ces deux genres de phénomènes sont de même nature ; qu'ils ne diffèrent que parce que la cause sensible des illusions est plus facilement assignable que celle des hallucinations , mais que

cette dernière est tout aussi réelle et tout aussi matérielle dans nos organes, quoiqu'il soit souvent difficile de la démêler; enfin, que la sensation elle-même a tout autant de réalité lorsqu'elle est produite par l'imagination que lorsqu'elle est suscitée par l'ébranlement des organes d'un de nos sens; car c'est l'intelligence qui la conçoit et non le sens. Celui-ci n'est qu'un instrument de l'ébranlement cérébral, ébranlement que l'esprit lui-même est susceptible de produire par ce que nous nommons l'imagination.

Mais, passons à un autre ordre de faits. M. Littré qui nous a peint, dans un article précédent, l'invasion du sortilège au milieu des peuples chrétiens, attribue avec raison à des hallucinations la confiance que les sorciers avaient dans leur puissance, et il les classe tous par conséquent dans la catégorie des fous ayant dans le cerveau une affection morbide qui constitue une maladie, et le nombre de ces fous était bien grand dans les siècles passés. Mais voilà que la philosophie, et plus tard la médecine prouvent à plusieurs d'entre eux que leurs visions sont vaines, et aussitôt ils sont guéris; car, s'ils éprouvent encore des hallucinations, ce sont, selon M. Littré des *hallucinations de la raison*;

ils n'affirment plus qu'ils voient, ils disent seulement qu'ils croient voir. Ils ne sont plus fous, sans qu'il y ait rien de changé dans leur cerveau. On a seulement détruit la conviction qui régnait dans leur esprit. Ils étaient dans l'erreur et ils sont revenus à la vérité; comme il arriverait à un homme qui affirmerait avoir vu un de ses amis dans une réunion sur la place publique et qui, rentrant chez lui, l'y trouverait installé et l'attendant depuis une demi-heure. La conviction aurait disparu, il serait guéri d'une erreur et non d'une maladie du cerveau.

Nous sommes envahis depuis vingt ans par le spiritisme, des milliers de gens y ont cru et y croient encore après en avoir vu les effets. Les uns ont entendu des bruits et les attribuent à des esprits; d'autres ont entendu des voix et des chants; d'autres ont vu des spectres ou des êtres matériels dont ils ont senti les attouchements. On a vu sur la cheminée d'un salon des Tuileries, apparaître le cornet du poste du Guichet de la cour, on l'a entendu sonner de son instrument, puis disparaître. Moi-même, je l'ai rapporté plus haut, j'ai éprouvé l'une de ces hallucinations. Sommes-nous tous des fous? Il est vrai que je n'étais pas dupe de ma sensation

et que M. Littré m'accorderait que c'était là une hallucination de la raison, et que peut-être quelques-uns des témoins des faits que je cite étaient dans le même cas; mais les autres étaient donc des fous? Quelle différence cependant y a-t-il entre eux tous! Les premiers portaient un jugement exact, les seconds se trompaient, mais l'hallucination était la même chez les uns et chez les autres. Les seconds eussent donc cessé d'être fous si M. Littré ou moi eussions été près d'eux pour leur faire comprendre que leurs visions étaient produites par une cause étrangère aux objets mêmes de ces visions; et le sage Socrate eût échappé à l'accusation de folie s'il eût eu le bonheur d'être le contemporain d'un de nos savants physiologistes. Il eût toujours éprouvé ses hallucinations, mais il eût su qu'elles n'étaient dues qu'à sa propre et supérieure organisation, qui serait restée telle alors qu'elle a été. La prétendue folie des sorciers, des convulsionnaires, des spiritistes et de toutes les catégories énumérées par M. Littré, n'est donc tout simplement qu'erreur et fausseté de jugement. Ce qui ne veut pas dire que parmi tous ces hallucinés il n'y eût pas un certain nombre de fous, que l'hallucination même

ne puisse conduire à la folie, ni que la folie ne soit le plus souvent caractérisée par l'hallucination. Ce que j'avance, c'est que l'hallucination seule ne constitue pas plus la folie que le faux jugement; quoique l'hallucination et la fausseté du jugement tiennent bien certainement à une disposition spéciale du cerveau qui, pour ce qui est du jugement au moins, est une imperfection sans être pour cela une maladie. C'est ainsi qu'une faiblesse native ou l'inhabileté d'un de nos membres peuvent s'allier avec une fort bonne santé.

Ces dernières considérations me conduisent à insister ici sur la nature même de l'hallucination. L'hallucination complète se compose de deux parties distinctes : d'abord la sensation ressentie avec la perception qui en découle; puis la conviction d'où résulte ordinairement le faux jugement ou l'erreur. La sensation n'est jamais fautive; du moment où elle est sentie, elle existe comme sensation, et les rêves nous le prouvent de la manière la plus évidente; mais on peut demander comment il se fait que nous éprouvions des sensations qui ne sont pas provoquées par l'action d'objets extérieurs sur les organes de nos sens. L'expérience nous

montre le fait et la faculté intellectuelle ou psychique que nous nommons imagination nous l'explique. L'imagination est précisément la faculté de faire renaître en nous des sensations connues en dehors de la présence des objets propres à les faire naître par l'intermédiaire de nos sens. Qu'on ne me demande pas comment nous jouissons de cette faculté, c'est un fait de notre existence que nous vérifions tous les jours et en l'absence duquel nous cesserions d'être des hommes. Mais les sensations, les images ainsi reproduites ont des degrés de netteté, des intensités extrêmement variées, non-seulement d'un individu à un autre, mais dans la même personne selon les circonstances. Ainsi, lorsqu'une pensée incombe en notre esprit, il arrive bien rarement qu'une partie au moins des idées dont elle se compose ne se présentent pas sous forme d'images, de paroles dites ou entendues, de saveurs ou même d'odeurs, s'il s'agit d'objets qui nous soient connus par des sensations de cette nature. Mais, dans notre état ordinaire, distraits comme nous le sommes par les mille objets qui nous occupent dans la veille, c'est à peine si ces différentes représentations sont saisies par nous, si nous en avons la con-

science. Cependant, si nous méditons un peu profondément, si nous nous distrayons autant que possible des objets qui nous entourent pour rassembler dans notre esprit les éléments d'une conception, l'imagination nous peint alors ces éléments d'une manière bien plus vive. C'est ainsi que le peintre voit devant ses yeux le tableau qu'il veut produire, que l'architecte embrasse d'un coup d'œil la composition et l'aspect du monument qu'il se propose d'élever, que l'écrivain, que le poète assistent aux scènes qu'ils veulent décrire. Plus l'artiste aura su s'isoler et s'abstraire, plus les images qu'il éveille en lui auront de vivacité. Aussi recherchera-t-il souvent l'isolement, le silence et l'obscurité, et l'exercice qu'il fera de son imagination contribuera puissamment à en développer les facultés. Ce développement néanmoins n'ira pas ordinairement jusqu'à lui faire oublier son existence réelle ; la réflexion ne sera pas entièrement éteinte en lui et il sentira, ou plutôt, il jugera que toutes ces images n'existent que dans son esprit ; l'hallucination enfin ne sera pas encore produite, parce que sa conviction ne saurait être acquise à l'existence des créations de son esprit.

Il n'en est plus ainsi dans les songes où le souvenir et l'imagination, je ne saurais trop le répéter, restent seuls éveillés. Les sensations nées de l'imagination acquièrent alors une vivacité telle, par l'absence de toutes autres, qu'elles ne diffèrent plus de celles des impressions de l'état de veille, et le sommeil de la réflexion permet alors à la conviction de leur attribuer pour cause la présence réelle des objets qui les eussent suscitées dans l'état de veille. Il en est de même, quoique bien plus exceptionnellement, lorsque la faculté de s'abstraire de certaines personnes est telle que leur attention étant uniquement portée sur un seul objet, sur un seul ordre d'idées, leur cerveau cesse de fonctionner dans toute autre direction, et qu'elles tombent dans un état que l'on nomme extase, qui est une espèce de sommeil éveillé. Les sensations imaginées ont alors la même vivacité que dans les songes, la conviction est la même aussi, et, parviendrait-on à la détruire, après la cessation de cet état, que le souvenir de la sensation n'en resterait pas moins complet dans la conscience et que l'hallucination subsisterait toujours, bien qu'on la qualifiât d'hallucination de la raison. Si cet état particulier d'extase ou

quelque autre analogue, devenait permanent, il constituerait une réelle folie, puisqu'il serait l'oblitération d'une partie essentielle des fonctions du cerveau, mais, lorsqu'il n'est que passager, et quelquefois même volontaire, il ne constitue pas plus une maladie que le sommeil ordinaire; et il prouve seulement l'empire que la volonté, ou plus généralement, l'esprit ou le moral exerce sur le physique, c'est-à-dire, sur l'organisation matérielle du corps humain.

Socrate jouissait, dit-on, de cette faculté, et chez lui, elle est plutôt la preuve d'une organisation supérieure que la marque d'une disposition morbide. Car sa haute sagesse ne lui inspirait que des hallucinations marquées au coin de la raison. Enfin, il est des personnes qui, tout éveillées et sans tomber dans l'état d'extase dont je viens de parler, sont saisies tout d'un coup par des produits si vifs de leur imagination que les sensations ainsi nées ne peuvent se distinguer de celles qui arrivent par le canal des sens, et que dès lors, la conviction de la présence réelle de l'objet représenté est identiquement la même que pour les sensations ordinaires. Telle est la véritable hallucination, et celle aussi que Socrate éprouvait par mo-

ments, sur laquelle il portait un faux jugement en pensant que la voix qu'il entendait était celle d'un génie ou d'un démon, tandis qu'elle était celle de son propre esprit; mais il n'y a pas ici folie, il n'y a que délicatesse ou sensibilité extrême de certaines fibres du cerveau ou de quelque autre centre nerveux.

En pénétrant plus profondément dans la question, on voit que, puisque les sensations peuvent se produire sans être directement provoquées par les organes des sens, ceux-ci ne font que transmettre au cerveau l'ébranlement qu'ils ont reçu par le contact des objets extérieurs, et que ce n'est qu'arrivé à cet organe que cet ébranlement est interprété ou traduit par ce que nous nommons notre intelligence ou notre esprit, puisque ce n'est que par une réaction de ce même esprit sur quelque fibre nerveuse, qu'il nous devient sensible et produit la sensation. Car l'observation et l'expérience montrent qu'une multitude d'ébranlements de même nature pénètrent jusqu'au cerveau, sans déterminer aucune sensation. C'est aussi par une opération postérieure de l'intelligence que, de cette sensation, nous voyons ressortir une perception, puis une idée, puis la conviction de

l'existence de l'objet qui a donné naissance à la sensation. Mais si c'est notre esprit lui-même qui crée ainsi la sensation à la suite d'un certain ébranlement du cerveau, et si l'expérience nous prouve qu'une fois cette sensation produite, l'esprit possède par l'imagination la faculté de la reproduire, il peut également, si elle est assez vive, trouver en elle la perception, l'idée et faire naître la même conviction que si les organes des sens eussent été d'abord impressionnés.

Examinons d'ailleurs comment, à la suite des sensations ordinaires, apparaît la conviction. Elle ne saurait évidemment avoir lieu après les premières sensations confuses de l'enfant, qui ne donnent même lieu à aucune perception. Mais bientôt, le cerveau prenant plus de consistance, l'instinct et l'expérience servant d'instituteurs, l'enfant commence à concevoir des idées dont il a une sorte de conviction. Ainsi, présentez-lui un biscuit, il le voit, puis il le touche et peut-être le sent-il aussi. Il le porte instinctivement à sa bouche, et, bien certainement alors, il le goûte et le connaît aussi bien qu'il lui est donné de connaître. Aussi, lorsqu'une seconde fois vous lui en présentez un

semblable, il tend la main pour le saisir et le porte sans hésiter à sa bouche. Si, au bout d'un certain temps, voulant le tromper, vous lui offrez, au lieu d'un biscuit, une imitation en carton, il fera le même mouvement pour le saisir, parce qu'il aura la même conviction de l'existence de la friandise qu'il a déjà goûtée. La vue de cet objet a été pour lui un signe sur lequel son intelligence, anticipant sur l'expérience de ses sens, lui fait concevoir une idée complétée par son imagination et porter un faux jugement. Et, qu'on le remarque, il continue d'en être ainsi dans tout le cours de notre existence. Toujours notre jugement devance le témoignage de nos sens, et de là toutes les illusions que nous pouvons éprouver et que nous éprouvons en effet à tous moments. Car jamais nous ne voyons les choses comme nous devrions les voir, et toujours le peintre qui veut les représenter est obligé de faire une étude particulière pour détruire en lui cette espèce d'erreur. Il est d'ailleurs nécessaire qu'il en soit ainsi; et il nous serait impossible de vivre si, avant de juger chaque objet, il nous fallait le soumettre à l'examen de tous ou seulement de quelques-uns de nos sens. Il est donc dans notre

nature, quelques inconvénients qu'il en puisse parfois résulter, que nous portions de temps en temps de faux jugements sur les choses, et il en est de même sur les idées quand les données sont incomplètes, notre faculté de juger étant une. Dans tous les cas, quand nous portons un jugement affirmatif, il est toujours accompagné de conviction, et, s'il y a souvent erreur, il n'y a nullement là folie ou maladie. Chez les hommes bien constitués, ces faux jugements sont facilement rectifiés par un examen plus sérieux des choses; chez d'autres, au contraire, les faux jugements, surtout dans certaines directions, restent toujours erronés. Dans ce cas, il y a évidemment imperfection ou oblitération de quelque partie du cerveau; mais il n'y a pas encore folie; sans quoi il faudrait déclarer fous tous les sectaires consciencieux des nombreuses religions fausses et les loyaux partisans des diverses opinions politiques.

Revenons aux hallucinations. On peut voir, par ce qui précède, qu'elles ne sont absolument étrangères à aucun homme, mais qu'elles sont beaucoup plus fréquentes et beaucoup plus fortement caractérisées chez quelques-uns que chez le grand nombre des autres, sans que pour

cela on puisse affirmer qu'elles constituent la folie. Et je dois ajouter que, par la volonté, par l'exercice, par certaines pratiques et par des substances anesthésiques peut-être, il est possible d'en déterminer la naissance et qu'il est vraisemblable que c'est par de tels moyens que les magiciens, les prophètes et les sorciers se sont multipliés pendant tant de siècles, sans qu'on puisse dire qu'ils fussent tous des fous. Aussi M. Littré a-t-il tort, selon moi, d'avancer que la folie a exercé une grande influence sur la destinée des peuples. Il serait dans le vrai en substituant, dans l'expression de sa pensée, le mot erreur à celui de folie, et il serait alors d'accord avec tous les philosophes.

Jusqu'à présent, cependant, je n'explique pas comment les hallucinations peuvent quelquefois s'accorder avec la saine raison, et il faut, pour le faire, entrer dans un autre ordre d'idées.

Lorsque des sensations successives ou simultanées nous arrivent et sont fixées en nous par la mémoire, ce que nous appelons notre esprit les compare, les combine et en fait naître des pensées. Assez souvent nous avons alors le sentiment d'une certaine opération qui se passe

en nous, par l'attention que nous portons sur ces sensations et par la réflexion qui nous occupe ; mais l'opération elle-même nous échappe toujours. Bien plus, il arrive quelquefois, et le plus souvent peut-être, que la pensée surgit immédiatement, sans que notre attention, notre volonté, notre réflexion soient en aucune façon mises en jeu. La même chose a lieu pour le souvenir. Quelquefois la volonté excite notre esprit à le produire, mais le plus souvent il naît subitement, je ne dirai pas sans cause, car toujours il en existe une, mais indépendamment de toute attention, de toute volonté. Les pensées, qu'elles soient directement produites ou qu'elles résultent du souvenir, existaient donc en nous avant que nous en eussions la conscience, et c'est par une opération spéciale de notre esprit, complètement inconnue comme les précédentes, qu'une certaine vibration nerveuse nous les rend sensibles et les fait tomber dans notre conscience. Mais, ce ne sont pas seulement les premiers jugements portés sur nos sensations ou les simples souvenirs de ces jugements qui sont le produit de notre intelligence secrète, de ce que j'appelle, avec tout le monde, notre esprit ; les combinaisons les plus

variées et les plus compliquées de toutes nos idées s'opèrent dans le même laboratoire ; quelquefois avec le sentiment vague d'un travail qui fatigue le cerveau, quelquefois par une action spontanée, sans que l'attention ou la volonté y soient pour rien. C'est comme une révélation intérieure, un tableau qui se produit orné de toutes les couleurs de l'imagination. Nous éprouvons tous des milliers d'inspirations de ce genre, la plupart insignifiantes ou portant sur des objets vulgaires qui remplissent le cours de notre vie ; mais quelquefois elles s'appliquent à des objets élevés, à des questions scientifiques, à des créations artistiques, à des inventions grandes et utiles, et alors elles constituent ce qu'on appelle des traits de génie. Il est à remarquer cependant que les éléments de ces grandes pensées, que les jugements primitifs dont elles sont formées, ont été d'abord fournis par les sensations, et que d'ailleurs les connaissances variées et les idées acquises concourent pour une grande part dans la justesse et la précision des tableaux présentés par l'imagination. En sorte que, si une grande pensée surgit chez un ignorant, ce ne pourra être qu'une pensée simple ou une pensée fautive malgré son élévation.

En général, les grandes pensées ne surgissent que chez des êtres privilégiés, d'une finesse d'organisation particulière et d'une grande sensibilité nerveuse ou cérébrale, et elles se présentent sous deux formes distinctes, si ce n'est par leur nature, du moins par le degré d'intensité de leurs images. Toujours alors l'imagination est en jeu, mais souvent sa puissance est insuffisante pour effacer les impressions extérieures et suspendre l'action de la réflexion. Ces inspirations sont reçues alors comme toutes nos autres pensées. Quelquefois aussi, la disposition particulière des organes, la sensibilité extrême de ceux qui sont aux ordres de l'imagination, la grandeur ou la bizarrerie même des pensées se réunissent chez certains hommes pour donner aux images la même force qu'aux sensations directes, et alors naît l'hallucination. Tel a été le cas de Socrate et de plusieurs autres grands hommes incompris. L'hallucination ne se produisait chez le sage de la Grèce que dans de certaines circonstances qui le frappaient exceptionnellement, et son esprit plus éclairé que celui de la plupart des hommes de son siècle, enrichi de jugements sains sur les choses de la vie, frappé, peut-être

en dehors même de la conscience, par des circonstances extérieures sur lesquelles il n'exerçait pas sa réflexion, lui dictait des pensées justes et des conseils salutaires qui lui apparaissaient sous forme de paroles et que, faute d'une instruction physiologique suffisante, il prenait pour le fait d'impressions extérieures, quoiqu'elles ne fussent que le produit de son propre esprit. Bien loin de voir là un fait de folie, on peut dire que c'était le résultat d'une perfection exceptionnelle du système nerveux de ce sage philosophe.

Ce n'est pas qu'il faille en induire qu'un grand nombre d'hallucinés ne sont pas des fous, ni que l'hallucination ne puisse conduire à la folie, en exaltant tellement l'imagination qu'elle produise un trouble matériel persistant dans les fonctions du cerveau; mais Socrate acceptait froidement l'intervention d'un génie dont la religion de son pays admettait la croyance, et cette croyance n'altérait en rien l'action régulière de son cerveau. Le jugement qu'il portait sur sa sensation même était parfaitement exact, c'est-à-dire qu'il entendait; la perception et la pensée qu'il en concevait ne l'étaient pas moins, il ne se trompait que sur la cause de cette sen-

sation, cause qui, dans aucun cas, n'est réellement connue, mais seulement présumée et imaginée. J'en reviens donc à l'affirmation de ma thèse, simple axiome pour bien des gens : Non, le plus sage des philosophes grecs n'était point un fou !

L'AMULETTE DE PASCAL

PAR LE DOCTEUR LÉLUT

(Article inséré dans le numéro du journal *le National*
du 29 mai 1848.)

Dix ans après la publication du livre du Démon de Socrate, M. Lélut fit paraître une étude analogue sur Pascal et son amulette, et M. Littré en fit, comme pour le premier ouvrage, l'objet d'une dissertation intéressante qu'il a insérée à la suite de la précédente dans le livre dont j'ai entrepris l'examen. L'ouvrage de M. Lélut renferme des détails d'un grand intérêt sous le rapport historique et particulièrement aussi au point de vue médical, mais la thèse qu'il soutient est des plus singulières. Après avoir employé, dans son premier travail,

toutes les ressources de son esprit et de sa science pour nous prouver que Socrate était atteint de folie, il s'étudie avec autant de soin, dans le nouveau, à nous persuader qu'il n'en était pas de même de Pascal, bien qu'il reconnaisse que ce grand penseur fût fréquemment tourmenté par une hallucination dont il ne pouvait défendre son esprit et qui lui présentait, à son côté, un abîme dans lequel il était prêt à se précipiter. Selon lui, Pascal reconnaissant parfaitement que cette vision n'était qu'un produit de son imagination, conservait l'usage complet de sa raison, tandis que Socrate croyant à la réalité de la voix qu'il disait entendre, avait un voile qui couvrait la sienne. L'hallucination de Pascal était donc de la nature de celles que M. Littré nomme hallucinations de la raison, ce qui établissait une différence à laquelle je suis loin d'attacher une aussi grande importance que celle que lui attribue l'auteur. M. Lélut semble d'ailleurs oublier ce qu'il nous dit lui-même de l'amulette que portait toujours sur lui Pascal, et qui consistait en un écrit de sa propre main fait sous la dictée d'une puissance céleste, qui devait le préserver de toutes faiblesses. Il avait, dans l'origine surnaturelle de cet écrit, dans la

sagesse parfaite des conseils qu'il contenait et dans sa vertu efficace, la même confiance qu'on reproche à Socrate d'avoir eue dans son démon. N'est-ce pas là le caractère absolu des hallucinations que M. Lélut déclare appartenir à la folie? Comment se fait-il donc qu'après avoir hautement proclamé que Socrate était un fou, il veuille soustraire Pascal à un semblable jugement? Pour moi, je prendrai la thèse tout à fait contraire, et, après avoir soutenu, dans la notice précédente, que Socrate était bien loin d'être fou, j'affirmerai avec confiance dans celle-ci que Pascal était atteint d'une véritable altération ou maladie mentale, que je ne nommerai pas folie, mais à laquelle Messieurs les médecins donneront telle autre dénomination qu'ils trouveront convenable.

Pascal, dans sa jeunesse, avait failli être précipité dans la Seine par ses chevaux, et il en avait éprouvé une telle frayeur que tous ses sens en avaient été bouleversés. Son cerveau avait été tellement ébranlé que les moindres circonstances reportant son imagination vers la même scène, les mêmes fibres cérébrales reproduisaient leur agitation avec une grande violence, qu'il voyait alors le gouffre prêt à

l'engloutir, et que la frayeur passionnée qu'il avait d'abord éprouvée se reproduisait, en affectant de nouveau tout son être. Mais, heureusement pour lui, la bonne organisation des parties de son cerveau restées intactes ne tardait pas à amortir le mouvement et à rétablir l'équilibre que le moindre incident, cependant, pouvait de nouveau détruire. Il existait donc là une véritable maladie nerveuse, qui tenait peut-être à une prédisposition native, mais qui avait été déterminée accidentellement, comme le serait une blessure quelconque qui aurait atteint le cerveau. Quant à l'hallucination de l'amulette, je la considère comme tout à fait comparable à celle de Socrate; quoique la cause puisse bien en résider dans la prédisposition nerveuse dont je viens de parler, ou même qu'elle soit la suite de l'accident auquel avait échappé Pascal, et qu'alors elle fût un signe de faiblesse plutôt que de perfection organique.

M. Littré ne s'occupe guère de la question que je viens de traiter, quoique, en thèse générale, il approuve les vues de l'auteur. Est-ce qu'il reculerait devant l'idée d'accuser de folie un homme de la trempe de Pascal? Quoi qu'il en soit, son silence m'a engagé à répondre direc-

tement d'abord à M. Lélut. Cette tâche remplie, il me reste à examiner l'article de M. Littré qui, sous d'autres rapports, a vivement excité mon attention. Cet article est surtout consacré à l'étude de l'hallucination considérée en elle-même, et au rôle important qu'elle a pu jouer dans les sociétés anciennes.

Après avoir rappelé la précédente publication de M. Lélut, M. Littré continue ainsi (page 96) :

« Depuis ce temps, M. Lélut n'a pas perdu de vue l'idée scientifique qui l'avait inspiré, à savoir que l'hallucination, vu la constitution morale de l'homme, a joué un rôle nécessaire, inévitable, dans les histoires du monde, rôle qui vient seulement de finir dans les sociétés les plus avancées, mais qui dure encore chez les populations arriérées. C'est de cette même source que découle le nouvel ouvrage de M. Lélut, *l'Amulette de Pascal*; et aujourd'hui encore je me trouve d'accord avec lui sur le fond de la question. C'est qu'en effet, parmi les physiologistes et les médecins de l'Europe, chez qui toute croyance au surnaturel est éteinte, il ne reste plus, pour expliquer les faits innombrables rapportés par l'histoire, que

le choix entre la fraude et l'hallucination ; or, en général, le choix ne peut être douteux. »

Jusqu'ici je me trouve en suffisant accord avec les deux célèbres médecins. Je ferai seulement observer que le rôle de l'hallucination n'est pas aussi complètement terminé dans les sociétés, même les plus avancées, que M. Littré l'affirme dans le passage que je viens de citer. Il n'en pourra être ainsi que lorsque les idées religieuses seront purgées de toute superstition ; et, en dehors même de la religion, source la plus féconde des hallucinations, n'a-t-on pas vu de notre temps la société envahie par le spiritisme, que la science n'a pas pu jusqu'ici combattre d'une manière tout à fait victorieuse ?

M. Littré, après avoir exposé en quoi consistait l'amulette de Pascal et avoir établi, comme M. Lélut, que Pascal reconnaissait que le gouffre qu'il croyait voir n'était qu'une illusion que lui dénonçait sa raison, admet (page 38) qu'il n'en est pas de même de l'amulette et que, « dans une vision où il croyait voir et entendre Dieu... sa raison était d'accord avec ses sens pour le tromper... » C'était donc là une véritable hallucination, mais M. Littré n'en conclut pas plus que M. Lélut que Pascal était fou. L'un et l'autre

s'attachent seulement à faire voir quelle influence le milieu, et surtout les idées religieuses des sociétés anciennes, exerçaient sur la production des hallucinations. M. Littré dit (page 93) en parlant de nos ancêtres : « Leurs croyances établissent fermement l'existence d'agents surnaturels ; là-dessus aucun doute ne s'élève dans leur esprit. Avec cette disposition mentale, qui est celle de tout ce qui les entoure, voilà que ces agents se font toucher, se font voir, se font entendre ! De la sorte, deux ordres de faits viennent concourir au même but : une autorité irréfragable leur certifiait ce que tout à coup leurs sens viennent leur montrer. Quelle intelligence pourrait résister à la coïncidence de deux preuves pareilles ? Et aussi, l'histoire montre que dans les temps de foi aucune intelligence ne lui a résisté.

« D'autre part, il faut bien se représenter la situation des hallucinés au milieu des populations qui nous ont précédés. Cela ne ressemblait en rien à ce qui est aujourd'hui. La société moderne s'en rapporte *uniquement*, pour l'état de l'halluciné, au dire du médecin ; et la médecine a désormais une opinion toute faite sur les visions, sur les voix entendues, sur les

apparitions, en un mot sur toutes les fausses sensations. Autrefois, son ressort ne s'étendait pas jusque-là : les hallucinés n'étaient justiciables que des croyances populaires, et ces croyances les secondaient. Suivant que l'halluciné se trouvait en rapport avec les puissances bienfaisantes ou malfaisantes d'un ordre surnaturel, il était un objet de vénération ou d'effroi; mais jamais il n'était l'objet de la pitié médicale. Dès lors, son état mental, loin de diminuer son influence sur les autres, l'augmentait; en même temps la confiance d'être en communication avec un monde supérieur accroissait sa fermeté et sa résolution, et, s'il se trouvait homme de génie et d'initiative, son rôle n'en devenait que plus grand. »

Ces observations et plusieurs autres qui les suivent dans le même ordre d'idées sont parfaitement justes et ne peuvent qu'être approuvées par tout homme que n'aveugle pas certains préjugés religieux. Aussi ne m'y serais-je pas arrêté si elles ne contenaient une proposition à peu près étrangère à leur objet et que je me propose de combattre. M. Littré semble dire qu'aujourd'hui l'hallucination est entrée dans le domaine exclusif de la médecine. Il l'insi-

nue et l'affirme même dans diverses parties de son livre. C'est là une affirmation que je ne saurais admettre d'une manière absolue. Il s'en faut de beaucoup que *la société moderne, tout entière, s'en rapporte uniquement pour l'état de l'halluciné au dire du médecin*. Car une grande partie de cette société, même dans la classe éclairée, croit encore au surnaturel. De plus, s'il appartient à la physiologie et à la médecine d'étudier l'hallucination en ce qu'elle est un produit de l'action nerveuse et qu'elle se lie à l'état d'organisation du cerveau, la philosophie l'envisageant sous le rapport psychique ne la réclame pas moins comme faisant partie de son domaine ; elle a prétendu même, quoique à tort, selon moi, établir une barrière infranchissable entre la psychologie et la physique ou les sciences naturelles ; mais la médecine n'aurait pas un moindre tort à vouloir absorber elle-même la psychologie à son profit. Toutes les sciences se touchent, s'enchaînent et se superposent même dans certaines parties ; aussi les bornes qu'on pose entre elles ont-elles toujours quelque chose d'arbitraire. Certes il serait fort à désirer que tous les psychologues fussent physiologistes ; mais, autre chose est

l'étude de la pensée et celle de l'action des nerfs. Que l'hallucination soit donc étudiée sous ses divers rapports par la médecine et par la philosophie, que les lumières recueillies de chaque côté soient réunies dans un seul faisceau, et que ce ne soit qu'aux préjugés et à l'ignorance qu'on en enlève l'examen.

J'aime à citer encore le passage suivant (page 103), auquel je ne puis qu'applaudir, sauf toutefois à sa conclusion.

« Quand on étudie les phénomènes de l'hallucination, on les voit se confondre, par une gradation insensible, avec l'exercice régulier de l'intelligence. Là, en effet, comme dans toute maladie, l'état pathologique n'est qu'une forme, une altération de l'état sain, et il ne s'en distingue par rien d'essentiel. Ce sont toujours les mêmes forces et les mêmes propriétés mises en jeu. L'hallucination n'est qu'un rêve fait les yeux ouverts; car dans le rêve on voit des objets, on entend des voix, et tout se passe comme dans l'état de veille, sauf la réalité. L'hallucination n'est encore que ces idées qui sortent à l'improviste du fond de notre être et qui viennent assiéger notre esprit malgré nous-mêmes; du moins elles y ressemblent, et ces

idées obsédantes sont complètement hors de la volonté. Si ces idées prennent un corps, elles deviennent de véritables hallucinations, si le patient se laisse assez dominer par elles pour qu'il croie à leur réalité extérieure; dès lors l'hallucination n'est plus simple, et elle se complique d'un trouble de la raison... »

Non, dirai-je, la raison n'est pas pour cela forcément troublée; seulement, les données fournies à l'esprit sont insuffisantes pour l'éclairer, et il y a erreur, mais non pas folie. M. Littré établit là lui-même une distinction entre l'hallucination simple qu'il a appelée aussi hallucination de la raison, et l'hallucination qui constitue la folie. L'une et l'autre sont identiquement la même s'il y a sensation sans objet extérieur qui la produise; elles peuvent l'une et l'autre appartenir à la folie, c'est-à-dire à un trouble permanent dans le cerveau; mais elles ne sont pas plus l'une que l'autre incompatibles avec la raison. En raisonnant juste sur des données fausses qu'on croit exactes, on arrive à une conclusion fausse, à une erreur, sans être fou pour cela. On se trompe, voilà tout.

Je continue ma citation (page 104), qui me

donnera lieu de faire une dernière observation... « Cette déduction montre combien il importe au libre exercice des facultés mentales de se demander d'où surgissent les idées qui nous viennent, et quel en est le titre et la valeur.

« Ceci, comme du reste toute étude sur les maladies, conduit directement à des applications sur *l'hygiène de l'esprit, peut-être plus abandonnée encore que celle du corps*. Nulle part nous ne la voyons intervenir dans l'éducation même. Ceux qui règlent les travaux et les habitudes à donner aux jeunes intelligences sont des littérateurs, des métaphysiciens ou des mathématiciens, aussi impropres les uns que les autres, sauf un étroit empirisme, à la besogne qui leur est dévolue; et ils le sont parce que jamais leurs études ne leur ont appris les conditions *de croissance et de santé de l'esprit*, ni les circonstances qui y déterminent si facilement des perversions de toute espèce. Tant que l'étude de l'homme, *qui n'appartient qu'à la physiologie*, n'interviendra pas dans le règlement de ces choses, elles seront livrées, soit au hasard téméraire, soit à la routine aveugle. »

Sans méconnaître la justesse du fond de la

pensée de M. Littré, je trouve cependant de l'exagération dans son expression. Je suis loin d'admettre, je l'ai déjà dit, que l'étude de l'homme appartienne exclusivement à la physiologie. Sans doute il serait à souhaiter que le précepteur de la jeunesse fût physiologiste; mais bien certainement l'éducation ne deviendrait pas meilleure si elle lui était exclusivement abandonnée; et, pour une éducation parfaite, il faudrait en outre qu'il fût moraliste, littérateur et mathématicien, enfin, qu'il fût complet, ce qui est impossible et ne se réalisera jamais. La seule chose qu'on puisse lui demander, c'est que les notions principales de la physiologie ne lui soient pas plus étrangères que celles des autres sciences qu'il est tenu d'enseigner, et c'est un but vers lequel marchent les corps enseignants. N'y a-t-il pas eu, sous ce rapport, un immense progrès depuis moins de cent ans? Et, avec les nouvelles acquisitions que ne manquera pas de faire la science, et la diffusion de lumière qui continue de jour en jour à s'étendre davantage, on peut espérer que le vœu de M. Littré sera exaucé dans ce qu'il a de réellement pratique, et que les fausses idées qui y opposent encore aujourd'hui quelque

obstacle, finiront par céder devant la vérité. Mais l'expérience nous a malheureusement fait voir qu'il ne suffisait pas de signaler les préjugés pour les détruire et qu'il fallait souvent des siècles pour les dissoudre et les transformer.

J'aurais encore à faire ici d'autres observations beaucoup plus importantes, si je voulais relever tout ce qui me frappe dans la citation précédente. J'y ai souligné deux phrases où il est question de l'esprit, et, antérieurement déjà, j'ai rencontré le mot *âme* dans l'écrit de M. Littré, sans qu'il soit facile de juger du sens précis qu'il attache à ces expressions. Il parle ici de l'hygiène de l'esprit en opposition à celle du corps, de la croissance et de la santé de l'esprit. L'esprit serait donc pour lui quelque chose de distinct du corps, mais quelque chose susceptible comme lui de croissance, de santé, de maladie et par suite de mort. C'est ici que ma doctrine s'éloigne de celle de mon savant auteur, et elle n'est pas moins, sur beaucoup de points, en dissidence avec celle du plus grand nombre des philosophes modernes. Je puis dire que le désir de combattre toutes ces doctrines opposées est le motif principal qui, malgré mon grand âge,

m'a engagé à entreprendre ce dernier écrit. Je pourrais donc entrer ici directement en matière pour discuter sur ce que je connais des opinions de M. Littré, relativement à l'esprit. Mais, si mon objet principal se trouvait ainsi atteint, je n'aurais pas encore accompli la tâche que je me suis imposée, de faire l'examen critique du livre de mon adversaire; et les observations qui me resteraient à faire pâliraient trop ou disparaîtraient même entièrement devant la discussion que j'aurais prématurément engagée. Réservons-la donc, ainsi que je l'ai déjà dit, pour la fin de mon travail, et, avant ce moment, je trouverai sans doute encore plus d'une occasion de signaler le désaccord de mes idées avec un petit nombre de celles de M. Littré. Je n'en rencontre plus aucune dans les dernières pages de l'article sur l'amulette de Pascal, et je passe de suite à la notice suivante, extraite de la *Philosophie positive*.

UN FRAGMENT

DE MÉDECINE RÉTROSPECTIVE

Remarques préliminaires (juillet 1869).

Ce fragment, qui, par son titre, semblerait devoir être exclusivement du ressort de la médecine, appartient presque exclusivement, au contraire, à la psychologie. C'est que, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, M. Littré prétend absorber la psychologie dans la médecine, et ne reconnaît qu'aux médecins le droit de s'en occuper sérieusement, positivement. Sans doute, il serait heureux que tous les médecins fussent psychologues, et qu'ils cherchassent dans cette branche des sciences humaines de nouvelles ressources contre la maladie; c'est un vœu que j'ai

formulé depuis longtemps ; mais ils doivent être psychologues, comme ils doivent être physiciens, en abandonnant à des hommes spéciaux, qui s'appuieront eux-mêmes sur les découvertes de la physiologie, le soin de poursuivre les progrès de la science qu'ils cultivent d'une manière particulière. Il arrivera parfois qu'un grand médecin pourra être en même temps grand psychologue, comme il est quelquefois grand chimiste ou grand physicien, et les deux sciences n'auront qu'à y gagner ; mais cela n'empêchera pas que chacune d'elles ait son domaine spécial et ne doive souvent être étudiée par des savants spéciaux auxquels on ne peut demander que de ne pas être étrangers aux sciences qui confinent à celle dont ils font l'objet principal de leurs travaux. Cette condition, au reste, a été celle de tous les temps ; mais malheureusement, le préjugé s'est souvent montré à la place de la science, et il en est encore quelquefois de même aujourd'hui, ce que reconnaît M. Littré, malgré ses affirmations réitérées de la supériorité de notre siècle.

M. Littré s'occupe particulièrement, dans l'écrit que j'examine, des guérisons miraculeuses opérées à Saint-Denis et attribuées à la vertu du

tombeau renfermant les ossements de saint Louis. Les citations qu'il présente sont extraites du tome vingtième du *Recueil des historiens de France*. Il commence par discuter le degré d'autorité et de croyance qu'on peut accorder aux récits qui y sont rapportés, et il a la sagesse de dire que, si l'on ne peut pas leur attribuer une certitude absolue, on ne saurait cependant refuser d'en admettre les traits principaux. « Mon intention n'est pas, dit-il (page 115), de passer en revue toutes les guérisons qui, dit-on, s'accomplirent au tombeau de saint Louis, discutant les cas, identifiant celui-ci avec telle affection du cadre nosologique, déclarant celui-ci œuvre de souvenir où l'imagination a prévalu, écartant cet autre comme insuffisamment décrit. Ce serait une opération de critique médicale plus négative que positive; mais elle sera plus positive que négative, si, choisissant dans le nombre un groupe de cas congénères, j'y note quelque chose de commun, et, selon moi, un notable exemple d'une force pathologique qui ne se manifeste que sous des conditions exceptionnelles.

« Ce groupe congénère de cas analogues que j'ai discerné dans le nombre embrasse des rhumatismes, des paralysies, des rétractions qui

avaient infligé l'impotence à des membres. Ce qu'il y a de commun, c'est que la guérison s'est opérée par l'effet d'une extension involontaire, accompagnée quelquefois d'un froissement des os et toujours d'une douleur vive. La force pathologique exceptionnelle est l'influence d'une forte espérance sur des lésions stationnaires et qui ne semblaient plus susceptibles de guérison par le mécanisme pathologique ordinaire. »

Après ces observations générales, M. Littré cite, par des extraits textuels, sept cas de paralysies de membres, à peu près identiques, qui ont été guéris plus ou moins complètement à la suite de pèlerinages et de prières au tombeau de Saint-Denis contenant les ossements de saint Louis. Ce groupe, dont il a fait le choix, se prête parfaitement aux explications qu'il donne du fait de la guérison, et c'est même pour cela qu'il a fait un tel choix, parce qu'il considère avec raison les maladies nerveuses comme les plus susceptibles d'éprouver l'influence de l'exaltation de la pensée ; mais je regrette néanmoins qu'il n'ait pas jugé à propos de citer quelques cas différents, parce que je ne doute pas qu'il en eût rencontré qui se fussent prêtés à une explication analogue. Quoi qu'il en soit, et sans

rapporter moi-même ici les faits cités, examinons l'explication pathologique qu'il en donne et qui me semble à peu près à l'abri de toute critique. Je la rapporterai presque en entier, ce qui suppléera à l'exposition des faits eux-mêmes que je n'ai indiqués que d'une manière générale. Je laisse parler M. Littré à la page 125 de son livre.

« Revenons sur les faits que j'ai empruntés à la vieille narration. Ce qui les caractérise, c'est qu'au moment où l'influence guérissante se fait sentir, le patient éprouve une vive douleur; la partie s'étend, il semble au patient qu'on lui tire le membre sans que personne le touche; les os font quelquefois entendre un craquement perceptible, et le mouvement devient possible. Voilà la marche du procédé curatif. Il faut ajouter que si l'allongement de la partie et la possibilité du mouvement sont prompts, la guérison ne l'est pas autant : à l'action subite que provoque l'influence du tombeau succède une période plus ou moins longue de débilité dans la partie, qui reprend graduellement ses usages.

« Le craquement des os signalé dans ces observations est de l'ordre de celui que nous

entendons quand nous mouvons une articulation longtemps immobile par suite de maladie, sans autre adhérence que celle qui s'établit alors entre deux surfaces lisses exactement adaptées et assez fortement serrées l'une contre l'autre. Il en est ainsi dans les cas où un appareil à fractures, une lésion ou une paralysie musculaire temporaire ont réduit pendant plusieurs semaines à l'immobilité une articulation saine. On sait, en outre, que ces craquements sont plus intenses encore, quand il y a fausse ankylose, c'est-à-dire adhérence établie entre les surfaces articulaires, non par soudure osseuse (car alors le miracle, qui n'est jamais qu'un miracle de physiologie et de pathologie, serait impuissant), mais par production d'une couche fibreuse ou de filaments fibreux qu'un effort plus ou moins grand vient à rompre. C'est ce que l'on voit provenir dans les articulations, à la suite de rhumatismes chroniques surtout, ou dans celles qui sont restées longtemps immobiles par l'effet de longues paralysies rhumatismales des muscles ou de longues contractures musculaires qui seraient particulièrement dans les fléchisseurs. »

Il n'y a jusqu'ici qu'une exposition de faits

physiologiques dont l'exactitude est incontestable. M. Littré continue (page 127) :

« J'utilise pour l'interprétation de ces cas curieux l'important travail que M. le docteur Onimus a publié dans *la Philosophie positive sur la vibration nerveuse* (t. III, p. 9). L'action ou vibration ascendante exprime l'influence du physique sur le moral : l'action ou vibration descendante exprime l'influence du moral sur le physique. Ici c'est à l'action descendante que nous avons affaire. Cette action met en jeu le système musculaire de la partie ; il se contracte énergiquement ; il rompt quelques attaches pathologiques, s'il en existe ; il remet violemment les os à leur place ; cela fait, le patient se trouve en état d'user de son membre, non sans que, comme dit plus d'une fois le narrateur, la débilité qui y demeure n'ait besoin de quelque temps pour se dissiper complètement. »

Tout cela est encore parfaitement net, parfaitement clair et parfaitement juste. Continuons la citation.

« C'est une extension violente, produite par les contractions musculaires. On sait que plus d'une fois la chirurgie a essayé de l'extension forcée pour triompher de contractures et de

fausses ankyloses. Ici la force appliquée provenait, non d'une main étrangère, mais d'une influence qui s'exerçait sur les muscles mêmes, et leur rendait, par le même bénéfice, une contractilité que le procédé chirurgical n'a pas la vertu de susciter. »

Je ne puis qu'applaudir encore à cette appréciation, et j'arrive, en poursuivant la citation, au point délicat de la question.

« Quel est l'excitateur qui ait ainsi la puissance de provoquer d'énergiques contractions ? Celui que l'on rencontre dans toutes les actions de ce genre : une forte persuasion, une pleine confiance. Sous l'émotion profonde née de ces sentiments, le patient, *sentant que la guérison était dans l'extension de la partie*, eut la croyance qu'il pourrait l'étendre, et il l'étendit. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'une pareille manifestation psychique n'est pas possible dans tous les cas ; loin de là, elle est fort limitée : il faut d'une part que l'état mental soit tel qu'il puisse recevoir dans sa plénitude l'émotion née de la persuasion et de la confiance, et, d'autre part, que les lésions demeurent susceptibles de guérison. A un certain degré, les lésions échappent à toute médication de ce genre. »

Je n'aurais encore qu'à approuver de toutes les forces de mon esprit ce dernier paragraphe, le plus important de tous, s'il m'était possible d'admettre l'assertion que j'y ai soulignée. Non, il n'est pas exact que le patient sente que la guérison soit dans l'extension de la partie. Il ne sent rien de tout cela s'il n'est pas médecin lui-même. Il ne sent que sa foi. Mais cela n'empêche pas la puissante influence dont parle M. Littré d'exercer violemment son action sur les nerfs pour opérer la contraction musculaire nécessaire à la guérison.

Il ne se produit pas en nous un seul mouvement intérieur sans que la puissance qui constitue notre vie entre en action pour le déterminer; mais elle y entre de deux manières fort distinctes, toujours, paraît-il, en agissant directement sur notre système nerveux : c'est par la volonté, lorsque nos mouvements sont dictés par la pensée; et alors, sans avoir le sentiment même de l'exécution de l'action, nous avons celui de l'effort qui la produit, et nous en prévoyons, jusqu'à un certain point, le résultat. L'opération principale se passe dans le cerveau, et nous en avons ce que nous appelons la conscience. Mais il n'en est plus ainsi dans tous

nos mouvements instinctifs et même dans ceux qui sont dus à l'habitude : le point de départ de l'action ne paraît plus être le cerveau, qui ne reçoit qu'une impression réflexe de quelque autre de nos centres nerveux, ou, du moins, s'il réside toujours dans ce viscère, il est distinct de celui qui donne l'impulsion aux actes volontaires, et nous n'avons plus nulle conscience de l'action elle-même, nous n'en sentons que le résultat lorsqu'il est appréciable par l'intermédiaire de quelqu'un de nos sens; car une grande partie des mouvements qui s'opèrent en nous nous demeurent à jamais inconnus, du moins comme sensations. Cependant toujours ces mouvements sont provoqués par la même puissance vitale, soit qu'elle exerce son action régulière pour l'entretien des fonctions de la vie, soit qu'excitée par des impressions irrégulières de leur nature, sensations, pensées ou passions, elle réagisse, suivant les circonstances, selon l'un ou l'autre des deux modes que je viens d'indiquer.

M. Littré a parfaitement raison de dire que la persuasion et la confiance, que je nomme conviction, sont l'excitant le plus énergique de cette puissance vitale à laquelle il ne donne pas

de nom ; mais cette énergie même la fait passer par-dessus la pensée, et l'action s'exerce immédiatement sur quelques fibres nerveuses avant que la réflexion ait rien pu calculer ; comme il arrive aux doigts exercés qui courent plus vite que la pensée sur les touches d'un clavier. Ici, il est vrai, il y a besoin d'une énergie d'autant moindre, que les organes mis en jeu sont devenus plus obéissants à la suite d'un long exercice ; mais la confiance du moins est pleine, et elle suffit pour déterminer le mouvement après la plus légère impulsion de la volonté.

Qu'un savant, paralysé de quelqu'un de ses membres, s'approche du tombeau de saint Louis, connaissant déjà les guérisons précédemment opérées, il analysera les effets produits et leurs causes, il saura qu'il suffit d'un effort vigoureux pour étendre son membre contracté ; mais, quelle que soit la puissance de sa volonté, s'il est incrédule, ou seulement si sa foi est douteuse, l'inertie de ses muscles résistera à ses impuissants efforts. Mais, qu'un ignorant exalté vienne à prendre sa place, la conviction irréfléchie dont il est rempli agit dans le sens de ses désirs, à l'instar des passions qui bouleversent tout notre être, et elle donne à sa force interne

une énergie qui détermine un effort instinctif et non senti capable de produire l'extension musculaire nécessaire à la guérison. Tel est le cas des guérisons réputées miraculeuses qui ont été opérées sur le tombeau de saint Louis, et, sans le moindre doute, sur les reliques de beaucoup d'autres saints. Mais il est bien évident, comme le dit M. Littré, que ce miracle ne s'opère que lorsqu'il est physiologiquement possible. Aussi voit-on, dans les relations sincères de faits analogues, que si quelques malades obtiennent du saint la guérison demandée, quelques autres s'en retournent aussi infirmes qu'ils étaient venus. C'est qu'ils manquaient de foi, diront les adeptes. Il pouvait arriver parfois, en effet, que leur conviction ne fût pas bien ferme, mais pourquoi auraient-ils fait le pèlerinage s'ils manquaient de foi? C'est bien plus sûrement, lorsqu'ils ne guérissaient pas, que leur mal était incurable.

J'ai dit plus haut que M. Littré avait choisi, entre tous, un groupe d'exemples de maladies nerveuses sur lesquelles la confiance dans la vertu des ossements de saint Louis avait pu exercer une grande influence. Je crois, en effet, que c'est par une action sur les nerfs que toute

influence de cette nature peut se faire sentir ; car aucun mouvement, comme je l'ai dit, ne saurait s'opérer en nous sans une action nerveuse, et il n'existe pas, que je sache, une seule maladie à laquelle les nerfs restent étrangers. Ce sont eux qui déterminent les contractions du cœur, comme celles de tous nos autres muscles, qui président à toutes nos sécrétions, aux opérations digestives et à celles de la nutrition. Il n'existe donc pas une maladie à laquelle l'action des nerfs puisse être indifférente, et toutes, par conséquent, sont susceptibles de modifications par suite d'une impulsion extraordinaire qui serait donnée à leur action. C'est ce que confirment de nombreux exemples ; mais pour qu'il en puisse résulter une guérison, il faut, comme il a été dit plus haut, que cette guérison soit physiologiquement possible, et cette circonstance est loin de se rencontrer toujours, puisque, indépendamment de toute autre considération, elle supposerait que l'homme pût être immortel. Mais il n'en est pas moins certain que le cercle des maladies susceptibles d'être traitées par des moyens curatifs analogues à ceux qui avaient été considérés jusqu'ici comme surnaturels, est beaucoup plus étendu que ne semble le croire le sa-

vant auteur dont je cherche à réfuter quelques opinions.

M. Littré fait suivre les explications que je viens de rapporter d'observations qui atténuent, sans le détruire entièrement, le reproche que je lui ai adressé plus haut de supposer que le patient sentait, près du tombeau de saint Louis, qu'il devait s'opérer un mouvement d'allongement dans son membre malade. Il compare avec raison les contractions musculaires opérées à celles qui ont lieu pour produire le phénomène des tables tournantes, et il reconnaît comme moi qu'il y a dans les deux cas un fait de contraction musculaire inconsciente provoqué par un état mental particulier. Tel est, en effet, la clef de tous les miracles de guérison dont il a été possible de constater la réalité. Et il ajoute avec non moins de raison (page 129) : « Le patient, en cet état, dirige, jusqu'à un certain point, la force nerveuse surexcitée qui est mise à sa disposition. » Puis il continue ainsi :

« De cette façon, on fait un pas dans l'interprétation du phénomène. Il se compose d'une partie active et d'une partie passive. La partie active est un agent psychique, sous forme de vive croyance à la puissance surnaturelle des

ossements de saint Louis. La partie passive est l'âme ou cerveau vivant. La nature de l'agent détermine la nature de l'effet, et c'est de la sorte que la croyance à la guérison peut, en certains cas, produire la guérison. Nous avons là l'inverse de ce qui se passe quand nous appliquons à l'organisme un agent médicamenteux ; le haschisch, par exemple, commence par se mêler au sang, et de là, exerçant son action exhilarante, il soumet l'âme à son empire momentané. Au contraire, l'agent psychique va trouver l'âme directement, et l'ayant, à sa façon, soumise un moment à son empire, il en tire une action sur le corps ou sur une partie du corps. L'énumération, l'analyse et la théorie des agents psychiques manquent à la science, bien qu'ils constituent, eux aussi, une matière hygiénique et médicale.

» A ce point, on saisit ce qu'il faut entendre par effet de l'imagination ou action du moral sur le physique. Au lieu que ce soit un agent matériel qui intervienne, c'est un agent psychique, dont l'opération dans son domaine est aussi déterminée que celle de l'agent matériel dans le sien. Puis, consécutivement à cette opération, il se manifeste dans l'organisme telle ou telle

perturbation. Voyez cet homme dont le visage et toute l'attitude offrent l'aspect du calme et du bien-être : il ouvre une lettre ; une fâcheuse nouvelle y est contenue, c'est l'agent psychique ; aussitôt ses traits se décomposent, des larmes coulent de ses yeux, des plaintes s'exhalent de sa poitrine ; c'est la réaction physique ! cela est régulier et physiologique. Passez plus loin, donnez à l'agent psychique quelque chose d'irrégulier, d'excessif, de pathologique, et vous évoquerez des réactions physiques qui surprennent, mais qui n'en sont pas moins dans l'ordre nécessaire de la relation entre les agents et les effets. »

Une partie de tout cela est aussi clairement énoncée que sagement pensée. Quelques passages, les derniers surtout, sont un peu vagues, et, quoique je partage l'opinion de l'auteur sur ce que je crois être le fond de sa pensée, j'aurais un bien grand nombre d'observations à faire sur la citation précédente, si je ne craignais pas de me perdre dans des détails trop minutieux. Je négligerai même tout ce que j'aurais à dire sur l'inadmissible définition de l'âme nommée *cerveau pensant*, que je ne trouve même pas exacte au point de vue physiologique, et je me bornerai

à parler du cerveau sans faire intervenir le mot *âme*. Je ne chicanerai pas encore M. Littré sur ce qu'il dit de l'élément psychique qui, dans l'exemple donné ci-dessus, est représenté par une lettre. Ce n'est là sans doute qu'une manière figurée de s'exprimer, et cet agent ou cet élément semble être pour lui la pensée et tout ce qui tient à la pensée, comme la volonté, le sentiment ou la passion qu'elle fait naître. J'approuverai fort, en outre, cette déclaration que l'agent psychique n'est pas matériel. Il y a donc quelque chose d'immatériel qui a la puissance d'agir avec intelligence sur les organes matériels de notre corps, et qui produit à la fois des mouvements dans ces organes en même temps que l'apparition de nouveaux éléments psychiques. Ce quelque chose d'immatériel, qui comporte intelligence et puissance, je l'appelle *esprit*, avec le plus grand nombre des hommes. Quel nom lui donne M. Littré? S'en tient-il à l'expression de puissance psychique? Il m'importe assez peu; car, si nous ne sommes pas d'accord sur le nom, nous le sommes sur la chose : c'est un élément immatériel qui agit sur la matière avec intelligence et suivant des lois déterminées.

M. Littré établit, dans les lignes précédentes, une certaine comparaison entre l'action sur le cerveau d'une substance matérielle et celle de l'élément psychique. Sans le moindre doute, cette double action se produit à tout instant, non-seulement sur notre cerveau, mais sur toutes les parties de notre être. Ainsi, la rencontre de tous les corps, le simple souffle de l'air, l'action de tous les objets extérieurs sur nos sens, nous impressionnent, comme nous impressionne l'expression des pensées et des sentiments de nos semblables, comme nous impressionnent nos propres idées. Mais quelles sont en elles-mêmes les premières de ces impressions ? De pures impulsions mécaniques, des vibrations nerveuses qui ne changent pas de nature tant qu'elles ne sont pas parvenues au cerveau, et qui resteraient même telles jusqu'à leur évanouissement, si ce cerveau n'était pas vivant, ou même si, comme dans le sommeil, son état physiologique ne lui permettait pas de remplir ses fonctions normales. Mais, s'il veille, l'élément psychique, qui ne sommeille jamais, révèle immédiatement son action à la conscience. Il traduit la vibration nerveuse en sensation, en sentiment et en pensée ; puis, par une réaction qui n'appartient

qu'à lui, il impressionne certaines autres parties du centre nerveux ou des ganglions, pour produire nos divers mouvements volontaires ou instinctifs et pour faire naître de nouvelles pensées ou même de nouvelles sensations tout internes. On ne saurait nier que cet élément psychique ne puisse produire de tels effets, et M. Littré vient lui-même de nous les décrire en nous montrant l'action résultant de la seule lecture d'une lettre. Ce ne sont pas évidemment les impressions produites sur la vue et transmises jusqu'au cerveau qui ont déterminé cette action, mais bien la traduction que l'élément psychique en a faite en pensée à la suite de laquelle il a réagi sur le système nerveux.

Lorsque le médecin administre le haschisch, il y a un effet matériel produit sur le sang, qui, indépendamment de divers autres effets intermédiaires, venant s'épancher jusque dans le cerveau, y produit une certaine désorganisation qui le rend momentanément impropre, comme le fait l'alcool, à remplir quelques-unes de ses fonctions psychiques, tandis que d'autres parties restées intactes, ou même surexcitées par cette action matérielle, se plient avec plus de facilité ou d'énergie aux incita-

tations de l'imagination. Mais là encore, c'est l'élément psychique ou spirituel qui reste maître de la place, et, tant que la vie subsiste, c'est lui qui domine dans notre être. On peut même dire que c'est lui qui constitue notre vie.

Je m'arrête, pour ne pas être entraîné à exposer ici tout mon système de philosophie, qui diffère peut-être moins qu'il ne semble, au premier abord, de celui de M. Littré, et que je crois tout aussi positif que le sien, parce qu'il ne s'appuie que sur l'expérience et l'observation.

M. Littré termine son premier fragment de médecine rétrospective par une espèce de conclusion ayant le titre de *Réflexions*, qui n'est ni moins sensée ni moins vraie en général que tout ce qui précède, mais à laquelle cependant je ne puis me dispenser de poser une restriction. Après avoir avancé qu'entre le treizième siècle et celui où nous vivons, tout est changé relativement à la croyance au merveilleux, il ajoute (page 133) :

« Il y a deux merveilleux, le faux et le vrai. Le faux est de croire que des volontés en dehors de la nature viennent en troubler l'ordre quand il leur plaît; le vrai est tantôt de dé-

voiler les mystères des choses, tantôt de mettre en la main de l'homme de puissants agents qui multiplient sa force. La théologie est le ministre du premier ; la science est le ministre du second.

« Mais ne surfais-je pas la différence mentale entre le treizième siècle et le dix-neuvième ? Et, sans parler des miracles théologiques qui continuent à se faire obscurément çà et là, n'y a-t-il pas toute une série de choses merveilleuses après lesquelles court une part notable de la société éclairée ? N'est-ce pas là que le magnétisme a ses adeptes, que l'homœopathie est prônée, que l'on fait tourner les tables, que l'on évoque les esprits et que l'on consulte le guérisseur sorti on ne sait d'où ? Oui, sans doute. J'ajouterai même que les auteurs de ces choses se trouvent non rarement parmi ceux qui aiment à se dire amis du progrès et esprits avancés. La raison qu'ils donnent est que nul ne sait ce qui est possible, qu'il faut voir et essayer, et que la science régulière ne doit pas être soustraite au contrôle de cette science irrégulière qui sort à l'improviste de profondeurs inconnues. Nul moins que moi ne voudrait faire de la science une idole et du savoir un arcane ; il importe certainement

que les savants ne s'imaginent jamais être au-dessus du jugement du sens commun général. Mais ce jugement a ses conditions. La science repose sur deux termes : l'un, qu'il n'y a de certain que ce qui est expérimentalement vérifié, celui-là n'est désormais contesté par personne ; l'autre, que, dans les différents ordres de phénomènes, il y a différents ordres de procédés de vérification avec lesquels il faut être familiarisé pour en user ; celui-là, qui n'est pas moins certain, n'est pas admis aussi généralement ; et c'est pourquoi tous les faits de magnétisme, de spiritisme, d'homœopathie, d'influence occulte qui ne se vérifient point quand la science les saisit avec les procédés qui conviennent à chacun d'eux, continuent à se vérifier prétendument devant ceux qui ne procèdent pas comme font les expérimentateurs rigoureux. L'expérimentation rigoureuse est la seule qui ait la vertu d'arriver aux vérités et aux effets ; les expérimentations approximatives et incompetentes s'agitent vainement sans donner à l'homme une notion ni une puissance de plus. »

Je ne m'arrêterai pas au premier paragraphe ci-dessus. Mais, à propos du second, je répondrai à M. Littré : Oui, vous surfaîtes la diffé-

rence mentale entre le treizième siècle et le dix-neuvième. Le scepticisme théologique est loin d'exister aussi absolu que vous le supposez, même parmi les classes de savants, et si vous considérez la masse du vulgaire, c'est plus encore par préjugé que par raison qu'une partie, qui n'est qu'une faible minorité, rejette le merveilleux auquel notre ignorance et notre propre nature nous incitent à croire. Bien plus, au lieu d'avancer dans cette voie vers la raison, et malgré le grand essor qu'ont pris les sciences positives, la croyance publique a fait depuis soixante ans bien des pas rétrogrades qui sont, aux yeux de beaucoup de gens honorables, de véritables progrès, et il ne faudrait peut-être aujourd'hui que la production de quelques nouveaux faits éclatants et inexplicables pour nous reporter, sous le rapport de la foi, vers les temps regrettés du moyen âge. Mais il ne s'agit ici que d'une opinion plus ou moins exclusive sans grande importance, et je n'insisterai pas plus longtemps sur ce point.

Il en est un autre qui me frappe bien plus, c'est le mépris que déverse M. Littré sur les faits relatifs au magnétisme, au spiritisme et à l'homœopathie. Je ne dirai rien de cette der-

nière doctrine, dont l'appréciation échappe à ma compétence. J'ai déjà parlé du spiritisme dans une notice précédente et je n'y reviendrai pas ici ; mais quant au magnétisme, je ne puis me dispenser de protester contre ce qu'en dit notre savant médecin, et je puis affirmer qu'une grande partie des faits qui le constituent, particulièrement ceux qui appartiennent au somnambulisme, sont constatés par des expériences aussi positives que celles que peut justement réclamer la science. M. Littré ne dirait même pas que la science n'en a rien constaté, si lui, si savant et qui a lu tant d'écrits de toute nature, avait pris une connaissance plus complète du rapport du docteur Husson dont l'Académie de médecine a refusé d'écouter la lecture. Je parle ici des faits, et nullement de la théorie de Mesmer ou de celles de ses successeurs qui ont imaginé un fluide magnétique insaisissable, mais bien commode pour l'explication des phénomènes, puisque les propriétés dont on l'a doué sont, pour ainsi dire, moulées sur ces phénomènes eux-mêmes. Quant aux faits, ils sont saisissables par nos sens ; on peut se tromper sur leur appréciation, mais leur existence est incontestable.

Il y a aujourd'hui plus de soixante ans que, pour la première fois, j'ai vu quelques faits de somnambulisme, et, depuis ce temps, je n'ai cessé de les étudier avec sang-froid, isolément et d'un esprit exempt de superstition et de préjugés. Je ne suis pas un savant, mais, sorti dans les premiers rangs de l'École polytechnique, je ne puis pas être rangé non plus au nombre des personnes étrangères aux sciences positives. Eh bien, le temps et mes observations successives et consciencieuses n'ont fait que confirmer ma croyance dans la réalité d'un grand nombre de faits que la plupart des savants rejettent sans examen parce qu'ils les jugent à tort entachés de surnaturel. M. Littré a bien raison de dire que chaque ordre de faits demande un ordre particulier de vérification, mais la science a oublié ce principe en s'occupant des faits dont il est ici question. Ils sont presque entièrement de l'ordre psychique, et on a voulu les soumettre à des épreuves entièrement physiques. Sans doute ils ne doivent être en désaccord ni avec la physique ni surtout avec la physiologie, mais ils sont tout à fait analogues à ceux qui se sont passés au cimetière de Saint-Médard et au tombeau de saint Louis, et ils ont bien plus de rap-

port encore avec tous les faits de sortilège que ne rejette plus aujourd'hui la science et que M. Littré a crus dignes d'une étude approfondie. Qu'il étudie de même les faits attribués au magnétisme (nom qui devrait disparaître de la science), en se débarrassant d'un reste de prévention qui peut obscurcir la grande lucidité de son esprit, il en reconnaîtra d'abord l'existence, et il en assimilera les causes à celles qui, depuis le commencement du monde historique, ont produit l'immense quantité de faits réputés surnaturels dont on a vu la reproduction de siècle en siècle jusqu'à nos jours, sous les aspects les plus variés. Peut-être, en relisant les dernières phrases de la citation précédente, reconnaîtrait-il lui-même la faiblesse des arguments vagues qu'il oppose à des affirmations de faits, et jugerait-il que la question en litige mérite d'être plus sérieusement étudiée par de savants médecins qu'elle ne l'a été jusqu'à ce jour.

VII

CELSE.

SUITE

DE LA MÉDECINE RÉTROSPECTIVE.

(Article inséré dans les numéros du journal *le National*
du 11 et du 12 avril 1846.)

Cet article intéressant, comme tout ce qu'écrit M. Littré, a été rédigé à propos d'une traduction, par le docteur des Étangs, du *Traité de la médecine* de Celse. A peu près exclusivement historique et médical, il ne saurait me fournir l'occasion d'aucune critique de quelque valeur. Cependant, me proposant d'examiner le livre de l'auteur, je ne puis le passer entièrement sous silence, et je trouve d'abord à faire une obser-

vation plutôt approbative que critique à propos de ce que M. Littré rapporte, d'après Celse, du régime et de l'éducation des athlètes et des gladiateurs. Je lis (page 141) :

« Ici se présente un contraste curieux et certainement inattendu. A une époque où les soldats se couvraient d'une armure défensive, où les armes de jet avaient peu de puissance et où les affaires se décidaient, en définitive, dans des combats de près avec l'épée ou la lance, il semble que des hommes tels que les athlètes, doués d'une force incroyable, d'une agilité extraordinaire et de la plus grande adresse, devaient jouer dans la guerre un rôle important et former des bataillons pour ainsi dire invincibles. La théorie aurait pu prévoir tout cela, mais la pratique aurait donné un démenti formel. Les athlètes étaient impropres au service militaire, ils n'avaient de supériorité qu'à la condition de conserver la régularité de leur nourriture et de leurs exercices ; dès qu'ils s'en écartaient, leur vigueur s'évanouissait. La faim, la soif, les marches forcées, les nuits sans sommeil, les intempéries des saisons, ils ne pouvaient rien supporter. Ces corps puissants et d'une efficacité si grande

quand ils étaient placés à Olympie ou à l'isthme de Corinthe, avec toutes les conditions de leurs succès, se détérioraient très-prompement sous l'action des causes fortuites. C'étaient (l'expression n'est pas mal appliquée, bien qu'il s'agisse d'athlètes), c'étaient des natures délicates qu'un rien troublait, des produits de l'art que l'art seul pouvait maintenir. De même, un régiment monté sur des chevaux *entraînés* ne fournirait certainement qu'une très-courte campagne. Les Grecs avaient de plus observé que le régime athlétique était peu favorable à la longévité, peu favorable à la persistance d'une santé régulière, peu favorable encore aux facultés intellectuelles..... » Après avoir dit à peu près la même chose des gladiateurs qui apprenaient à bien mourir, l'auteur ajoute (page 143) :

« Tout ce qui fait voir combien l'éducation et le milieu où vit un homme ont d'empire sur lui est instructif au plus haut point. Certainement, en fabriquant des athlètes ou des gladiateurs, on produisait des hommes contrefaits au moral, comme à l'aide d'appareils appropriés, on pourrait produire des hommes contrefaits au physique. Mais, puisque ces expériences avaient été faites, on doit regretter que l'his-

toire en soit perdue; car, en prouvant combien l'individu humain est modifiable, elles enseignent à user de cette propriété à meilleure fin; et pour nous qui, de plus en plus, sentons le besoin et le devoir de ne pas laisser les choses à leur arrangement spontané et de corriger la nature, c'est toujours à grand dommage que s'anéantissent d'utiles observations. »

Je ne puis que partager le sentiment général exprimé ici par M. Littré. Ce n'est certainement pas pour le contredire que je le cite, et l'exemple fourni par l'éducation des athlètes et des gladiateurs est incontestablement des plus intéressants. Aussi, abandonnant la critique, ce que je me propose en ce moment est d'ajouter à ses observations, en exposant quelques-unes de mes propres idées sur l'éducation et *la fabrique* des hommes en général, pour me servir d'une heureuse expression de notre auteur. Le grand fabricant, quelle que soit la méthode employée, est toujours *la nature*, je pourrais même me servir d'une expression plus élevée. C'est elle qui opère constamment depuis le moment de la conception jusqu'à la mort. Mais ses produits sont aussi variés que les circonstances et le milieu où s'est trouvé le sujet de son action.

Le premier ouvrier qu'elle emploie, après la conception, est la mère. Non-seulement son fruit sera plus ou moins parfait selon la perfection plus ou moins grande de sa propre constitution, mais encore selon toutes les particularités ou les accidents de la gestation, qui peuvent faire arriver le fœtus à bien ou le faire périr dans le sein maternel. L'influence du milieu et des circonstances est telle que des savants des plus distingués, je puis citer, entre autres, Ampère, de la bouche de qui je l'ai entendu, prétendent que le système alimentaire de la mère peut suffire pour déterminer le sexe de l'enfant qui, comme on le sait, n'apparaît qu'au bout de quelques semaines de gestation. Dans tous les cas, on ne peut douter de l'influence qu'exercent sur la bonne conformation de l'enfant, sur le développement régulier de ses membres, de ses viscères et en particulier de son cerveau, les dispositions corporelles et psychologiques de la mère, ainsi que les circonstances extérieures dans lesquelles elle est placée. Mais après la naissance, la fabrication est loin d'être achevée et l'éducation n'a pas ordinairement à corriger la nature, mais à continuer son œuvre dans une direction déter-

minée par des conditions extérieures. Elle emploie d'abord un nouvel auxiliaire qui est la nourrice, laquelle peut être autre que la mère, dont la fonction principale est le développement de toutes les parties du corps, et qui s'acquittera d'autant mieux de cette tâche que sa constitution sera meilleure et dans le rapport le plus favorable avec celle de l'enfant.

Jusqu'à présent, rien de spécial n'a encore été fait pour l'éducation morale. Les fibres cérébrales se sont seulement raffermies et sans doute un peu complétées ; cependant, l'élément psychique, tel qu'il existe déjà dans l'embryon et le fœtus, n'en a pas moins commencé à remplir ses fonctions en se manifestant par la sensibilité, par l'instinct et même par tout ce qu'on peut appeler les forces vitales, en faisant usage pour son œuvre de filets nerveux déjà consistants et d'un cerveau encore bien incomplet. Si l'enfant restait dans les mêmes conditions, sans mère et abandonné aux soins d'une chèvre ou d'une louve, comme on l'a dit de Romulus, son cerveau continuerait à se raffermir et à se développer, et un instrument plus parfait se présentant à son élément psychique, il pourrait se souvenir, réfléchir et

raisonner. Le système nerveux, sympathique, développé en même temps, ou plutôt en premier lieu, comme chez tous les autres enfants, il éprouverait, comme eux tous, des sentiments d'affection ou de répulsion, des impatiences, des colères et toutes les passions qu'on voit poindre chez l'homme dès les premiers moments de son existence. Tous les objets extérieurs contribueraient à son éducation psychique. L'instinct et le besoin le rendraient extrêmement fin et adroit pour tout ce qui pourrait contribuer à soutenir sa vie et la rendre le moins misérable possible. Il acquerrait promptement tout ce qui appartient essentiellement à la vie sauvage ; mais, tandis que son corps conserverait une grande vigueur, son esprit exercé dans une seule direction n'aurait que des vues étroites et bornées. Est-ce là ce qu'on devrait appeler l'éducation de la nature ? Non, car la nature nous a formés pour vivre en société et pour être élevés par nos parents comme beaucoup d'autres espèces. L'éducation dont je viens de parler n'est donc qu'une éducation incomplète, et la vraie éducation naturelle est celle que nous recevons tous, laquelle est plus ou moins parfaite, plus ou moins bien

entendue, et toujours fort variable d'un individu à un autre suivant les conditions extérieures.

Bientôt, avec l'éducation de la nourrice, commence l'éducation psychique. Plusieurs objets sont présentés et nommés à l'enfant, et, aussitôt que ses fibres cérébrales sont assez affermies pour permettre l'attention, il regarde, il écoute, il se souvient; sa volonté et son intelligence, qui sont l'essence de l'élément psychique, trouvant dans le cerveau un instrument devenu docile, commencent à se manifester en agissant sur cet instrument nerveux, et l'instrument lui-même se développe en raison de l'exercice auquel on le soumet, comme les nerfs et les muscles moteurs se développent et se renforcent par un exercice convenable et bien entendu des mouvements. Mais, dans tous les cas, ce n'est que l'élément psychique lui-même qui agit, c'est-à-dire qui, par l'instinct ou la volonté, agite notre substance nerveuse, pour produire soit le mouvement, soit le sentiment, soit la pensée, laquelle ne peut jamais se manifester à la conscience sans un mouvement, ne se passât-il que dans l'intérieur même du cerveau. Nos sens, qui servent d'intermédiaires à toute éducation, se perfectionnent eux-mêmes par l'exercice,

c'est-à-dire que les nerfs qui leur appartiennent deviennent de plus en plus souples pour obéir à l'attention et aux plus légères impressions, et que l'exercice spécial de l'un d'eux lui donne une grande supériorité sur tous les autres. Il en est exactement de même de toutes les autres parties de notre corps : les doigts du pianiste deviennent d'une agilité incompréhensible, les jambes d'un danseur d'une vigueur et d'une obéissance extraordinaires ; tous les muscles d'un athlète d'une force prodigieuse, en même temps que tous ses mouvements acquièrent une souplesse et une précision peu communes. Mais il ne faut pas croire que dans tout cela l'élément psychique soit oublié ou ait rien perdu de sa puissance : son action seulement est dirigée dans un sens particulier qui développe, peut-être outre mesure, l'instrument dont il doit faire usage, en en laissant atrophier quelques autres dont il n'use jamais. C'est ce qui arrive à peu près dans toutes les éducations, soit qu'on pousse au développement des membres ou à celui des parties du cerveau qui servent de ministres à l'intelligence, parce que toutes ces éducations ont un but spécial et que chacune d'elles rend un homme particulièrement apte

à bien remplir un certain état. On ne saurait donc dire que chacune d'elles soit en cela mauvaise, puisqu'elle est souvent la seule qui puisse procurer à celui qui la reçoit des moyens honnêtes de soutenir son existence.

L'éducation parfaite serait-elle celle qui développerait dans une égale proportion toutes les facultés physiques et morales dont nous a doués la nature, qui joindrait la gymnastique du corps à celle de l'esprit, qui exercerait également chacun de nos sens et même de nos sentiments, de manière à nous rendre aptes à tout? Mais un tel système ne réussirait, en général, qu'à former des hommes médiocres et à peu près propres à rien. Les hommes d'une assez bonne organisation primitive pour qu'il soit possible de donner ainsi un grand développement à toutes leurs facultés, sont de bien rares exceptions et sont cités dans l'histoire comme des phénomènes extraordinaires. L'éducation la plus raisonnable est celle qui est intermédiaire entre la trop spéciale et la trop générale.

Nous naissons tous avec certaines aptitudes spéciales qu'il peut être bon de chercher à développer, et avec certaines défectuosités que

nous tenons de nos parents et qu'il faut tâcher d'atténuer, autant que possible, pour corriger la nature, comme le dit M. Littré, mais seulement ce que la nature a formé avec nos premiers éléments. Car l'homme fait, produit qui appartient toujours à la nature, est, peut-on dire, le résultat de trois éducations : 1° Celle de la gestation, qui nous laisse cependant encore susceptibles de profondes modifications ; 2° celle de la famille et des pédagogues, qui donne à nos facultés une direction déterminée dont nous ne sommes pas nous-mêmes les maîtres, et qui est toujours plus ou moins dominée par nos dispositions naturelles et par le milieu social où nous sommes placés ; 3° enfin, celle de l'homme qui s'étudie lui-même, lorsqu'il est arrivé à la maturité, la seule dont on puisse le dire responsable, mais qui subit cependant la plus grande influence des deux premières et des circonstances extérieures. C'est à la bonne direction de la seconde surtout, que la société a le plus grand intérêt, et c'est avec raison qu'on réclame, en son nom, l'instruction du peuple. Mais on doit la lui procurer avec un grand discernement, développer ses forces et son intelligence, de manière à donner à chaque

homme le pouvoir de réussir le mieux possible dans l'état qu'il doit entreprendre, en évitant de lui faire croire qu'un peu d'instruction théorique doit le rendre propre à tout. Il faut lui apprendre, au contraire, que chaque homme a, pour ainsi dire, une spécialité; que le plus grand nombre doivent appliquer leurs forces et leur intelligence à des travaux en grande partie manuels qui suffiront, avec une sage conduite, à leur faire acquérir le bien-être; qu'un bien petit nombre sont voués à la science qui, quelquefois, mène au bonheur, mais bien rarement à la fortune; que quelques autres ont reçu le génie des arts et de la littérature, mais que la voie est étroite et que beaucoup, par un aveugle et sot orgueil, s'y précipitent pour végéter et s'y perdre; enfin, que la carrière gouvernementale est la plus restreinte, la plus exceptionnelle et la plus périlleuse. Quand une demi-instruction ne donnera pas aux hommes la prétention d'être propres à tout et surtout à gouverner les autres, la société sera moins agitée et par suite plus heureuse.

Pour en revenir à l'éducation des athlètes, comme à celle de tous les hommes de professions analogues, une théorie bien entendue

pouvait conduire à la conclusion qu'a signalée l'expérience des anciens. L'action psychique ou vitale, uniquement appliquée dans une direction donnée, détermine le développement physique et moral dans cette unique direction, et tend à l'atrophie des organes qui sont destinés par la nature à la manifestation de facultés d'une autre espèce, mais qui ne sont pas exercés. Il ne peut se rencontrer d'exceptions à cet égard, si réellement il en existe, que dans quelques rares organisations privilégiées qui se développent, pour ainsi dire, toutes seules.

VIII.

MAGENDIE.

(Article inséré dans les numéros du *Journal des Débats*
du 30 mai et du 28 juin 1856.)

Cet article, comme celui qui précède et comme plusieurs de ceux qui suivent, fait sans doute partie, dans l'esprit de M. Littré, de ce qu'il a intitulé plus haut *Médecine rétrospective*. Il se compose de deux parties qui ont paru successivement en 1856 dans le *Journal des Débats* : la première sous le titre de *Médecine, Physiologie, Biologie*, et la seconde sous celui d'*Expérimentation et Théorie*. Je puis en dire ce que j'ai déjà dit du précédent, qu'exclusivement historique et médical, il échappe presque complètement à ma critique uniquement philosophique.

Dans la première partie, l'auteur débute en

disant que les notions relatives à l'étude des êtres vivants sont trop peu répandues, même parmi le public lettré et éclairé, pour qu'il soit inutile de dire en quel rapport sont entre eux le médecin, le physiologiste et le biologiste. Il commence donc par faire un tableau succinct et saisissant des débuts de la médecine, ne s'appuyant longtemps que sur une étroite expérience et cherchant par empirisme à reconnaître les substances et les procédés propres à combattre les maladies que lui signalaient des symptômes incertains; puis, après bien des siècles, commençant à s'éclairer au flambeau de la physiologie, c'est-à-dire de la connaissance des fonctions vitales de l'organisme; science qui, il y a peu d'années encore, était dans l'enfance, mais qui, par les heureux et puissants travaux de notre âge, a fait d'immenses progrès et a été poussée assez loin pour pouvoir embrasser, sous le nom de biologie, la science générale de la vie chez tous les êtres organisés de la terre. Après cet exposé lucide, il fait connaître en peu de mots la grande part qui revient à Magendie dans les progrès de la physiologie, qui a été l'objet le plus spécial de ses savantes études.

J'ai lu et relu avec soin cette première partie. J'y ai rencontré un puissant intérêt, mais je n'ai pu rien y découvrir qui me fournît l'objet d'une observation tant soit peu critique. Or, ne voulant pas écrire une apologie qui, de ma part, aurait peu de valeur, je passe à la seconde partie, non moins intéressante, mais où je trouverai l'occasion d'exposer quelques-unes de mes idées en légère opposition avec celles de l'auteur.

M. Littré explique d'abord l'objet de son écrit en disant (page 168) :

« Je vais, dans les lignes qui suivent, mettre en doute une méthode qui se disait fondée uniquement sur l'expérimentation ; et pourtant, même à mes yeux, l'expérimentation est une aide dont la physiologie ne peut se passer. Ce n'est donc pas elle que j'attaque, loin de là : en essayant d'en marquer la limite et l'emploi, mon intention est d'en faire mieux ressortir toute la valeur. »

Après avoir rappelé les anciennes discussions des *dogmatiques* et des *empiriques*, il ajoute (page 169) :

« Notons d'abord combien le terrain de la dispute est changé. Les empiriques anciens re-

fusaient de rechercher quelle était la composition des organes internes, quelle était la cause de la respiration, à quoi servaient les battements des artères; et les dogmatiques anciens faisaient entrer dans leurs espérances de rationalité ces connaissances. Au contraire, les empiriques modernes sont justement occupés de tout ce qui était l'espoir lointain des dogmatiques anciens, et les dogmatiques modernes s'efforcent de créer des théories qui soient à la fois la raison des choses et la raison de l'intelligence. Tout a monté d'un échelon. Notons ensuite que dans l'antiquité le débat était insoluble, par cela même qu'au fond ceux qui se disaient et se croyaient dogmatiques n'étaient pourtant effectivement en quête que de faits et non de théories. La question n'était pas véritablement posée; mais aujourd'hui elle est posée, elle est susceptible de solution, et définitivement l'esprit de généralité prend sa place au-dessus de l'esprit de particularité. »

En citant ce passage, qui est comme le prélude justificatif des critiques que va faire M. Littré, je ne puis me dispenser de faire remarquer qu'il semble en manifeste opposition avec l'opinion très-prononcée de ce savant con-

tre l'existence et la réalité de la métaphysique. Qu'est-ce donc en effet que la métaphysique, si ce n'est l'esprit de généralité embrassant tout ce qui est dans l'esprit de particularité? N'est-ce pas la théorie de l'univers fondée sur l'observation de tous les phénomènes connus? Que l'édifice de cette théorie ne soit pas encore arrivé à l'état de perfection, je le concède, mais en nier la possibilité et en défendre l'étude me semblent peu compatibles avec la hauteur à laquelle peut s'élever l'esprit de mon auteur. Sans insister plus longtemps sur cette observation, passons outre, et rentrons dans l'examen de la question spéciale qui est ici traitée.

M. Littré, tout en rendant justice au mérite de Magendie, l'accuse d'avoir suivi une fausse méthode dans sa physiologie, en commençant ses études par les actes du système nerveux, la sensibilité, et terminant par la nutrition, tandis qu'il devait adopter un ordre contraire.

Cette proposition est trop bien établie pour que j'aie à la contredire en aucune façon, et je passe aux considérations remarquables dont l'auteur la fait suivre, en citant d'abord tous les passages qui doivent donner lieu à mes observations (pages 172 et suivantes) :

« J'ai dit plus haut que les actes de nutrition aboutissaient à des phénomènes physiques et chimiques; mais je n'ai pas voulu dire qu'ils étaient en soi ou physiques ou chimiques. Ceci a besoin d'explication. La science s'est longtemps débattue autour de la question de savoir si la vie, pour me servir de la locution la plus courte, était distincte des forces du monde inorganique, ou devait être confondue avec elles. Quiconque a une notion de l'histoire verra tout d'abord que la seconde conception a dû être la première en date et en consistance..... L'espérance de confondre les actes vitaux avec les actes du monde inorganique a été longtemps le feu follet qui égarait les esprits spéculatifs; on croyait à chaque fois l'atteindre, et chaque fois il s'éloignait, laissant de nouvelles ténèbres là où l'on avait cru voir une clarté. Mais cette espérance était un soutien provisoire, on cheminait véritablement tout en poursuivant un but imaginaire; on cheminait, car le progrès continu des autres sciences exhaussait le niveau commun de l'intelligence, et tirait graduellement l'esprit hors des conceptions élémentaires pour le porter jusqu'aux conceptions transcendantes. Je dirai,

définissant ici provisoirement ces termes, non par les choses mêmes, mais par l'histoire : Les conceptions scientifiques sont élémentaires jusqu'à la sortie du moyen âge ; dès lors elles prennent le caractère transcendant. Et ce fut une conception transcendante quand, d'induction en induction, il demeura positivement établi que la science de la vie, ou biologie, n'est réductible à aucun fait ni physique ni chimique.

» Cette vérité était trop bien établie avant Magendie pour qu'il la contestât directement ; mais il la présentait d'une manière indécise..... Le langage est obscur et indéterminé, et, pour qu'il soit tel, il faut bien que la pensée n'ait été ni déterminée ni claire, et que l'esprit de M. Magendie, n'ayant pas vu nettement ce qu'il admettait en admettant l'existence des lois vitales, ait été toujours près de retirer d'un côté ce qu'il accordait de l'autre.

» En effet, il nous fait pénétrer lui-même dans la cause de ses obscurités : « Nous avons » passé en revue, dit-il, les principaux phénomènes vitaux dont le corps de l'homme est le » théâtre ; mais nous n'avons pu que constater » les faits par la voie expérimentale ; car, pour » les expliquer, je confesse hautement mon

» ignorance. Si je sais par quel mécanisme un
» membre se laisse imbiber par un liquide, je
» cherche en vain ce qui fait que la fibre mus-
» culaire se contracte ou que le nerf est sen-
» sible. » Il a parfaitement raison de confesser
son ignorance là-dessus; mais cette ignorance
n'est ni accidentelle ni provisoire; elle est né-
cessaire et permanente. Le physiologiste n'est
pas, quant à la propriété qui rend le muscle
contractile et le nerf sensible, dans une autre
situation que le physicien quant à la propriété
qui rend la matière électrique, pesante, chaude
ou lumineuse. Non-seulement l'ignorance, mais
l'impossibilité de savoir, sont les mêmes des
deux côtés. M. Magendie ne connaît pas d'in-
termédiaire entre les faits particuliers qu'il ob-
serve et ces propriétés dernières qui sont irré-
ductibles; sortir des uns serait pour lui entrer
dans les autres. Mais c'est justement entre ces
faits particuliers et ces propriétés dernières que
gît la science. Les propriétés dernières irré-
ductibles font qu'une science est celle-ci et
non celle-là, et qu'elle a un domaine déter-
miné; les faits particuliers lui fournissent les
matériaux de ses théories. Refuser d'entrer dans
les explications chimériques des propriétés der-

nières est certainement sage ; mais croire qu'on ne peut sortir des faits particuliers sans entrer dans les chimères est un renoncement mortel à toute véritable spéculation.

» Sans doute, la vie est pleinement dépendante des lois qui régissent la matière inorganique, puisque les corps vivants sont constitués par cette matière avec toutes ses conditions propres de nombre, de forme, de pesanteur, de chaleur, d'élasticité, de lumière ; mais à leur tour, les phénomènes physiques et chimiques qui s'y passent sont dépendants de la vie.....: En vain la chimie essayerait de créer du sang ; en vain elle voudrait créer une combinaison qui, mise en contact avec l'air atmosphérique, eût avec ce gaz un perpétuel va-et-vient ; elle échouerait toujours, incapable qu'elle est d'introduire, par aucun artifice qui lui soit propre, la force qui agit ici et qui est nommée la vie. La vie est dépendante de toutes les forces chimiques et physiques, puisqu'elle ne peut exister qu'à l'aide de la matière où se déploie leur empire ; cela est vrai, mais en même temps elle leur est supérieure ; car elle les contraint à se modifier suivant les conditions qui lui sont propres, et, par cette considération aussi, on re-

trouve la hiérarchie méthodique des sciences, qui veut que la doctrine de la vie succède à celle du monde inorganique, hiérarchie dont la notion est si nécessaire à toute vraie et puissante philosophie.

» Il y a donc en dehors, et dans un lieu supérieur, toute une série de propriétés correspondant à toute une série de textures. Il est indispensable, cela est certain, de connaître avec la dernière exactitude ce qui se passe de physique et de chimique ; mais il est indispensable aussi, cela n'est pas moins certain, de considérer tout cela du point de vue des textures et des propriétés qui ont la vertu prépondérante d'en déterminer le caractère et la marche : là est une part essentielle du domaine de la physiologie, là n'est jamais arrivé M. Magendie ; et entre un fait vital qu'il constatait et un fait physique ou chimique, il n'a jamais entrevu un système d'idées qui, sans se perdre en vaines hypothèses sur la cause primordiale de la vie, ne se perdît pas non plus en recherches d'un ordre inférieur, sous prétexte d'être positives. »

Qui pourrait, après avoir lu les derniers paragraphes de ma citation, penser qu'il existe un immense différend entre les spiritualistes et

M. Littré? Pour moi, je n'y puis voir qu'une sorte de malentendu, comme je m'efforcerai de le démontrer plus tard. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit en ce moment, et, quoique je puisse contester bien des détails, particulièrement les limites beaucoup trop absolues que l'auteur pose aux recherches physico-chimiques et à celles de la philosophie spéculative relativement aux phénomènes vitaux, je m'empresse cependant de prendre acte de son opinion générale et de l'approuver dans la thèse spéciale qu'il soutient contre Magendie.

C'est sur un autre point que je veux l'attaquer, où, tout spiritualiste que je sois, je ne manquerai pas cependant d'avoir contre moi tous les spiritualistes modernes, tant il est difficile de présenter la vérité dans sa pure simplicité, et surtout de la faire admettre à la place des préjugés régnants.

Je viens de transcrire une longue citation afin de faire comprendre l'opinion de M. Littré, qui cependant reste bien vague encore en ce qu'il peut entendre par *force vitale*, mais que les spiritualistes ne doivent pas hésiter à adopter et que je partage certainement en me plaçant au même point de vue qu'eux. Mais en repre-

nant la question, qui ne me semble pas parfaitement posée, je ne crains pas d'attaquer cette opinion et de prendre, comme on dit, le taureau par les cornes.

On lit, au commencement de la citation précédente : *La science s'est longtemps débattue autour de la question de savoir si la vie..... était distincte des forces inorganiques, ou si elle devait être confondue avec elles.* Certes la vie est distincte des forces inorganiques, comme ce qu'on nomme une de ces forces est distincte d'une autre, comme l'électricité est distincte de la pesanteur, et elle leur est supérieure dans le sens que M. Littré donne à ce mot. Mais, en retournant la question, je dis que toutes les forces inorganiques doivent se confondre dans celles de la vie, que toutes, en un mot, n'ont qu'un même principe, qui est à la fois puissance et intelligence, dont l'action toujours réglée par une loi, qui ne peut dériver que de ce principe même, se manifeste selon des formes variables avec les circonstances dans lesquelles se trouve la matière soumise à son action. Tel est le fond de ma these, et voilà en quoi je diffère à la fois des spiritualistes du dix-neuvième siècle et des matérialistes.

Déjà les savants sont bien près de tomber d'accord sur ce premier fait, que toutes les prétendues forces du monde inorganique se réduisent à une seule, représentée par l'attraction, et que, dans tous les faits physiques ou chimiques qui s'opèrent, il ne se rencontre que deux causes efficientes, dont une, l'attraction, est active et mérite seule le nom de force ou de puissance, et dont l'autre, passive, est l'inertie ou la résistance de la matière à toute action. Leur existence simultanée, en présence de la matière, suffit pour expliquer la formation du monde sidéral tout entier. Enlevez la force unique, et le monde tombe en dissolution : la matière, en vertu de son inertie, se disperse immédiatement dans toutes les directions en continuant à se mouvoir en ligne droite avec toutes les vitesses constantes imaginables, pour constituer un chaos incompréhensible qui n'a jamais pu exister, puisque ses éléments se trouveraient réduits à l'infiniment petit ou au néant. Mais l'attraction, régnant au milieu de ce chaos imaginaire, donne la vie au monde en forçant les éléments à se grouper en tourbillons dont le rapprochement constitue tous les corps.

Tous ces corps bruts qui se meuvent réguliè-

rement suivant une loi déterminée, et dans lesquels nous découvrons déjà de nombreuses propriétés qui sont loin d'être irréductibles, quoi qu'en pense M. Littré, ne marchent pas cependant, parce qu'ils n'ont pas de membres locomoteurs mis en action par une force d'une apparence spéciale; ils ne croissent pas régulièrement, parce qu'ils n'ont pas de canaux absorbants et aspirateurs, en un mot, parce qu'ils ne sont pas organisés; ils ne sentent pas, parce qu'ils n'ont pas de nerfs; ils ne pensent pas, parce qu'ils n'ont pas de cerveau. Mais cela ne veut pas dire que, si le principe inconnu d'où dérivent l'attraction et toutes les forces inorganiques rencontrait ces divers organes bien constitués, il n'en userait pas pour manifester toutes les facultés que révèle en nous l'expérience. Seulement, le hasard ne saurait produire ces organes pour les lui faire rencontrer, et, puisqu'ils existent dans un grand nombre d'êtres, il faut bien qu'il y ait dans la nature une puissance capable de les produire. Déjà nous avons reconnu qu'une puissance est le principe de l'attraction, force est donc de reconnaître aussi que la même puissance jouit de la faculté d'organiser la matière. Car on ne con-

ce devrait pas la coexistence de deux puissances de cette nature qui devraient s'harmoniser dans leurs créations indépendantes l'une de l'autre ; ou bien, il faudrait admettre une troisième puissance supérieure à toutes deux et dirigeant leurs œuvres, ce qui rendrait les deux premières superflues, et réduirait toujours la vraie puissance à l'unité.

La science, au reste, et le bon sens nous apprennent que cette puissance organisatrice, et par conséquent intelligente, n'a pu, en ne considérant que la terre, le seul globe dont nous connaissions des détails suffisants, la constituer immédiatement telle qu'elle est. Elle a dû d'abord organiser la matière brute que nous appelons improprement inorganique, car son existence comme corps est déjà un commencement d'organisation ; mais cette organisation n'a pu de longtemps supporter des êtres autrement organisés qu'elle. Lorsque la terre a été suffisamment solidifiée et refroidie, l'observation nous apprend que cette puissance inconnue et dont nous ne pourrions mesurer la portée a organisé des cellules et des germes prenant leur appui sur le globe terrestre, et susceptibles de se développer par un mouvement intérieur,

en usant des forces inorganiques, de prendre diverses formes selon les milieux où ils se trouvaient plongés et de se reproduire après une évolution pendant laquelle la puissance organisatrice luttait avec les forces physico-chimiques, les dominait d'abord et plus tard était vaincue par elles ainsi que par l'infatigable et fatale inertie. L'observation nous apprend aussi que ces premières créations organiques se sont, avec le temps, modifiées ou bien ont été remplacées par d'autres différentes et plus complètes, à mesure que le milieu dans lequel elles pouvaient vivre éprouvait des modifications favorables à leur nouvelle existence, que cette matière vivante avait acquis de nouvelles propriétés en raison du perfectionnement de son organisation, que d'abord végétale, elle était devenue animale en recevant la sensibilité et l'instinct, lorsqu'elle avait été pourvue de nerfs, et qu'enfin, les organisations se compliquant et se perfectionnant toujours, au développement de l'intelligence instinctive des animaux supérieurs avaient succédé la pensée, la raison et la conscience chez l'homme.

Dans cette évolution que nous montre l'histoire de la terre, sont enveloppés des secrets

que la science, sans doute, ne pourra jamais dévoiler, et au sujet desquels elle sera réduite à des hypothèses et à des systèmes plus ou moins probables ; mais ce qui semble ne pouvoir être contesté, c'est que c'est une même puissance qui préside à tous ces développements ; que celle qui a organisé l'homme a organisé le plus infime animalcule, lequel l'a de longtemps précédé, et qu'elle a organisé aussi l'élément végétal, sans doute antérieur encore ; enfin, qu'avant de produire celui-ci, elle a dû, par l'attraction, donner au monde une première consistance qui lui permit de porter et d'entretenir les créations subséquentes.

La création, de quelque manière qu'on la conçoive, se compose d'une action que nous ne pouvons considérer que comme libre, et d'une nécessité à laquelle a dû se plier la puissance. Cela apparaît avec évidence dans le premier acte de l'organisation, puisque l'attraction a dû éprouver et vaincre la résistance fatale de l'inertie de la matière, et c'est de la combinaison de cette puissance et de cette résistance devenue force centrifuge que résulte le monde sidéral tel que nous l'avons sous les yeux. Or, en étudiant le reste de la création terrestre au

même point de vue, on retrouve toujours la double influence de ces deux principes opposés, d'où une intelligence universelle a su tirer toutes les productions infinies et toujours harmoniques de l'univers.

C'est donc avec raison que je prétends que les forces physiques et les forces vitales peuvent être confondues et rapportées à une seule puissance irréductible, puissance dont l'essence nous est aussi inconnue que celle de la matière, mais que nous rencontrons partout avec celle-ci et que nous devons nécessairement admettre comme principe unique d'organisation, indépendamment de toute controverse sur son existence comme substance distincte de la matière ou se confondant avec elle. Et c'est là tout ce que je voulais pour le moment établir en opposition avec l'opinion émise par M. Littré. Mais cela ne détruit en rien la conclusion posée par ce savant, que la science de la vie comporte un domaine particulier régi par les forces vitales, de concert avec les forces inorganiques et qu'elle doit être étudiée par des spécialistes, comme la physique ou la chimie, en groupant autant que possible tous les faits dans une théorie subordonnée aux diverses forces dont

L'action est reconnue par l'expérience ; forces qui, dérivant, d'après ce que je viens de dire, d'un même principe, se présentent cependant sous des aspects bien différents.

Mon intention, en rédigeant les observations précédentes, ne pouvant être de m'immiscer dans le différend qui sépare les deux grands physiologistes que je trouve ici en présence, je n'insisterai pas davantage dans mon examen, et je passerai à l'article suivant du livre de M. Littré.

I have not been able to find any other
 copies of this work, and it is
 therefore very rare. It is
 a very interesting work, and
 contains many valuable
 observations on the
 subject of the
 human mind. It is
 a very good work, and
 is well worth reading.
 It is a very good work, and
 is well worth reading.
 It is a very good work, and
 is well worth reading.
 It is a very good work, and
 is well worth reading.

IX.

LE CHOLÉRA A PARIS

EN 1832.

(Article inséré dans le numéro du journal *le National*
du 3 octobre 1834.)

Cet article a été écrit par M. Littré, pour rendre compte au public d'un rapport statistique sur la marche et les effets du choléra à Paris, dans l'invasion de cette maladie en 1832. Tout le monde le lira avec intérêt, mais il serait peu opportun que j'en fisse aujourd'hui l'analyse, ce que sa concision rendrait d'ailleurs difficile. J'ai donc uniquement cherché à y découvrir une opinion, une phrase, un mot qui pussent donner lieu de ma part à quelque observation critique. Mais ma recherche a été vaine, et je ne puis que remercier l'auteur de

remettre sous nos yeux des renseignements curieux qui auront été lus avec avidité en 1834, et je passe à l'examen des articles suivants de son livre, dont plus d'un échappera encore à mes recherches de critique.

X.

CONTAGION

DE LA MORVE CHEVALINE.

(Notice insérée dans les numéros du journal *le National*
des 15, 18 et 19 décembre 1840.)

Ce que je viens de dire de l'article précédent est parfaitement applicable au travail dont je ne fais ici que rappeler le titre et qui s'occupe, pour la trancher, d'une question purement médicale qui a été longtemps controversée. M. Littré y établit clairement, par des faits, que la morve chevaline est contagieuse du cheval à l'homme et du cheval au cheval dans toutes ses formes, chroniques ou aiguës. C'est bien là une constatation médicale qui est, sans le moindre doute, du plus grand intérêt, mais qui échappe complètement à mes observations critiques.

XI.

DE L'HYGIÈNE.

(Articles insérés dans les numéros du *Journal des Débats*
des 23, 25 et 27 novembre 1848.)

Je pourrais encore répéter ici ce que j'ai dit au sujet des deux articles précédents, car l'examen du traité d'hygiène du docteur Michel Lévy, qui fait l'objet de l'étude de M. Littré, est un écrit tout à fait médical où l'hygiène est considérée successivement sous trois rapports : hygiène privée, hygiène des épidémies et hygiène publique. Dans tout le cours de cet examen, M. Littré rend pleine justice au savant auteur du traité dont il cite divers passages en y ajoutant quelques intéressants commentaires. Je n'aurais moi-même qu'à approuver sans restriction et à faire mon profit d'une

partie des préceptes énoncés, si je ne trouvais dans quelques mots, étrangers à l'objet spécial de l'écrit, l'occasion, non de faire une critique, mais de présenter quelques observations philosophiques qui rentrent dans la spécialité que je me suis imposée. Il est bien difficile à un esprit aussi étendu que celui de M. Littré de traiter une question médicale sans mettre le pied dans le domaine de la philosophie et, qu'il me permette de le dire, dans celui de la métaphysique, quelque positif qu'il veuille demeurer. Car la métaphysique peut être aussi positive que la physique et surtout que la médecine. Quoi qu'il en soit, voici (page 240) un premier passage de son remarquable écrit, sur lequel je veux arrêter un moment l'attention du lecteur :

« Ainsi, au point de vue de la santé individuelle ou hygiène privée, on considérera trois groupes autour desquels toutes les influences viennent se ranger, et, par conséquent, trois connaissances qui embrassent tous les faits : 1° Connaissance de l'action que le milieu exerce sur l'organisme ; 2° connaissance de la réaction par laquelle l'organisme intervient sur le milieu ; 3° connaissance des dispositions que l'hérédité transmet. C'est par ces trois côtés que

s'entretient la santé ; c'est par ces trois côtés que se produit la maladie. L'homme (ce que je dis ici s'applique aux autres organisations vivantes ; mais il est le sujet le plus compréhensif, végétal par la nutrition, animal par les parties inférieures des facultés, être humain par les parties supérieures), l'homme est sous la subordination du milieu ambiant, réagit sur ce milieu et tient de son ascendance des conditions spéciales. Rien de tout cela n'est abandonné au hasard. Le hasard ! j'ai, je l'avoue, quelque peine à me servir ici de ce terme, tant il devient vide de signification dans l'ordre scientifique. Au sens absolu et au point de vue de l'univers, nous ne savons si le hasard existe, puisque nous ne connaissons qu'une parcelle de l'illimité. Au sens relatif et au point de vue de notre intelligence, le hasard sera conçu comme l'action des domaines inférieurs de l'existence sur les domaines supérieurs. Ainsi, en sociologie, l'intervention de causes biologiques est un hasard, par exemple, une maladie qui fait disparaître un homme important dans l'histoire. En biologie, l'intervention de causes chimiques est un hasard, par exemple, un poison qui trouble la texture des tissus et la régularité des

fonctions. En chimie, l'intervention de causes physiques est un hasard, par exemple, l'électricité qui déränge une combinaison. A leur tour, tous ces hasards sont soumis à leurs lois respectives. Mais je ne veux pas faire la théorie du hasard, et je dis seulement que les modifications du corps vivant, dues soit à ses propres réactions, soit à l'accession d'agents étrangers, sont régulièrement déterminées, et à cet égard offrent le caractère de tous les autres phénomènes naturels. »

Je ne saurais contester ici les principes d'hygiène que pose l'auteur, non plus que l'affirmation par laquelle il termine le passage précédent; je ne m'arrêterai qu'au mot *hasard* qu'il dit n'employer qu'avec quelque répugnance. Ce mot, en effet, ne saurait avoir un sens absolu, et il n'est pas fait pour entrer dans le langage scientifique. Je ne veux pas plus que M. Littré faire la théorie du hasard, et j'aurais bien moins d'autorité que lui pour préciser la signification du mot; mais je dirai simplement que ce n'est pas tout à fait comme lui que j'entends cette signification dans le langage vulgaire, le seul dans lequel il soit permis d'en faire usage. Lorsqu'il s'agit d'un mot aussi

vague, et aussi peu susceptible d'une définition précise, il ne doit pas paraître étonnant que peu de personnes soient d'accord sur son emploi. Il me semble, par les exemples qu'il cite, que M. Littré le confond avec *accident*. Une cause accidentelle ne me paraît pas, en général, devoir être attribuée au hasard. Il me semble que, d'après l'opinion la plus répandue, il faut, pour qu'on emploie ce mot, que la cause n'ait pu, en aucune façon, être prévue. Ainsi, la maladie qui enlève un homme politique n'est point un hasard, mais un accident. Il en est de même de l'action d'un poison sur nos organes. Le hasard, tel qu'on l'entend dans le monde, n'existerait, pour ce dernier cas, que si des circonstances tout exceptionnelles et tout à fait imprévues avaient occasionné le rapprochement du poison et des organes du patient; comme, par exemple, si un vase contenant une liqueur inoffensive avait été déplacé par mégarde par un appariteur et remplacé par un poison qu'un professeur de chimie absorbât, croyant prendre un sirop. Le mot hasard entraîne toujours avec lui l'idée de circonstances fortuites qu'il était impossible à l'intelligence humaine de saisir.

D'un autre côté, je ne pense pas que le

hasard ne doive consister que dans l'action des domaines inférieurs de l'existence sur les domaines supérieurs. Ce seront quelquefois, au contraire, ces domaines supérieurs, comme l'intelligence humaine, par exemple, qui détermineront des circonstances fortuites dans un phénomène tout matériel d'un ordre inférieur. Au reste, en me servant ici des mots *supérieur* et *inférieur*, je ne fais que suivre mon auteur, sans admettre complètement sa classification des faits. Car, à proprement parler, dans la nature, tous les faits sont à la même hauteur; mais ils sont successifs, les premiers servant de base à ceux qui s'appuient dessus, et qu'à ce titre seulement on peut appeler supérieurs. Je chercherai d'autant moins chicane là-dessus à M. Littré, qu'il s'est parfaitement expliqué dans quelques-uns de ses articles précédents sur ce qu'il entendait par infériorité et supériorité dans l'organisation de la matière, qui est pour lui d'autant plus élevée qu'elle se complique davantage.

Le hasard, signifiant pour quelques esprits qu'un fait arrive sans cause aucune, est une conception absurde à laquelle il n'y a pas à s'arrêter, et, sous ce rapport, je partage entiè-

rement la pensée de M. Littré ; mais, néanmoins, j'ai encore quelques observations à faire sur ce qu'il dit, qu'au point de vue de l'univers, nous ne savons pas si le hasard existe, puisque nous ne connaissons qu'une parcelle de l'illimité. Je ne saurais clairement saisir la raison qu'il donne de son ignorance. Si nous ne connaissons qu'une parcelle de l'illimité, nous ne connaissons non plus qu'une faible partie du limité, mais notre intelligence embrasse cet illimité dans quelques-uns au moins de ses rapports avec ce que nous connaissons du limité, et cela suffit pour nous laisser conclure qu'il n'y a pas plus de hasard dans l'organisation générale du monde que dans les organisations particulières. Mais, s'il n'y a pas de hasard, il y a du moins de la fatalité, et cette fatalité prend quelquefois dans ses résultats le nom de hasard.

En remontant par la pensée jusqu'à l'origine imaginaire des choses qui se cache dans l'infini de l'éternité, on est forcé d'admettre un ou, si l'on veut, plusieurs principes du monde qui ne sauraient avoir de causes, mais dont l'existence pourtant ne peut être attribuée au hasard, sans quoi le hasard serait une cause puissante au lieu de n'être qu'un mot. La matière, qu'elle

soit un de ces premiers principes ou que, créée par un principe supérieur, elle ne se trouve que principe secondaire, comme l'admettent le plus grand nombre des philosophes, n'en est pas moins la base du monde et, physiquement, un premier principe. Or cette matière, répandue dans l'espace infini et forcément infinie elle-même, ne peut être considérée à l'origine des choses comme immobile et uniformément distribuée dans l'espace. Car l'action sur elle de l'attraction, autre premier principe physique, n'eût pu, dans cette hypothèse, constituer le monde matériel. C'est par suite de son mouvement désordonné et de son irrégulière dispersion que des centres d'attraction ont pu se déterminer et que d'innombrables globes ont reçu l'existence : fatalement donc, il en existe d'immenses, de moins volumineux et de relativement petits, tous d'ailleurs en formation plus ou moins avancée. C'est fatalement que la terre occupe son rang dans cette série infinie de mondes, et fatalement aussi que l'homme a pu devenir un de ses habitants, quoique la cause de son existence soit toute autre que la fatalité. On pourrait être tenté de dire que c'est un effet du hasard que la terre appartienne plutôt au

groupe du soleil qu'à celui d'une autre étoile et que l'homme soit logé sur elle plutôt que sur une autre planète ; mais ce serait là une conception tout à fait fautive, car la terre ne serait pas identiquement la même dans une autre position, et l'homme est une conséquence de l'existence terrestre, telle que la nature nous la présente, existence qui a, comme je l'ai dit, quelque chose de fatal, si ce n'est d'absolument nécessaire, quoiqu'on ne puisse admettre de volonté capricieuse dans l'élément organisateur. Mais je m'arrête, pour ne pas faire sourire M. Littré en me voyant m'embarquer dans des considérations métaphysiques qu'il accusera, quoique à tort, de sortir du positif.

Je crois devoir encore appeler un instant l'attention du lecteur sur une proposition de l'auteur présentée seulement, il est vrai, d'une manière dubitative, mais qui ne me paraît pas pouvoir être adoptée. On lit (page 268) à propos des détritits insalubres des villes, dont on néglige par incurie de faire un utile emploi :

« La terre végétale, couche mince étendue sur la face du globe (et encore là où les sables, la craie, les roches ne viennent pas

à fleur du sol), la terre végétale n'est pas un fonds inépuisable auquel on puisse toujours prendre sans y rien remettre. Or, un seul ordre de substances, à savoir les substances organiques, a la vertu d'entretenir la fertilité des campagnes. Pour que les végétaux soient produits, pour que, par suite, les animaux herbivores soient nourris, et finalement, pour que les carnivores aient leur pâture, il faut que la terre, en retour des récoltes, reçoive ces fumiers, ces débris, ces immondices qui, accumulés et négligés, empesteraient l'air, et qui, disséminés dans les champs, y font renaître chaque année les grains et les fruits. Phénomène bien digne de remarque, qui porte l'esprit vers les conditions primordiales des choses et qui incline à croire que, pour nous du moins, la substance organique et la substance inorganique sont contemporaines, que la première ne provient pas de la seconde et que toutes deux ont une coexistence dont nous ne pouvons trouver le bout..... »

C'est contre cette dernière assertion seulement que je crois devoir m'élever; et je ferai remarquer d'abord que M. Littré, en entrant ici dans la considération de l'origine des choses,

fait lui-même une incursion dans le domaine de la métaphysique qu'il considère comme imaginaire, et me justifie de m'être hasardé il y a un moment à y faire quelques pas. Mais je reviens à son assertion et j'ai peine à concevoir que ce savant, qui admet la succession de la formation des espèces, puisse croire indispensable la simultanéité des substances organiques et inorganiques à l'origine des choses. La première de ces substances, pense M. Littré, ne provient pas de la seconde, puisqu'elle ne peut être alimentée que par ses propres détritns. Déjà cette dernière proposition est contestable et est contestée par des chimistes et des agronomes. M. Littré excepte de la couche susceptible de porter la végétation, les sables, les craies et les roches qui affleurent le sol. Ne voit-on pas cependant tous les jours ces surfaces arides se couvrir ou se parsemer de maigres et rudimentaires produits? On me dira, il est vrai, que l'air et les eaux ont déposé sur ces surfaces des détritns et des germes transportés par les vents. Je l'admets; mais ces germes n'existent pas sur les aérolithes inorganiques, ils ne pouvaient exister sur la terre incandescente ou en formation de ses gigantesques cristallations, à plus

forte raison lorsqu'elle n'était que matière gazeuse, matière alors inorganique. L'organisation vitale a donc eu pour nous un commencement, et ce commencement n'a pu se produire que lorsque la terre a présenté certaines conditions à nous en partie inconnues, qui ont permis ce genre d'organisation supérieure à celle de la matière brute. Cette organisation, que nous pouvons admettre être celle de la cellule et de ses premiers développements rudimentaires, s'est sans doute faite dans l'atmosphère et peut-être dans les eaux, lorsque des molécules inorganiques propres à un tel produit se sont rencontrées dans des circonstances convenables, et c'est alors que, tombant sur une terre suffisamment préparée, ces cellules ont achevé leur développement en végétaux. Mais ce ne sont pas leurs propres détritiques qui ont pu servir d'aliments à ce développement, et il a bien fallu qu'elles puisassent leur nourriture dans la matière inorganique qui les enveloppait. D'ailleurs, comment la couche d'humus se serait-elle formée et aurait-elle augmenté sur la terre avec les siècles si les végétaux ne s'étaient nourris que de leurs propres détritiques ? Ces détritiques n'entrent que pour la plus faible

partie dans les éléments de leur organisation, et ce n'est, comme le dit lui-même plus loin M. Littré, que lorsque les hommes demandent à la terre plus qu'elle ne peut naturellement fournir sans s'épuiser, qu'il devient nécessaire de soutenir sa fertilité par des détritits étrangers à sa propre production.

Après les premiers végétaux, les germes animaux ont dû se produire ou être créés comme les premières cellules, et ils se sont développés en profitant de la nourriture qui leur était ainsi préparée. Enfin, les carnassiers sont survenus, comme le dit M. Littré, lorsque leur pâture a été prête. Mais ces divers êtres n'ont pu se trouver contemporains dans l'état primordial des choses et dans la nature, où tout suit une loi constante de mutation et de continuité. Si ce que j'avance ici n'est qu'une hypothèse¹ ou qu'un système, cette hypothèse ou ce

¹ Cette hypothèse est une vérité pour ce qui concerne les êtres vivants d'une organisation un peu avancée, mais peut-être serait-elle contestable pour les créations rudimentaires et surtout aquatiques dont le développement peut s'effectuer par l'absorption les uns par les autres de germes de même nature qu'eux. Cette observation, au reste, n'infirme pas la proposition que la matière organique a pris naissance dans la matière inorganique.

systeme, appuyé sur l'observation et sur la science, se rapproche plus du positivisme que la proposition à demi admise par le savant que je combats.

XII.

BLESSURES

PAR ARMES DE GUERRE.

(Article inséré dans le numéro du journal *le National*
du 30 octobre 1834.)

J'ai déjà dit qu'il était difficile à un esprit aussi philosophique que celui de M. Littré de ne pas laisser percer sa tendance dans tout ce qu'il écrit. Aussi ce savant commence-t-il son article sur le traité des blessures par armes de guerre de MM. Paillard et Marc, en montrant de nouveaux exemples des erreurs auxquelles se laissent entraîner les praticiens à l'origine des sciences d'observation, telles que l'astronomie, la physique, la chimie, la médecine, la chirurgie, etc. On ne saurait qu'approuver ce qu'il en dit ici, aussi bien que dans plusieurs

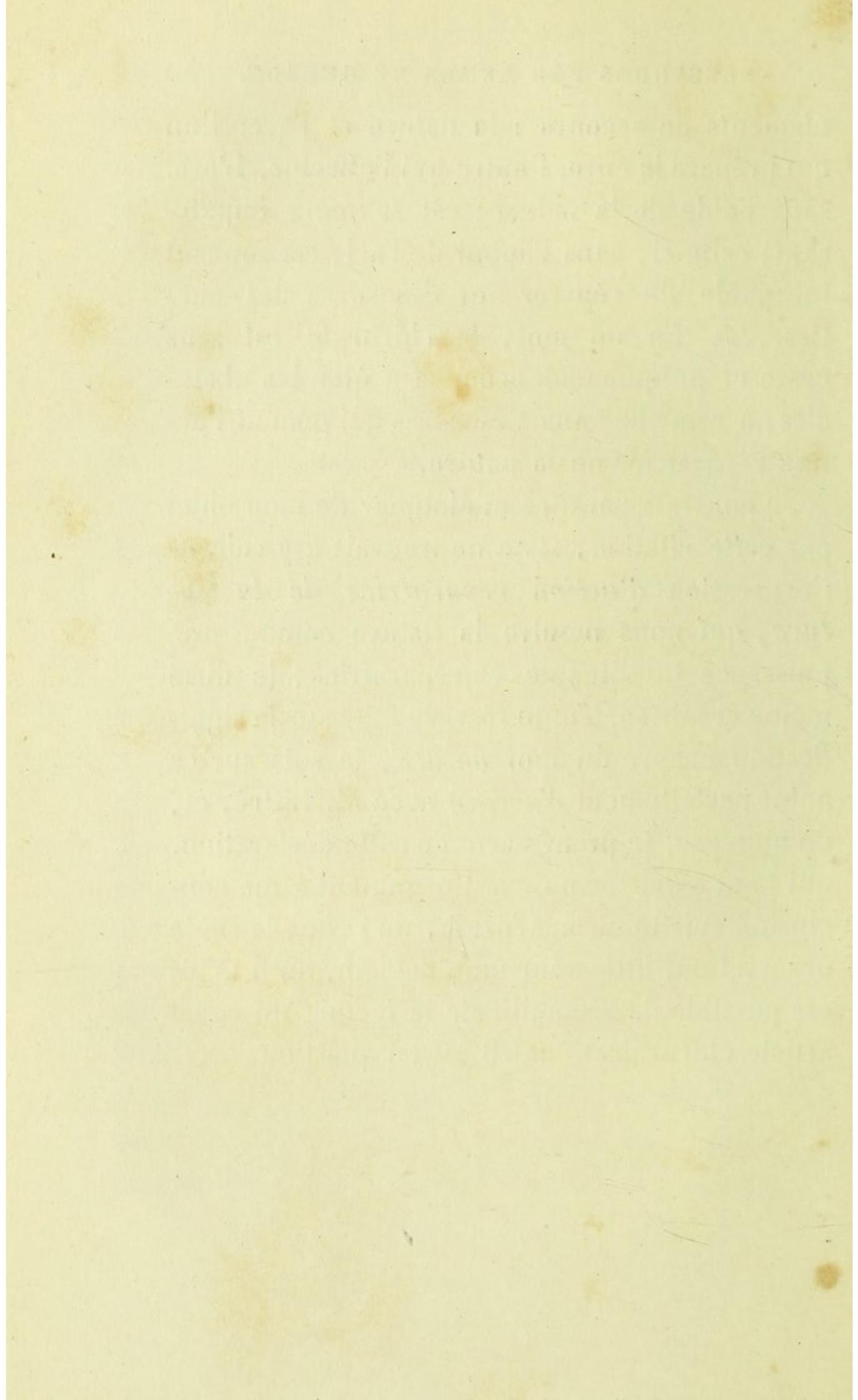
des articles précédents, et les esprits sensés admettront également ce qu'il ajoute plus loin (page 289) pour rendre un juste hommage à la science médicale :

« La nature, quoi qu'on en ait dit, ne se suffit pas à elle-même dans bien des maladies. L'intervention de l'homme est mainte fois nécessaire pour en régler la marche et en corriger les écarts. La nature donne la petite vérole et n'en préserve pas ; la nature tue par une fièvre intermittente pernicieuse celui qu'aurait sauvé une administration judicieuse de quinquina. L'économie vivante est un terrain sur lequel l'esprit scientifique a une certaine puissance, comme en a l'agriculture sur le sol qu'elle travaille ; et c'est ce qui fait la réalité et la grandeur de la médecine. »

Je ne cite ce passage avec complaisance, que pour faire ressortir un point de vue important que jamais M. Littré ne néglige dans tous les écrits qui composent son livre ; savoir, de faire sentir au lecteur l'utilité et les bienfaits de la médecine ; mais toutefois, il n'exagère nullement la part à attribuer à la science humaine, car il dit (page 291) : « Dans toute plaie dont on veut obtenir la cicatrisation, il y a deux

éléments de secours : la nature et l'art; l'un qui prépare la cure, l'autre qui l'effectue. L'art, sans l'aide de la nature, est *toujours* impuissant; celle-ci, sans l'appui de l'art, est souvent incapable de réparer les désordres des parties..... En un mot, la chirurgie est sans cesse et uniquement occupée à ôter les obstacles, à remédier aux désordres qui gênent l'action réparatrice de la nature. »

Je pourrais paraître m'éloigner de mon objet par cette citation, si je ne trouvais à y relever l'expression d'*action réparatrice de la nature*, qui nous montre la nature comme une puissance intelligente et réparatrice, je dirai même créatrice. Toute réserve faite sur la signification propre du mot *nature*, je suis sur ce point parfaitement d'accord avec M. Littré, et, de nouveau, je prends acte de cette déclaration, qui peut servir de puissant argument à ma conclusion spiritualiste. C'est là, du reste, la seule observation, utile pour mon dessein, qu'il m'ait été possible de recueillir de la lecture du court article chirurgical dont il est ici question.



XIII.

ÉLECTRISATION

PHYSIOLOGIQUE ET THÉRAPEUTIQUE.

(Article inséré dans le numéro du *Journal des Débats* du 12 mars 1855, sur un ouvrage du docteur Duchenne.)

Je commencerai par faire une première citation de cet article, non dans une intention de critique, mais uniquement pour corroborer une opinion que j'ai depuis longtemps exprimée sur l'instinct, mais que j'étais hors d'état de soutenir avec l'autorité et la science qui appartiennent à M. Littré. Après avoir montré tout le parti que M. Duchenne a su tirer de l'emploi de l'électricité d'induction pour faire voir l'action propre et isolée de chaque muscle du corps vivant, il ajoute (page 305) :

« Bien que le deltoïde suffise réellement pour élever le bras, il faut, pour que

cela s'opère, l'association de plusieurs autres muscles. Privé de cette association, le mouvement se ferait sans force et produirait une attitude vicieuse de l'omoplate. Ainsi, pour le deltoïde comme pour tout muscle, il faut distinguer l'action isolée et la fonction qu'il est destiné à remplir.

» J'ai dit tout à l'heure que cette association est instinctive; j'aurais dû dire plutôt qu'elle le devient. On n'a qu'à examiner ce qui se passe quand on apprend quelque nouvel exercice : danser, nager, jouer du piano, écrire, faire des armes, etc. D'abord les mouvements commandés par le maître sont impossibles, difficiles, lents, gauches; c'est qu'il faut dissocier des muscles qui auparavant agissaient ensemble, et en associer d'autres qui ne concouraient pas. Mais peu à peu l'habitude se gagne, l'adresse croît et les mouvements prennent une aisance qui devient tout à fait instinctive. Il en est de même quand une maladie ou une blessure ont mis un muscle hors de service. Dans le premier temps, l'homme ainsi mutilé ne sait pas tirer parti de ce qui lui reste, et il ressent au plus haut degré son incommodité. Mais bientôt, par l'exercice, de nouvelles associations se for-

ment, et, bien que les mouvements ne puissent jamais être aussi complets qu'auparavant, puisqu'une des cordes est cassée, cependant les autres sont entrées en de nouvelles combinaisons pour de nouveaux services qui n'appartiennent pas au plan primitif. Enfin, en allant plus loin, et jusqu'à l'origine de l'être qui naît, l'incertitude des mouvements de la première enfance tient pour beaucoup à l'apprentissage de l'association des muscles. Se servir de la main, marcher, parler, sont autant d'exercices, et, je puis le dire, autant d'arts que l'enfant apprend par degrés. Lever le bras n'est pas, on l'a vu tout à l'heure, un acte simple ; il ne suffit pas que la volonté fasse contracter le deltoïde, il faut encore qu'elle fasse contracter d'autres muscles qui donnent un point fixe au membre et empêchent l'omoplate de basculer. C'est quand tout cela est appris que les mouvements paraissent instinctifs et sont à la disposition de la volonté. »

M. Littré reconnaît ici comme moi que l'habitude devient un instinct, n'est autre chose qu'un instinct acquis, et c'est surtout cette affirmation qui m'a engagé, comme je l'ai dit plus haut, à transcrire ce passage. Mais, en outre, je

prends acte de cet autre aveu, qui ne ressort pas moins de la citation précédente, qu'il existe dans l'homme une puissance vitale intelligente, docile quelquefois aux ordres de la volonté et d'autres fois agissant indépendamment d'elle, qui sait rechercher et trouver des combinaisons nouvelles d'actions musculaires qui ne semblent pas prévues dans le type humain, et qui exigent une modification intelligente dans la manière d'être de quelques-uns de nos organes. Enfin, je terminerai ce qui est relatif à ce passage par une observation peu importante sans doute, et qu'en face d'un physiologiste aussi savant que l'auteur je ne puis présenter qu'avec une certaine hésitation.

Il semble, d'après la dernière partie de la citation précédente, que M. Littré attribue tous les mouvements instinctifs de l'enfance qui exigent une association d'actions musculaires à une étude particulière, à une sorte d'apprentissage et d'éducation. C'est, selon moi, aller un peu trop loin, et il ne me semble pas douteux qu'une bonne partie, au moins, des mouvements compliqués des enfants proviennent d'un instinct inné chez eux, et que l'incertitude qu'on y remarque n'est que le résultat de la

faiblesse des organes, qui sont loin encore d'avoir acquis un développement suffisant. La succion de l'enfant qui prend le sein de sa mère est bien certainement instinctive, et cette action exige indubitablement le concours harmonique de plusieurs muscles de la face. Lorsqu'un enfant lève le bras pour la première fois, ce qui peut arriver bientôt après sa naissance, remarque-t-on qu'il y ait un mouvement de bascule dans son omoplate ? L'association musculaire nécessaire pour l'exécution régulière de ce mouvement a donc eu lieu sans étude et est originellement instinctive. Des faits instinctifs bien plus compliqués s'observent chez les jeunes animaux, sur les insectes surtout, et n'ont jamais été appris. L'homme serait-il le seul privé d'un instinct inné ? D'ailleurs, tous nos mouvements musculaires insensibles, dont le jeu continu est essentiel au maintien de la vie, ne sont-ils pas véritablement instinctifs ? Et si nous n'en avons pas la conscience, c'est qu'étant étrangers à toute relation avec les objets extérieurs, cette conscience nous serait inutile et, quelquefois même, pourrait nous être nuisible. La nature est bien plus habile que nous-mêmes pour veiller à la conservation de notre être, et elle ne nous

abandonne en partie à notre propre direction que pour ce qui nous met en contact avec les objets du dehors ; contact irrégulier et l'on peut dire accidentel, qui tantôt est à rechercher, et d'autres fois à éviter et à fuir. C'est ce qu'elle a fait pour tous les animaux, et, si elle n'a pas agi de même pour les végétaux, c'est qu'ils vivent au milieu même des substances qui leur fournissent leur nourriture. Mais j'insiste peut-être trop ici sur cet objet ; car il est vraisemblable que M. Littré est en ce point d'accord avec moi, ou que, s'il existe une légère divergence entre nos opinions, elle est à peine appréciable et ne consiste que dans une mesure de plus ou de moins.

M. Littré, après avoir fait voir, par les expériences de M. Duchenne, que l'action de l'électricité peut se substituer quelquefois à l'agent nerveux pour provoquer des mouvements musculaires indépendamment de la volonté, et même malgré elle, montre aussi, par la citation de divers exemples, que dans certaines circonstances, l'électricité devient impuissante, tandis qu'au contraire la volonté conserve toute son action sur les muscles, et il dit à cette occasion (page 308) :

« Ces faits seraient décisifs pour démontrer, si désormais il en était besoin, que l'agent nerveux ne peut pas être confondu avec l'agent électrique. Ce fut pendant un certain temps une opinion fort accréditée que celle qui supposait que les faits vitaux s'expliquaient par quelque une des forces qui meuvent et gouvernent le monde inorganique. Quand on remonte dans l'histoire de la science de la vie, on rencontre d'intervalle à intervalle les systèmes qu'elle a subis, c'est-à-dire les tentatives qu'on a faites pour lui appliquer les notions que l'on possédait sur les corps bruts. Plus la physique et la chimie découvraient les faits et en pénétraient les lois, plus on se flattait de l'espérance que ces doctrines, si vraies là où elles avaient pris naissance, et mettant en lumière des forces de plus en plus subtiles, forceraient enfin le mystère de la vie. Ces espérances, si tant est qu'il faille donner ce nom à ce qui demeure encore une erreur, furent démenties par le progrès des choses. La science de la vie, sortie enfin de ces systèmes, dont une philosophie incomplète cherchait à la revêtir, parut avec le sien propre, qui ne permet de confondre avec rien autre ses faits, ses propriétés, ses lois. Sans

doute l'électricité cause la contraction de la fibre musculaire; mais une étude attentive montre bientôt des différences essentielles, et alternativement l'une agit là où l'autre est inerte. »

Je suis bien loin de vouloir récuser ici l'opinion générale de M. Littré. Non, la vie ne s'explique pas directement par l'action connue des forces physiques étudiée sur les corps inorganiques, et je prends plutôt acte de nouveau de cette déclaration, que la vie a son système propre, ses propriétés et ses lois. Mais les raisons alléguées ci-dessus n'établissent nullement que l'agent électrique ne puisse se confondre avec l'agent nerveux. Cet agent, quel qu'il soit, n'opère pas de lui-même, puisqu'il est dirigé le plus souvent par la volonté. Que ce soit donc l'électricité ou toute autre cause secondaire qui serve d'intermédiaire, les choses se passent toujours de la même manière. Les forces physiques et chimiques n'expliquent pas la vie, mais, dirigées ou modifiées par l'agent vital que reconnaît M. Littré, elles contribuent à son développement. C'est ce qu'on peut dire en particulier pour l'électricité que l'homme produit comme la torpille, quoique dans une moindre

proportion, et qui joue certainement un rôle important dans notre existence. Elle n'est pas, dites-vous, identique avec l'agent nerveux ; cela est possible, mais vous ne le prouvez pas. Il est des cas, dites-vous encore, où elle cesse d'agir lorsque la volonté conserve son action. Soit, mais êtes-vous certain alors de l'employer convenablement ? Avant l'usage de l'électricité d'induction, il est des effets musculaires qui ne pouvaient être atteints et qu'a su produire M. Duchenne ; n'arrivera-t-on pas, par de nouveaux procédés, à agir sur des nerfs qui paraissent aujourd'hui, dans certaines circonstances, insensibles à cette action physique ? Les faits actuels peuvent prouver seulement que la volonté ou plutôt l'instinct est plus habile aujourd'hui à manier l'électricité que les plus savants physiciens. Et, lorsque l'on compare la vitesse de l'électricité à celle de la transmission de la volonté, on est porté à penser que ce rapide agent physique est le messenger de cette dernière, ou du moins entre pour quelque part dans l'exécution de ses ordres. Ce n'est là qu'une hypothèse, mais elle reste vraisemblable, malgré les expériences de M. Duchenne. Ce n'est point elle, au reste, je le répète, qui

pourrait expliquer le mystère de la vie ; mais elle rentre dans l'ordre de la science positive, qui doit chercher à reconnaître tous les agents de l'existence animale.

XIV.

ANATOMIE.

(Articles insérés dans les numéros du journal *le National* du 28 mai 1836 et du 12 février 1837, à propos du *Traité d'anatomie* de MM. Bourgerie et Jacob.)

J'extrais avec plaisir une première citation de ce travail, pour constater une fois de plus une saine croyance de l'auteur qui me paraît en contradiction avec l'opinion matérialiste ou athée qu'on lui attribue généralement; ce qui n'est, selon moi, que l'effet d'un malentendu qu'une sage discussion philosophique pourrait facilement faire disparaître. Après avoir exposé les progrès réalisés par l'anatomie dans les temps modernes, M. Littré ajoute (page 320) :

« C'est ce travail des esprits qui a donné naissance à l'anatomie transcendante; il en est

résulté la preuve que tous les animaux vertébrés (l'homme compris) ont été construits sur le même plan, et que les organes ne font que se modifier pour s'accommoder aux fonctions de l'animal suivant ses facultés, son habitation et sa nourriture.

« Dans l'anatomie transcendante, les éléments de l'organisation ont perdu leur valeur particulière, pour prendre une valeur plus générale. Un humérus n'est plus un os particulier, c'est une portion à laquelle nous donnons un nom de convention et qui joue le rôle de bras chez l'homme, de pied de devant chez le cheval, d'aile chez le pigeon, de nageoire chez la baleine..... » Et plus loin (page 321) : « Un organe n'est pas seulement assujéti à être capable d'exécuter les opérations qui lui sont départies, il est encore soumis à une condition plus haute et plus générale, c'est de se contenir dans le type du plan..... »

M. Littré admet donc un type et un plan dans toute création, *une fin*, en un mot; mot qu'il répète en effet lui-même d'après Aristote, sans le contester. Or, peut-on reconnaître un type et un plan sans un auteur intelligent de ce type et de ce plan, ayant et développant la

pensée de ce type et de ce plan? Que vous appeliez cet auteur *nature* ou même *matière*, ou bien que je l'appelle *Dieu*, peu importe; il ne s'agit plus là que d'un mot. Ce que vous êtes obligé de reconnaître avec moi, c'est que cet auteur est intelligent et puissant, et qu'il est le grand architecte des mondes. Je ne vous en demande pas davantage; je vous dirai seulement : Pourquoi vouloir changer le nom que lui donne tout le monde? Changez, si vous voulez, la définition qu'en accepte le vulgaire; mais vous ne pouvez en changer les attributs essentiels dont nous ne saurions pénétrer la nature intime, quoique nous la sentions par nos facultés psychiques personnelles, et dont la vue de l'univers nous dévoile la réalité et l'immensité.

Voici une seconde citation sur laquelle j'aurai à faire une observation importante d'une tout autre nature. Je lis (page 323) :

« C'est un principe en mécanique qu'une force ne cesserait jamais d'exercer son action si une résistance ne la détruisait, et que, par exemple, un boulet qui sort du canon continuerait éternellement son mouvement et ne s'arrêterait jamais s'il pouvait se mouvoir dans

le vide, et si la vitesse qui l'anime n'était rapidement usée par l'opposition du milieu qu'il traverse. Le principe de vie qui fait les animaux, et qui ressemble tant à une force, serait sans doute immortel et ne s'épuiserait jamais s'il ne luttait au milieu d'un monde dans lequel il se soutient avec effort, et si cette lutte ne l'épuisait, comme la résistance de l'air épuise la rapide impulsion du boulet. Mais une certaine quantité seulement de cette force vitale est accordée à chaque être, mesure étroite et limitée que le jeu laborieux de tant de rouages nécessaires consume un peu plus tôt, un peu plus tard.... »

Je trouve dans l'assertion précédente inexactitude, confusion, ou du moins malentendu; et c'est malheureusement ce que je rencontre encore chez beaucoup de philosophes de nos jours, bien qu'initiés cependant aux sciences physiques. Il n'est pas exact de dire qu'une force ne cesserait jamais d'exercer son action, si une résistance ne la détruisait, et de donner pour exemple le mouvement du boulet qui sort du canon. La force expansive de la poudre a cessé d'agir sur le boulet à la sortie de celui-ci de l'âme du canon, et ce n'est pas la force qui

a été détruite par la résistance de l'air ou par tout autre obstacle, mais le mouvement du projectile, et ce n'est pas en vertu d'une force, mais en vertu de l'inertie, qui est l'absence de toute force, que le mouvement du boulet s'éteint par la résistance du milieu. Quant à la force elle-même, elle ne se détruit jamais. Qu'est devenue cependant, me demandera-t-on, la force expansive de la poudre, n'est-elle pas détruite? Dans la poudre, oui sans doute; mais elle réside dans ses éléments transformés. C'est là, au surplus, une question trop compliquée pour que je puisse ici la traiter à fond. Je dirai seulement que la véritable force n'est pas la poudre enflammée, mais l'éternelle attraction et les autres forces physico-chimiques, si l'on ne veut pas les résoudre toutes dans la première. Quoi qu'il en soit, il est évident que la force a cessé d'agir sur le boulet et que, pour que l'action continuât, il faudrait que ce boulet fût lié à une fusée le poussant tant que durerait la combustion de la poudre. L'attraction est une véritable force dont l'action ne faiblit jamais, et la physique ne reconnaît qu'un petit nombre d'autres forces qui tendent chaque jour, par les progrès de la science, à se concentrer

en une seule. C'est donc abusivement, ou plutôt par ellipse, qu'on dit habituellement, même dans le monde savant, la force de la roue, de la bielle, de la machine, etc. Ces prétendues forces ne sont que des transmissions de mouvements qui s'altèrent successivement et finissent par devenir insensibles par suite de l'inertie de la matière; ce qui fait que, pour entretenir un mouvement utile, il faut incessamment un nouveau développement de force.

Quant au principe de vie des animaux, c'est avec raison que M. Littré l'assimile à la force, et j'ajouterai à la force intelligente; mais ce principe ne s'use pas, comme il est dit dans la citation précédente, et il est bien en lui-même immortel, comme toute force réelle. Ce qui s'use, c'est son instrument, c'est la machine sur laquelle il agit. Je ne veux pas remonter ici à sa nature intime; je reviendrai plus tard sur cette question; je dirai seulement qu'il ne faut pas le confondre avec le mouvement, mais qu'il est chez nous le principe du mouvement. Nous avons, par la conscience, le sentiment distinct de l'effort et celui du mouvement, et nous ne confondons pas ces deux sentiments. C'est par là seulement que nous pouvons nous

faire une idée un peu précise de la force ; car le simple spectateur qui ne verrait que l'extérieur, que le mouvement des corps, ne pourrait se faire aucune idée de la force et la confondrait avec ce mouvement. La force vitale agit incessamment comme toutes les forces et elle ne s'use pas, quoique, pour entretenir en nous son action, il soit indispensable de rétablir, par la nourriture, la bonne disposition de nos organes. Mais ce n'est pas la force qu'on recrée ainsi, c'est le corps qu'on empêche de se détériorer trop vite, en remplaçant les pertes qu'il fait sans cesse ; car, sans cela, il deviendrait un instrument incapable d'obéir à la force et à l'instinct ou à la volonté qui la dirigent. S'il était possible à l'homme d'entretenir éternellement son corps dans le même état, il serait réellement immortel, parce que le principe vital ne cesserait pas de produire en lui les mêmes effets ; mais, comme tout le reste de l'organisation matérielle, il change, puis s'altère continuellement par la résistance que la matière oppose, en vertu de son inertie, à toute action venant du dehors, et bientôt il finit par être inhabile, comme les corps inorganiques, à obéir à d'autres lois qu'à celles de la matière

brute. C'est ainsi qu'arrive l'affaiblissement des fonctions vitales, puis la mort et la décomposition qui fournit de nouveaux matériaux à la vie. Toute maladie fait voir un commencement accidentel de cet effet ; mais si la science du médecin, secondant les efforts de la force vitale ou, comme on dit, de la nature, peut parvenir à rétablir l'équilibre de la santé, les facultés intellectuelles en particulier, un moment voilées par l'altération de leur organe essentiel, reparaissent aussitôt, parce que leur principe existait toujours latent, et que ce n'était pas lui qui avait eu besoin d'être médicamenté.

Il n'est pas juste de dire que le principe vital n'a été accordé à chaque être que dans une mesure étroite et limitée. C'est comme si l'on disait que l'attraction, principe de la pesanteur, a été attribuée inégalement à tous les corps. Elle agit en entier, et de la même manière en chacun d'eux. Le résultat de son action seulement est variable de l'un à l'autre, suivant sa masse et sa position dans l'espace. De même, le principe vital, végétal ou animal, agit uniformément dans le monde entier ; mais ses effets sont proportionnés à l'état d'organisation des corps. Dans les corps bruts, il ne se mani-

feste et ne peut se manifester que par la pesanteur, les affinités chimiques et les phénomènes de chaleur, de lumière et d'électricité, tous provenant de la même cause; dans les végétaux, d'une organisation plus complexe, apparaissent la nutrition, la croissance et la reproduction; dans les animaux, qui atteignent un degré supérieur, on voit naître la sensibilité et l'instinct; dans l'homme enfin, dont, sur la terre, l'organisation est la plus perfectionnée, la conscience et la raison viennent couronner le développement de toutes les facultés antérieures. Mais un seul et même moteur, l'esprit, amène ces divers résultats corrélatifs aux développements successifs de l'organisation de la matière.

M. Littré dira peut-être que c'est là de la métaphysique. Je répondrai que c'est le résultat très-positif de l'observation appuyée même, dans une certaine mesure, sur l'expérience. Au reste, nous sommes peut-être, plus que je ne le crois, l'un et l'autre du même avis; car je lis (page 325) :

« Chez les Latins, l'homme se dit *homo*, dérivé, suivant eux, de *humus*, la terre. L'homme est, dans cette idée, le fils de la terre, le com-

posé des éléments terrestres, comme le chêne des forêts; et c'est ce qu'a démontré la chimie moderne. En allemand, l'homme se dit *mensch*, qui signifie l'être intelligent, mot tenant, ainsi que le mot *mens* des Latins, au sanscrit *manas*, intelligence. Nous avons, dans cette simple considération de deux vieilles aperceptions, l'idée totale de l'humanité : terre et esprit.....»

Oui, terre ou matière et esprit, voilà tout l'homme et même toute la nature, et, si le monde existe ou est réel, il faut que la matière et l'esprit existent réellement l'un et l'autre. De plus, l'étude séparée de ces deux éléments nous conduit, pour l'un comme pour l'autre, vers l'infini que nous ne saurions atteindre, mais dont nous ne pouvons non plus nier l'existence.

Je ne m'arrêterai pas davantage sur l'article *Anatomie* dont les dernières pages contiennent, sur l'apparition de l'homme, quelques considérations générales qui se rapprochent trop de mes opinions sur le même sujet pour que je croie devoir faire aucune observation à leur égard, et je vais continuer mon examen, qui m'offrira de moins en moins matière à la critique.

XV.

SYSTÈME NERVEUX.

(Article inséré dans le numéro du journal *le National* du 1^{er} août 1840, à propos d'un ouvrage d'anatomie du docteur Leuret.)

Je commencerai mes observations par une citation qui établit la concordance parfaite de mon opinion, sur le rôle du système nerveux, avec celle de M. Littré. Ce n'est donc pas sur ce point que je chercherai à le combattre, quoique notre différend touche de bien près à ce sujet. Je lis (page 336) :

« Les manifestations de l'intelligence (et j'entends ce mot dans le sens le plus général, puisque j'y comprends ce qu'on nomme l'instinct), les manifestations de l'intelligence sont-elles liées à une matière particulière, ou sont-elles

associées à toute matière ? Si nous ne consultations que la raison, il nous serait impossible de résoudre cette question ; mais l'expérience, les faits la résolvent ; il n'est pas d'intelligence, de quelque degré qu'elle soit, qui ne soit attachée à une substance spéciale qu'on appelle nerveuse. Dès que les facultés intellectuelles apparaissent, on voit apparaître avec elles un système matériel, un instrument qui en est la condition constante. Rien dans ce genre n'existe sans un ganglion ou un cerveau qui serve de centre aux sensations, sans des cordons nerveux qui mettent ce centre en communication avec le monde extérieur. L'animal n'est, à proprement parler, animal que par là. Quand le système nerveux diminue et tend à se confondre de plus en plus avec la trame des organes, le caractère de l'animalité tend de son côté à s'effacer de plus en plus, et l'on arrive à ces êtres douteux qui sont placés sur la limite du règne animal et du règne végétal, et qui servent de transition de l'un à l'autre. Chez le végétal, toute trace de système nerveux a disparu ; il n'y a plus qu'un organisme dont la sphère d'activité est uniquement renfermée dans les fonctions de nutrition et de reproduction. Enfin, les

traits propres de l'organisation s'obscurcissent à leur tour, et l'on arrive à ces substances dont on ne sait plus si elles sont végétales ou minérales..... » Et plus loin (page 338) :

« Il est certain que l'intelligence ne se manifeste que par l'intermédiaire d'un appareil nerveux. L'homme, être intelligent par excellence, ne se montre tel que lorsque cet appareil est dans un certain état d'intégrité, et les individus humains qu'un vice grave de conformation a frappés dans le sein de leur mère n'apportent, en venant au monde, aucune de ces facultés, qui sont cependant l'apanage de leur espèce. Mais ces deux choses sont-elles liées tellement que l'une ne puisse exister sans l'autre? Est-il vrai que partout où il y a substance nerveuse, il y ait intelligence à un degré quelconque? En d'autres termes, la bête est-elle plus qu'un automate? Beaucoup ont nié cette seconde proposition, entre autres Descartes. N'en déplaise à cet illustre philosophe, entraîné loin du droit chemin par les préoccupations d'un système, il suffit d'interroger les chasseurs, les bergers, les gens qui ont, d'une façon quelconque, des rapports habituels avec les animaux, pour se convaincre que ces derniers sont doués de di-

verses facultés intellectuelles et qu'ils ne sont pas de simples machines..... »

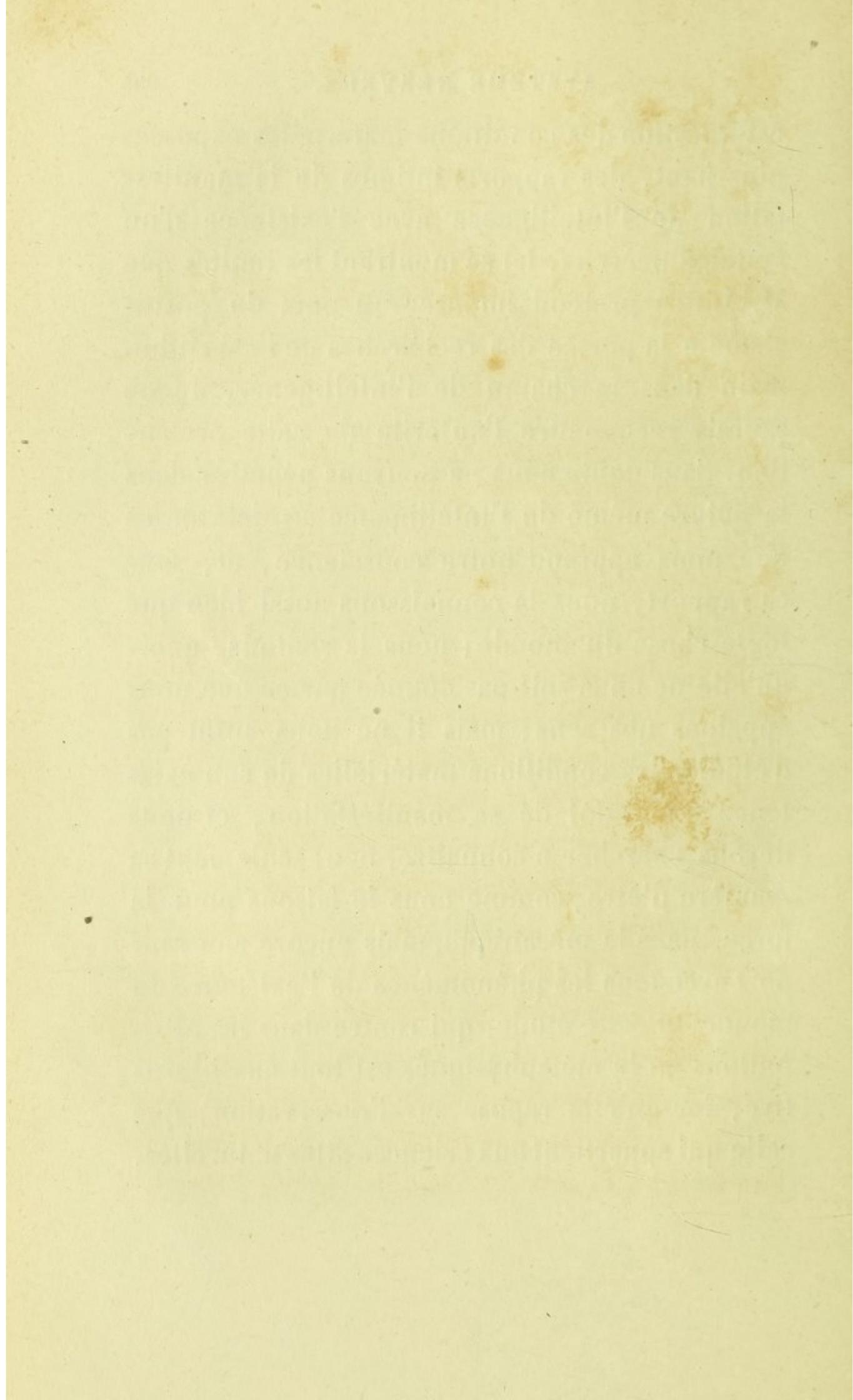
Je suis tellement d'accord sur ces divers points avec M. Littré que je me demande comment il se fait qu'il puisse y avoir entre nous une dissidence un peu sérieuse sur le système d'organisation générale du monde, et je prends acte de toutes les croyances que je partage avec lui, pour combattre plus tard les divergences que je suppose exister entre nous, et qui, peut-être, sont bien plus dans les mots que dans les choses.

Tout le reste de l'article ne pourrait guère me conduire qu'à reproduire une observation de même nature que la précédente, si je ne croyais pas devoir me hasarder à relever la proposition suivante que je lis à la page 346 :

« Ce n'est pas non plus sans une influence le plus souvent salutaire sur les idées et les sentiments, que se dévoilent dans leur vérité les *conditions* de l'intelligence. On ne les explore pas sans être amené, par un juste retour sur soi-même, à sentir combien vaines et combien fragiles sont toutes les prétentions qui iraient au delà des termes de ces données..... »

J'ai souligné le mot *conditions*, parce qu'il

est question des conditions matérielles exposées plus haut, des rapports intimes de la manifestation de l'intelligence avec l'existence d'un système nerveux. Ici se montrent les limites que M. Littré prétend imposer au nom du positivisme à la portée des recherches de l'esprit humain dans le champ de l'intelligence. Je ne saurais reconnaître l'autorité de cette prétention. Sans doute nous ne pouvons pénétrer dans la nature même de l'intelligence au delà de ce que nous apprend notre conscience, et, sous ce rapport, nous la connaissons aussi bien que toute chose du monde; nous la sentons, quoiqu'elle ne nous soit pas donnée par ce que nous appelons nos sens; mais il ne nous suffit pas d'étudier les conditions matérielles de son existence ou plutôt de sa manifestation, et nous devons chercher à connaître, non-seulement sa manière d'être, comme nous le faisons pour la force, dans la mécanique, mais encore son rapport avec tous les phénomènes de l'existence du monde, et cette étude, qui rentre dans les attributions de la métaphysique, est tout aussi positive, lorsqu'elle repose sur l'observation, que celle qui appartient aux sciences dites naturelles.



XVI.

DE LA DOCTRINE MÉDICALE

CONNUE SOUS LE NOM D'ORGANISME.

(Article inséré au *Journal des Débats* du 19 juillet 1865,
à propos d'un ouvrage du docteur Rostan.)

Je n'aurai qu'un seul point à relever dans cet article, mais il est capital, parce qu'il résume le positivisme en ce qui concerne la science de la vie. Je lis à la page 351 :

« On ne peut trop remettre sous les yeux quels sont les éléments essentiels d'une doctrine positive de la vie. Nous ne connaissons point de vie hors d'une substance organisée, c'est-à-dire une substance présentant un certain arrangement régulier de parties complexes. Nous ne connaissons non plus aucune substance organisée qui ne soit formée de particules appartenant à la matière de notre globe terrestre.

Tous les corps organisés se résolvent en oxygène, hydrogène, azote, carbone et quelques autres. Ces particules y arrivent avec toutes leurs propriétés physiques et chimiques, de sorte que, nécessairement, en un corps vivant est un plan fondamental où ces propriétés exercent leur empire; rien ne peut soustraire un corps vivant à cette condition. Mais cette nécessité de toute vie étant satisfaite, la substance organisée déploie un certain nombre de propriétés qui lui sont immanentes; je me sers de ce mot, afin d'inculquer que toute considération qui, autrement que comme artifice logique, sépare la vie et la substance organisée, est une conception métaphysique, et, partant, sans valeur scientifique.

« Un très-long temps a été exigé pour parvenir à la conception de l'immanence de la vie en la substance organisée. Il n'y a pas beaucoup plus de soixante-dix ans qu'elle s'est emparée de la science et l'a constituée. Jusque-là l'esprit oscillait entre des forces extrinsèques surajoutées ou des forces matérielles déjà connues; ce qui faisait de la vie ou un cas particulier de la métaphysique, ou un cas particulier de la physique et de la chimie. On aura une juste notion de cet

état de la biologie en se représentant ce qu'était l'astronomie avant Newton. Auparavant on attribuait les mouvements des corps célestes, soit à des esprits, forces extrinsèques qui les mouvaient, soit à un mécanisme tel que les tourbillons, tandis qu'ils dépendent d'une force immanente à la matière, la pesanteur. Les propriétés fondamentales qui constituent la vie étant ainsi mises dans leur spécialité et servant désormais de point de départ, on les étudie dans leurs conditions et dans leurs subordinations, et on en déduit des notions générales qu'on nomme lois biologiques.... »

Je ne conteste pas les faits énoncés ici, j'admets même l'immanence des propriétés vitales développées par les substances convenablement organisées, en prenant ce mot *immanence* dans son sens absolu de continuité ; mais je ne saurais admettre qu'il dérive de là que toute considération qui sépare la vie de la substance organisée ou l'attraction de la matière soit, sous le nom de conception métaphysique, sans valeur scientifique ; et je ne répugne nullement à admettre que la vie soit un cas particulier, non-seulement de la métaphysique, mais en même temps de la physique et de la chimie.

La science est moins exigeante et moins exclusive que ne se montre M. Littré, et, en ce qui concerne les forces, par exemple, sans s'inquiéter si elles sont immanentes à la matière ou extrinsèques, elle les a étudiées en elles-mêmes et dans leurs effets; sans croire sortir du positif, elle les a comparées entre elles, en tâchant de les réduire à l'unité. Ampère était un grand métaphysicien, mais ce n'est pas comme tel qu'il a démontré l'identité du magnétisme et de l'électricité. Ne peut-on, de la même manière, comparer la force vitale aux autres forces, et, si l'on n'arrive pas à prouver qu'elle est la même chose que l'attraction et les forces physico-chimiques, faire voir du moins que toutes ces forces diverses ne sont que l'action d'un seul et même principe, comme les actions si variées des hommes dans leur apparence et leurs résultats sont les effets d'un seul et même principe vital?

La métaphysique d'ailleurs est loin de mériter le dédain dont veut l'accabler M. Littré, et, lorsqu'elle s'appuie sur l'observation des faits, elle n'est autre chose que la continuation de la physique. Les savants, quelque positivistes qu'ils soient, n'admettent-ils pas des proposi-

tions déduites par le raisonnement de faits observés dans la nature ? N'est-ce pas là une sorte de métaphysique, et les mathématiques ne sont-elles pas de la métaphysique pure ? Ce qu'on peut demander seulement à celle-ci, c'est qu'elle ne s'appuie pas uniquement sur des hypothèses et que ses raisonnements soient rigoureux, conditions qu'elle n'a pas toujours exactement remplies. Quant aux hypothèses, je ferai observer qu'il n'est pas de science naturelle qui puisse se dispenser d'en faire quelquefois usage pour aider à l'explication ou à la généralisation de certains faits, et l'on ne saurait être plus sévère pour la métaphysique. Mais il faut, dans tous les cas, que ces hypothèses ne soient données que pour ce qu'elles sont, et qu'elles ne servent pas de base à toute une théorie. C'est en restant fidèle à ces principes que je crois avoir expliqué d'une manière suffisamment positive, dans mes écrits antérieurs, l'ensemble du phénomène de la vie. La vie n'est pas une force particulière surajoutée extrinsèquement aux autres forces matérielles déjà connues, mais un simple résultat de la force universelle et intelligente dont la matière organisée peut seule se prêter à la manifestation.

XVII.

DE L'HÉRÉDITÉ.

(Article inséré dans le journal *le National* du 14 mai 1849,
sur un *Traité de l'hérédité* du docteur Lucas.)

Je ne trouve absolument aucune observation critique à faire sur cet article qui ne contient que quelques pages. Je ne puis que l'approuver en son entier et particulièrement dans les lignes qui le terminent (page 374) :

« Les champs défrichés, les forêts abattues, les rivières contenues dans leurs lits, les marais desséchés, les ponts, les routes, les maisons, les villes, ne sont pas, tout prodigieux que soient les travaux exécutés et transmis, la meilleure partie de ce que les hommes qui nous ont précédés dans la vie nous

laissent en héritage. Il faut mettre au premier rang du legs fait par eux, et au premier chef de notre pieuse reconnaissance pour les ancêtres, l'amélioration de notre nature intellectuelle et morale. »

XVIII.

DU SUICIDE POLITIQUE.

(A propos d'un livre de M. le docteur des Étangs
paru en 1860.)

Cet article, plus politique que médical, ne manque pas de l'intérêt que M. Littré sait répandre dans tous ses écrits; mais ce serait sortir du cercle de mes idées que de chercher à y trouver matière à controverse. Je m'abstendrai d'autant plus de le faire que ce ne serait que difficilement que j'arriverais à y réussir.

XIX.

DE LA TOXICOLOGIE

DANS L'HISTOIRE

ET DE LA MORT D'ALEXANDRE.

(Article inséré dans la *Revue des Deux Mondes*
du 15 novembre 1843.)

Cet article, comme plusieurs des précédents, échappe en grande partie à mes observations critiques, et ne pourrait guère donner lieu qu'à des éloges pour sa lucidité et pour l'intérêt qu'il présente, si mon objet était d'en rendre compte. M. Littré y saisit une nouvelle occasion de faire ressortir les immenses progrès qu'a réalisés la médecine à la suite de ceux de la physique, de la chimie et de la biologie, sciences toutes

modernes, et de ceux de la toxicologie, depuis les découvertes d'Orfila; progrès qui lui permettent, après vingt siècles et plus, d'établir d'une manière à peu près incontestable que la mort d'Alexandre le Grand, sujet de tant de controverses, n'a pas été le résultat d'un empoisonnement, mais le fait d'une maladie naturelle dont il lui devient possible de décrire les symptômes et la marche. N'est-ce pas là un prodige admirable des progrès de la science moderne? Mais laissons là l'admiration à laquelle il est trop facile de se laisser entraîner, pour reprendre la tâche plus pénible et plus incertaine de critique et de contradicteur.

Je lis à la page 400 : « Ainsi, pour considérer l'empoisonnement en sa totalité, il faut y voir d'abord une introduction produite par la force absorbante des tissus, puis une élimination produite par la force décomposante de ces mêmes tissus. Il suffit de présenter ces deux faits, qui sont connexes, pour écarter toutes les idées qui ont si longtemps régné sur la finalité des opérations exécutées dans le corps vivant. Personne ne peut s'y méprendre : c'est une force manifestement aveugle, ou, en d'autres termes, nécessaire, qui détermine le

transport à l'intérieur des substances toxiques ; car, si elle n'était pas aveugle et nécessaire, si la moindre lueur de choix et d'élection s'y pouvait apercevoir, elle écarterait loin d'elle ce qui va en quelques instants plonger le système entier dans les désordres les plus étranges et les plus funestes. Pour me servir du mot *nature* avec le sens faux et métaphysique qu'on lui donne souvent, la nature se prend à tous les pièges qu'on lui tend ; on n'a qu'à lui présenter ce qui est le plus vénéneux et le plus mortel, elle l'absorbe aussitôt comme ce qu'il y a de plus inoffensif ou de plus sain, sauf à témoigner aussitôt son repentir par de graves perturbations, par des convulsions affreuses, par des lividités, des pâleurs, des hémorrhagies, symptômes très-divers dont beaucoup ne font qu'aggraver le mal. Mais, laissant de côté ce langage d'une philosophie qui n'est jamais plus en défaut que dans la contemplation des êtres vivants, le repentir ici n'est autre chose que le déploiement de nouvelles activités également aveugles et nécessaires. »

Comment m'y prendre pour contester une énonciation qui est vraie dans son ensemble et dans presque toutes ses parties, et dans la-

quelle je ne trouve de défaut que sa trop grande généralisation? Encore l'auteur pourrait-il me répondre qu'il n'a rien affirmé ici que pour un cas déterminé, pour l'action absorbante de certains de nos tissus qui ne rejettent pas, par un choix intelligent, les substances qui doivent apporter une perturbation considérable dans notre être. La force de ces tissus est donc, pour lui, une force aveugle et nécessaire, une force comparable à celle de l'attraction, par exemple, d'où il conclut au rejet de l'idée de la finalité des opérations exécutées dans le corps vivant.

Je veux bien admettre, provisoirement au moins, l'action aveugle de l'absorption, quoique tout ne soit pas indifféremment absorbé et que toutes les substances vénéneuses absorbées ne soient pas immédiatement nuisibles aux tissus absorbants, que quelques-unes même puissent parfois leur être utiles; mais cela ne prouve en aucune façon qu'il n'existe pas de cause finale, de cause intelligente. L'attraction n'est pas intelligente en elle-même, mais elle obéit à une loi d'où est résulté le monde sidéral et tout le monde physique d'une parfaite harmonie. N'est-ce pas une cause intelligente qui la met en jeu? C'est là que je vois la cause

finale. Les organes végétaux qui, sous le rapport de l'absorption, sont tout à fait comparables à ceux des animaux, ne sont sans doute pas intelligents par eux-mêmes, bien que, comme ces derniers, ils n'absorbent pas tout indifféremment; mais les lois qui dirigent leur action produisent des résultats où il n'est pas possible de méconnaître un but final, une intelligence active. Il en est de même de l'action des tissus animaux. Ce n'est pas immédiatement en eux que réside l'intelligence, et, si on les détache de l'ensemble, ils ne tardent pas à cesser de vivre, c'est-à-dire à retourner au règne minéral ou à la matière brute; mais, dans l'ensemble de l'organisation, ils constituent un résultat merveilleux. Ce ne sont pas eux qui choisissent, dans le milieu où ils sont placés, les substances utiles à la saine nutrition. Ce n'est pas là leur fonction. Il est d'autres organes qui, indépendamment des propriétés générales de leurs tissus, ont été dotés de celle de permettre à la vie de développer directement une manifestation extérieure de l'intelligence. C'est là que s'aperçoivent les causes finales. Tous les animaux sont doués d'un instinct qui, à l'aide de leurs sens, leur indique d'une ma-

nière à peu près certaine les aliments nécessaires à leur nutrition, et, quelquefois aussi, certaines substances médicamenteuses. Ils choisissent donc avec intelligence, et les tissus intérieurs ne sont que les exécuteurs de leurs choix. Il était alors superflu que ces tissus fussent doués de la faculté de choisir dont ils jouissent cependant dans une mesure suffisante, puisqu'ils n'absorbent qu'une partie de ce qui leur est présenté et en rejettent une plus grande. L'homme, indépendamment de l'instinct, a reçu la raison en partage, c'est-à-dire qu'il se rend compte de son choix, qu'il le délibère, qu'il en a conscience, et alors son instinct joue un moindre rôle que chez les autres animaux. La vue et l'odorat le prédisposent sans doute au choix de ses mets, mais ils ne suffisent pas toujours pour le déterminer; il faut qu'il goûte, qu'il expérimente les objets qui peuvent convenir à sa nutrition. Cependant il peut, comme les animaux, être trompé par une fausse apparence, car les illusions ont une place dans les choses de la vie; mais que peut-on en conclure contre les causes finales, c'est-à-dire contre une cause intelligente qui dirige les phénomènes de l'univers? Que vous appeliez

cette cause nature, esprit, Dieu, j'ajouterai matière même, si vous le voulez, elle conserve toujours ses deux attributs essentiels de puissance et d'intelligence, puisque tout ce qui existe dans le monde porte gravé ce double caractère. Je m'arrête pour ne pas dépasser l'objet de mon observation, et je continue la citation de l'opinion de l'auteur sur les causes finales.

« Il fut un temps, dans l'évolution scientifique de l'humanité, où la *téléologie* (ou doctrine des causes finales) forma une conception d'un ordre très-élevé, suffisant à rallier toutes les notions positives que l'on possédait, et leur assurant une rationalité qu'elles n'auraient pas pu recevoir autrement lors de leurs premiers rudiments. Le plus grand et le plus légitime usage qui en ait été fait se trouve dans les écrits de Galien, alors qu'il donnait de la solidité et un charme réel aux études physiologiques, laissant loin derrière lui les brutes et incohérentes idées de ceux qui, ne voulant pas prendre l'issue, alors ouverte, des causes finales, n'avaient rien pour se soutenir et se guider. Plus tard, dans l'époque moderne, on continua l'œuvre de Galien, mais avec un succès décroissant; car, plus

les faits s'accumulaient, plus ils devenaient incompatibles avec une doctrine qui n'est pas née sur le terrain positif. De tous côtés, maintenant, elle cède la place à une doctrine plus compréhensive, celle des conditions d'existence. Là est un champ immense et toujours réel; et la théorie qui s'y élève est à la fois pleinement solide, puisqu'elle n'a pour base que l'expérience, et pleinement rationnelle, puisqu'elle systématise incessamment l'expérience incessamment acquise. »

Je ne trouve pas, dans cette seconde partie de ma citation, la même netteté de pensée et d'expression que je suis habitué à rencontrer dans les écrits de M. Littré, et je ne vois nullement que la doctrine des conditions d'existence soit plus compréhensive et plus expérimentale que celle des causes finales. C'est le contraire qui me paraîtrait pouvoir être soutenu. Au reste, cette dernière doctrine ne saurait être entendue aujourd'hui comme au temps de Galien, ni comme au moyen âge, ni même comme en des temps plus modernes toujours influencés par une étroite théologie. Il n'est plus permis à une saine philosophie de voir, dans l'histoire de la création, un habile ouvrier

méditant sur les détails de chaque chose, se disant, par exemple : Je vais donner à l'homme des jambes afin qu'il puisse marcher, j'y placerai des muscles pour diriger leurs mouvements, j'adjoindrai à ces muscles des nerfs pour exciter leurs contractions et par conséquent leur action; un cerveau sera le réceptacle des sensations d'où partiront les ordres à transmettre par ces derniers, etc. Les progrès des sciences ont fait justice de telles conceptions; mais il faut voir, dans tous les degrés de la création, une harmonie parfaite révélant une intelligence active, éternelle et infinie, ne produisant d'abord, et ne pouvant produire, par la seule attraction universelle, d'autre organisation que celle de tourbillons moléculaires s'agglomérant de proche en proche et constituant une série de corps matériels bruts de toutes grandeurs, depuis les plus immenses jusqu'à la limite des infiniment petits. Puis, après cette première organisation, lorsque des molécules rudimentaires se sont rencontrées dans des conditions convenables, qu'il ne nous a pas encore été donné de connaître, et dans un milieu qui pouvait supporter leurs produits, cette même puissance intelligente, toujours

active, a opéré leur combinaison, créant ainsi la matière organique, et à l'aide de celle-ci la matière vivante, végétale d'abord et ensuite animale, toujours en harmonie parfaite, non-seulement avec les milieux, mais aussi dans toutes les parties qui constituent chaque être; en sorte qu'on ne puisse pas dire que les nerfs aient été créés pour les muscles ou les muscles pour les nerfs, mais qu'aucun organe n'a été formé sans une fonction déterminée, et qu'à mesure que l'organisme se complique et se perfectionne, comme l'indique M. Littré lui-même, l'intelligence ressort de plus en plus dans chaque individu. Elle ne se manifeste guère dans les corps bruts que par les lois de l'attraction. Après la création de la cellule, elle se montre par la nutrition, le développement et la reproduction des végétaux. La sensibilité et l'instinct apparaissent dans le règne animal en même temps que les premiers ganglions et les rudiments du système nerveux. Enfin, dans l'homme, avec un développement spécial du cerveau, brillent la conscience et la raison qui sont la plus haute expression de l'esprit sur notre terre. Mais il est peu à croire que cette haute expression de la puissance créatrice soit unique, toute

récente dans l'univers, et qu'elle marque la limite de cette même puissance. Ce qui a été forcément successif sur chaque globe a pu et même a dû être simultané dans l'ensemble de l'univers. Car il existe une immensité de globes ou d'agglomération de matière à des degrés de formation variés à l'infini, les uns plus anciens, les autres moins avancés que celui sur lequel nous vivons, et l'on ne doit pas craindre de dire, au risque de blesser ce qu'on appelle la science positive, qu'il est impossible que, sur un grand nombre d'entre eux, il n'existe pas des êtres organisés en qui ressort, comme sur la terre, l'intelligence de la puissance organisatrice, les uns à un degré moins élevé que chez nous, les autres à un degré supérieur. Ces êtres, sans doute, sont formés sur un type différent du nôtre, en raison de la différence du milieu qui les entoure, mais ils sont nécessairement harmoniques dans leur ensemble et dans leurs détails; car c'est là une condition d'existence; et, si c'est ainsi que l'entend M. Littré de la doctrine qu'il rattache au positivisme, je me trouve ici tout à fait de son avis, sans renoncer pour cela à l'intelligence finale de toute création.

Je ne suis pas moins d'accord avec lui sur la conclusion de son article, et, comme je n'ai rien à objecter à l'opinion, qu'il appuie sur d'excellentes raisons, que la mort d'Alexandre n'est pas la conséquence d'un crime, mais le fait d'une maladie dont il est possible de caractériser les symptômes et de suivre les développements, je ne pousserai pas plus loin mes observations sur son article historico-médical.

XX.

HENRIETTE D'ANGLETERRE

Belle-sœur de Louis XIV

EST-ELLE MORTE EMPOISONNÉE?

(Article extrait de la *Philosophie positive*, septembre-octobre 1867.)

Cet article, complètement historique et médical, forme le pendant du précédent. Après une seconde lecture faite avec le plus grand soin, je n'ai pu y rencontrer un seul point qui me fournît sujet ou seulement prétexte de consigner ici la moindre observation critique. Je n'y ai vu qu'un style remarquable et souvent élevé, une instruction judiciaire impartiale et complète, une diagnostique précise et sûre, enfin, une conclusion historique qui satisfait l'esprit et le cœur du lecteur, en effaçant de la

pensée toute idée de crime dans la mort d'Henriette d'Angleterre, et en prouvant une fois de plus l'utilité de la science et les services incessants que ses progrès peuvent rendre à l'humanité, dans les circonstances qui semblent même le plus éloignées de sa portée. J'aurais donc dû, dans l'esprit général de mon travail, me dispenser de rien dire de cet article de M. Littré; mais je ne puis résister au désir d'exprimer tout le plaisir que m'en a procuré la lecture et de m'écrier, comme l'auteur, avec une conviction profonde : *Non, Madame Henriette n'est pas morte empoisonnée!*

XXI.

GIL BLAS

ET L'ARCHEVÊQUE DE GRENADE.

(Article extrait de la *Philosophie positive*,
novembre-décembre 1867).

Que peut chercher M. Littré en remettant sous nos yeux l'anecdote spirituelle et plaisante de Gil Blas chez l'archevêque de Grenade? Il y découvre un point noir qui ne manque pas d'importance sous le rapport physiologique et moral, et c'est là qu'il arrête l'attention du lecteur. C'est là aussi que je veux m'arrêter pour exposer une opinion toute contraire à la sienne, bien que, sur plusieurs points, comme dans beaucoup de questions précédentes, je sois parfaitement d'accord avec lui.

Lesage, racontant la mésaventure de Gil

Blas, lorsqu'il eut la naïveté de prévenir l'archevêque de l'infériorité de sa dernière œuvre comparée aux précédentes, et qu'en récompense de sa franchise il fut poliment mis à la porte, commence par dire que le prélat venait d'être guéri d'une attaque d'apoplexie. Là-dessus, M. Littré d'écrire (page 477) :

« La leçon est charmante et de tous les temps, mais encore faut-il l'examiner à un point de vue que Lesage n'avait pas soupçonné, au point de vue médical..... » Et il ajoute (page 478) :

« Or, il y a une grande incorrection dans le récit de Lesage. Pour lui, comme pour tout le monde d'ailleurs, un homme frappé d'apoplexie est, moralement, après le coup porté, ce qu'il était avant le coup. Mais, pour un médecin, cela n'est pas. L'apoplexie est un événement qui se passe dans l'organe même de la pensée et du sentiment, et qui, différant des lésions inflammatoires susceptibles de se résoudre sans laisser de traces, en laisse d'ineffaçables. Sous l'influence d'une altération dans la nutrition des vaisseaux capillaires du cerveau, il se fait tout à coup une déchirure de la substance cérébrale ; du sang s'épanche, et, quand

la mort ne succède pas rapidement à l'épanchement, ou, un peu plus tard, à l'inflammation qui s'allume, un travail réparateur de la lésion commence : le sang épanché se résorbe en partie et se transforme en caillot; le caillot lui-même se réduit; la plaie se cicatrise; mais il reste une cicatrice qui, n'étant point un équivalent de la substance nerveuse détruite, a toujours pour suite une infirmité plus ou moins grave de la fonction. »

Jusqu'ici, je suis parfaitement d'accord avec l'auteur, ou plutôt je m'incline respectueusement devant la science dont il est le fidèle et profond interprète. Je n'ai rien non plus à objecter contre les deux alinéas suivants qui relèvent uniquement de la physiologie, mais je reprends ma citation à la page 480 :

« ... Il n'est pas étonnant que Lesage n'ait pas songé à l'objection que la médecine pourrait soulever contre son ingénieux chapitre. Au temps où il écrivait, l'opinion des théologiens qui s'imposait au nom de la révélation, celle des philosophes dont la psychologie ne différait pas essentiellement de la psychologie théologique, enfin celle même des médecins encore incertains entre les observations de leur art et

les décisions de l'orthodoxie, étaient que la cause de la pensée et du sentiment réside dans une substance immatérielle, distincte des organes qui l'emprisonnent momentanément. C'était la croyance consacrée. Comment dès lors un homme de lettres, cherchant à peindre quelques traits de la nature humaine dans un récit à personnages divers, se serait-il avisé qu'une lésion quelconque du cerveau devait avoir une influence considérable sur le caractère intellectuel et moral de cette substance immatérielle, et changer tout d'un coup, aux yeux du physiologiste, la responsabilité de l'acte? Pourtant il savait bien que l'apoplexie fait baisser l'esprit, mais il ne savait pas qu'elle fait aussi baisser le moral, et c'est ainsi que son livre n'a pas été privé d'un charmant chapitre.»

M. Littré excuse assez bien ici l'incorrection qu'il vient de reprocher à l'auteur de *Gil Blas*, et la même excuse pourrait être encore accordée aujourd'hui à plus d'un auteur de romans qui ne sont pas tenus d'être de profonds physiologistes. Cependant, le paragraphe que je viens de citer me donnera lieu de faire deux observations dont l'une, particulièrement, est d'une grande importance, mais dont je ne m'occuperai qu'après

une nouvelle citation, et je m'arrêterai uniquement ici à la dernière proposition de l'auteur, qui me paraît manquer d'exactitude.

D'où M. Littré induit-il que nos ancêtres, qui savaient très-bien que l'apoplexie fait baisser l'esprit, ignoraient qu'elle fait aussi baisser le moral? Quelle distinction établit-il entre l'esprit et le moral? Est-ce que ce dernier n'est pas, comme ce qu'on appelle l'esprit dans le monde, dépendant de l'intelligence? Nos pères le savaient si bien qu'ils n'admettaient pas plus que nous la responsabilité morale chez les fous. Ils savaient parfaitement aussi, sans se l'expliquer, que la folie provenait d'un dérangement du cerveau, et que l'apoplexie, qui est une maladie du cerveau, conduisait au genre de folie connu sous le nom d'imbécillité ou d'idiotisme. Tout cela était vérité banale. Ce qui est vrai encore, c'est que Lesage ne s'est pas sérieusement occupé de ces choses, et que beaucoup d'auteurs ne s'en inquiètent pas plus que lui lorsqu'ils croient pouvoir intéresser le lecteur. Mais tout cela n'infirmes pas la justesse de l'observation que fait quelque part M. Littré, que le récit n'eût rien perdu de son intérêt par la suppression d'une circonstance inutile, que le réel est à la

racine de toute beauté et que le génie est d'autant plus près de l'idéal qu'il est plus près de la correction, c'est-à-dire de l'exacte représentation de la nature. Je partage encore son avis lorsqu'il dit (page 481) : « Si de nos jours un Lesage reprenait un thème semblable, un physiologiste de ses amis lui dirait : Prenez garde, supprimez l'apoplexie, mais appuyez sur l'infatuation et la déraison qui affligent certains auteurs; autrement, ce n'est pas à leur amour-propre que vous faites la leçon, c'est à l'imprudence de Gil Blas qui va comme si une apoplexie laissait les choses entières. » M. Littré ajoute (même page) :

« Entre les mille destructions intellectuelles qu'effectue un mal inexorable, en voici une rare et curieuse dont un savant célèbre, Broussonnet, offrit l'exemple : « Toutes ses idées » étaient, il est vrai, saines et justes, toutes les » connaissances qu'il avait jamais eues se présentaient à lui sans beaucoup de difficulté; » toutes les personnes qu'il avait connues étaient » encore présentes à son souvenir; sa langue, » quoique un peu embarrassée, exprimait assez » bien tous les sons; mais, par une fatale bizarrerie, il ne pouvait prononcer aucun nom

» substantif, et, par conséquent, aucun nom
 » propre. Ces mots cependant étaient, comme
 » les adjectifs et les verbes, gravés dans sa mé-
 » moire; car il les reconnaissait facilement,
 » lorsqu'on les prononçait devant lui. Il lisait
 » avec facilité, et comprenait sans peine les
 » livres écrits dans toutes les langues qu'il avait
 » jamais sues; mais, lorsqu'il voulait lui-même
 » écrire, les lettres dont les mots étaient com-
 » posés ne se présentaient plus à sa mémoire,
 » et il jetait sa plume avec une espèce de dé-
 » sespoir. Le malade s'était créé une sorte de
 » langue. Ainsi, pour remplacer les noms pro-
 » pres, qu'il ne pouvait prononcer ni écrire, il
 » entassait les épithètes : il appelait un de ses
 » amis, M. Bosc : *celui que j'aime bien*; M. Des-
 » fontaines, *le grand bon modeste*. » (DE CAN-
 DOLLE, *Éloge de Broussonnet*.) Demandez donc
 à un homme, dans cet état, qu'il réponde pai-
 siblement à Gil Blas, le chicanant sur ses ho-
 mélies. »

Ce singulier exemple, joint à un assez grand nombre d'autres faits, semble prouver que chacune de nos pensées se localise dans une partie déterminée de notre cerveau et que, suivant le point que la vieillesse altère ou qui

subit une lésion, l'une spéciale de nos facultés disparaît en tout ou en partie, et l'on conçoit que la connaissance pratique d'une semblable vérité physiologique vienne, jusqu'à un certain point, à l'appui du système positiviste et du matérialisme; mais elle ne suffit pas pour les justifier et pour établir, comme le fait M. Littré dans la citation précédente de la page 480, la négation de l'existence d'une substance immatérielle distincte des organes et cause première de la pensée et du sentiment. Ces organes peuvent parfaitement n'être que les instruments de la pensée, sans la constituer en elle-même, et telle est l'opinion que je partage avec tous les spiritualistes. Aussitôt que l'un de ces instruments s'altère, la fonction dont il était l'agent cesse d'opérer. Encore arrive-t-il, au dire même de M. Littré, que quelquefois, par de nouvelles combinaisons musculaires, cette fonction parvient à reparaître au bout d'un certain temps, malgré l'atrophie ou l'enlèvement de son organe spécial. Ce qui prouve que la faculté ne résidait pas dans cet organe même. On peut sans doute me faire ici des objections et me dire que l'opinion que je soutiens n'est pas plus prouvée que celle que je combats, et que

les résultats positifs seraient identiquement les mêmes, soit que le principe de la sensibilité et de la pensée, le principe même de la vie résidât dans la matière, soit qu'il appartînt à une substance extérieure et immatérielle agissant sur celle-ci. Je le concède pour un moment, et je reviendrai plus tard sur ce sujet; mais la seule chose que je voulais faire voir, quant à présent, c'est que le principe des positivistes, que la vertu psychique des animaux réside uniquement dans l'organisation de la matière, sans l'intervention d'aucun moteur étranger, est bien loin lui-même d'être démontré. Les spiritualistes auront bien raison de s'éclairer aux lumières de la physiologie, pour rectifier et perfectionner leurs systèmes, mais non pas pour en faire l'abandon au profit du matérialisme et du positivisme moderne.

L'article sur Gil Blas me fournira encore l'occasion de faire une observation d'une nature toute différente des précédentes. M. Littré, après avoir cité l'exemple de quelques grands esprits dont les uns se sont laissé infatuer de leur mérite et dont les autres ont évité l'écueil de l'archevêque de Grenade, s'exprime de la manière suivante sur son propre compte (p. 486.)

« Il est sage de suivre les bons exemples. Depuis que je suis livré à la philosophie, j'ai aussi choisi un modèle qui me servît de terme de comparaison; et c'est le grand livre d'Auguste Comte. Non pour le style; ce n'est pas que je partage les sévérités dont il a été l'objet de la part de ceux qui s'effrayent des nouvelles choses philosophiques, et qui se prennent de leur effroi à sa phrase, quelquefois trop pleine, mais jamais oiseuse. Je l'ai choisi comme le chef de la pensée positive et celui qui l'a le premier inaugurée dans le domaine entier du savoir humain. Là je trouve l'étendue des perspectives, la puissance des combinaisons, l'enchaînement des conséquences, la fécondité des idées; là, avec contentement, je me sens disciple et à la seconde génération d'une doctrine qui grandit. Chaque fois, cette lecture m'est une leçon de défiance et de confiance: de défiance, quand je vois dans sa grandeur ce qu'exige le nouveau travail philosophique; de confiance, quand j'aperçois combien est sûr le terrain qui nous a été préparé. »

Je dois, à la suite de cette citation, faire ici deux aveux: le premier, c'est que jamais je n'ai lu un mot des écrits de M. Comte; le se-

cond, que je n'avais qu'une médiocre confiance dans son savoir et dans son génie; que je le considérais comme un demi-savant dont les opinions ne méritaient guère un examen sérieux. Cependant, lorsqu'un homme, comme M. Littré, porte sur ce philosophe le jugement qu'on vient de lire, je suis tout disposé à croire que c'est moi qui ai eu tort de juger trop légèrement un homme dont je ne connaissais les œuvres que par quelques récits et par quelques critiques; moi surtout à qui l'on peut appliquer à plus juste titre qu'à lui la qualification de demi-savant. Aussi, tout en louant peut-être la franchise de mon langage, va-t-on sans doute me demander comment j'ose critiquer un système que j'avoue ne pas connaître. Je répondrai que ce n'est pas l'œuvre de M. Comte que je critique, que ce n'est pas même le système de M. Littré, mais seulement ce que je connais de son système par son dernier livre, lorsque j'ai trouvé qu'il était en opposition avec les idées que j'ai adoptées.

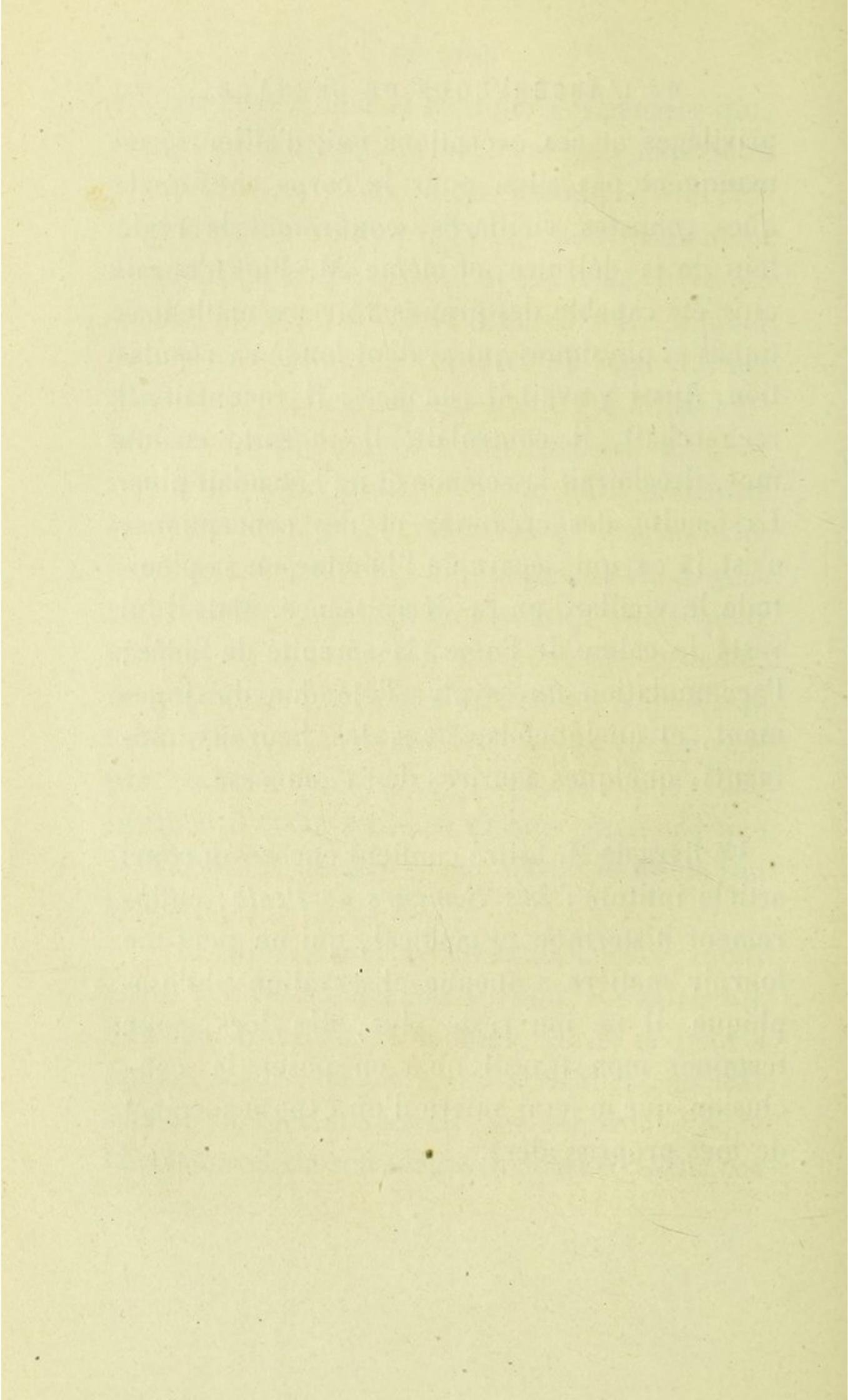
C'est seulement à l'âge de soixante-sept ans, deux ans après avoir quitté le service militaire actif, que j'ai ouvert un premier livre de philosophie. J'avais peu de temps à perdre si je

voulais coordonner et résumer des pensées qui, depuis de longues années, roulaient dans mon esprit. Je tirai d'abord des extraits d'une cinquantaine de volumes, et l'on peut facilement concevoir que ce n'est pas dans le livre de M. Comte que j'ai dû les chercher en premier lieu. J'ai consigné le résultat de mes travaux dans trois publications qui n'ont pas attiré l'attention des philosophes, mais qui ont eu pour moi l'immense mérite de me faire parcourir avec douceur la dernière étape de ma vie. Arrivé, aujourd'hui, à ma quatre-vingt-quatrième année, je me trouve trop vieux pour étudier et approfondir un nouveau système, mais heureux pourtant d'être encore capable de m'occuper; et, sans vouloir établir aucun rapprochement, je cite avec plaisir, pour me justifier d'avoir tenté ce dernier écrit, ce que M. Littré dit de Biot (page 490) à la fin de son article :

« Ainsi, tout récemment encore, nous avons vu avec admiration M. Biot, à l'extrémité de l'âge, travailler, composer, écrire et jeter à pleines mains, de ces mains si débiles, les trésors de son profond savoir, de son amour pour la science et de son élégance achevée. Mais ces

privilèges et ces exceptions qui, d'ailleurs, ne manquent pas aussi pour le corps chez quelques robustes vieillards, confirment la règle loin de la détruire, et même M. Biot n'aurait plus été capable des grands travaux mathématiques et physiques qui avaient fondé sa réputation. Aussi y avait-il renoncé : il racontait, il recherchait, il contrôlait, il jugeait, en un mot, il éclairait la science et ne l'étendait plus. La faculté des créations et des conceptions, c'est là ce qui sépare de l'homme en sa plénitude le vieillard en sa décroissance. Mais il lui reste le calme de l'âme, la sérénité de l'idée, l'accumulation du savoir, l'étendue du jugement, et quelquefois, dans les heureux moments, quelques sourires de sa jeunesse. »

Le livre de M. Littré contient encore un court article intitulé : *Les Semeurs de Peste*, entièrement historique et médical, qui ne peut me fournir matière à aucune observation philosophique. Il ne me reste plus, dès lors, pour terminer mon travail qu'à en poser la conclusion, que je ferai suivre d'un exposé succinct de mes propres idées. •



XXII.

RÉSUMÉ ET CONCLUSION

DES OBSERVATIONS PRÉCÉDENTES.

J'ai cherché à comprendre, dans ce qui précède, tout ce qui, dans le livre de M. Littré, pouvait directement donner lieu de ma part à quelques observations philosophiques. Mais ces observations sont forcément morcelées et éparses, sans liaison entre elles et ne pouvant constituer aucun système, sans même s'attaquer, à proprement parler, à celui de l'auteur dont on a pu voir que je partageais un grand nombre d'idées. Ce qui me reste donc à faire, tout en résumant les principales vérités que je crois avoir établies, est de montrer en quoi elles contrarient ce qui perce du système de l'auteur

dans le livre que je viens d'examiner, et d'exposer ensuite, ce que je ferai le plus succinctement possible, dans un chapitre spécial, les traits généraux du système que j'oppose au sien. Système que je considère comme parfaitement positif, parce qu'il est entièrement fondé sur l'observation, et que je crois inattaquable dans son ensemble. Quant à ses détails, certains d'entre eux pourront, comme il arrive dans tous les systèmes de sciences naturelles, donner lieu à l'emploi de quelques hypothèses, en attendant que les découvertes de la science viennent compléter d'insuffisantes données, sans qu'il y ait rien là qui puisse compromettre la solidité de l'édifice.

Le système de M. Littré s'accuse principalement, dans son dernier livre, par des négations. Il nie la métaphysique, il nie le surnaturel, il nie le magnétisme animal, il nie surtout l'esprit, ou plutôt, son existence indépendante, son entité. Après cela, il admet, ou du moins je dois le croire, l'existence de la matière et l'immanence en elle de la force qui se montre sous diverses formes, et qui, dans la matière organisée, apparaît sous celle de la vie. Il reconnaît bien aussi l'intelligence, car il l'étend

avec raison jusqu'à l'instinct des animaux, mais il ne s'occupe guère de ce qu'elle peut être, et il la comprend dans l'expression générale de faculté psychique, dans laquelle il ne voit qu'une propriété du cerveau ou, plus généralement, du système nerveux. Tous ces divers points ont été l'objet de mes observations, et je vais y revenir ici, en complétant au besoin quelques-unes de mes idées.

M. Littré se dit hautement positiviste. Mais quels sont les caractères précis qui constituent le système dont il se dit adepte? Est-ce de ne rien admettre scientifiquement qui ne soit justifié par une observation rigoureuse et même confirmé par l'expérience? Cette doctrine n'est autre que celle que recommandent Bacon et Descartes, celle qu'admettent, en principe du moins, tous les hommes qui se piquent de science. Ce ne peut donc être que dans l'application qu'il se rencontre une dissidence entre les sectaires de cette prétendue philosophie nouvelle et le reste des penseurs. Comme première application, en effet, M. Littré rejette la métaphysique. Cela veut dire, dans son esprit, que la métaphysique ne s'appuie sur aucune observation positive et qu'elle n'est qu'une

suite d'inductions idéales qui n'ont aucune base dans le monde de la réalité. Car, si elle s'appuyait sur des observations physiques et matérielles vérifiables à l'aide de nos sens, il ne devrait pas plus refuser d'admettre les conséquences qu'un raisonnement rigoureux déduirait des faits et des circonstances observés qu'il ne le fait pour les déductions des observations sérieuses des sciences naturelles. Le tout est de savoir si la métaphysique peut s'appuyer sur des faits positifs et si les conséquences qu'elle déduit de ces faits découlent de raisonnements rigoureux et inattaquables. Lorsqu'un métaphysicien prétend reconstituer toutes les sciences à l'aide d'une simple idée sans consistance matérielle, je ne le comprends pas, et je conçois qu'un savant rejette sa prétention avec dédain en traitant sa science de néant; mais lorsque Descartes dit : *Cogito ergo sum*, je vois là une base positive, car je ne suis pas une simple idée, mais un être très-complicé, tout aussi réel que les faits sur lesquels peuvent être établies la physique et la chimie. Ce principe suffit-il, comme l'a prétendu Descartes, pour fonder la science qu'il expose, et tous ses raisonnements sont-ils inattaquables? C'est là une

autre question. Les métaphysiciens peuvent souvent être réfutés, mais ce n'est pas une raison pour avancer que leur science, en elle-même, soit nulle, soit une pure illusion. En partant d'un fait positif, il est facile de tirer une fausse déduction. C'est ainsi que, dans l'ancienne physique, de ce fait constant qu'un piston élève l'eau dans un corps de pompe, on avait conclu que la nature a horreur du vide. N'était-ce point là, dira-t-on peut-être, de la métaphysique? Non, ce n'était que de l'ignorance et de la grossière erreur, lorsqu'en parlant de la nature qu'on ne connaissait pas, on se la représentait comme un être à qui l'on attribuait un sentiment. La science positive ne recherche pas le *pourquoi* des choses, dit-on encore, mais seulement le *comment*, en s'étudiant à relier les faits entre eux et à montrer que les uns sont la cause nécessaire des autres, autrement dit, qu'ils les expliquent. Mais la métaphysique ne peut-elle suivre la même voie en cherchant à expliquer le monde par l'enchaînement des faits de l'univers, et, si sur sa route elle rencontrait un *pourquoi*, ce que je me garde bien d'affirmer, serait-ce une raison pour la taxer de nullité?

Je ne vois pas bien nettement ce que M. Littré entend par la métaphysique qu'il condamne. Est-ce le raisonnement sur des choses qui ne sont pas matérielles? Mais, en parlant des facultés psychiques, il dit en propres termes qu'elles ne sont pas matérielles. Que sont-elles donc alors, et se tire-t-il bien d'affaire en substituant pour elles le nom de propriété à celui de substance? Il consent alors à s'occuper de ces propriétés intellectuelles appartenant à la matière, comme il s'occupe de celles qu'il appelle forces et qu'il lui attribue également. Il n'y aurait donc de différence entre ses études et celles des métaphysiciens qu'en ce que ces derniers supposeraient que l'esprit existe en dehors de la matière, tandis que le positivisme le considérerait comme immanent à celle-ci. Mais, dans l'une comme dans l'autre hypothèse, les résultats physiques ou psychiques de ces études doivent rester identiquement les mêmes, et, par conséquent, il n'y a aucune raison pour interdire les raisonnements métaphysiques plutôt que ceux qui se disent positivistes. La seule condition, pour les uns aussi bien que pour les autres, est qu'ils restent rigoureux et s'appuient sur des faits incontestables. Je croirais superflu

d'insister plus longtemps sur un point que j'ai eu plus d'une fois l'occasion d'aborder dans les observations précédentes.

Quant à la négation du surnaturel, je serai plus facilement d'accord avec M. Littré, quoique je sois moins absolu que lui. Il faut d'abord bien s'entendre sur ce qu'on appelle le surnaturel. De tout temps, ce nom a été donné à des faits qui, ne s'expliquant pas par des causes physiques connues et facilement concevables, étaient attribués à une puissance occulte, supérieure aux lois qui gouvernent le monde et pouvant s'écarter de ces lois. Il est bien évident que plus, dans les temps anciens, l'ignorance était grande, plus il devait se rencontrer de faits de cette nature. Aussi les dieux, les génies, les esprits de toute espèce jouaient-ils alors un grand rôle au milieu des choses et des événements de ce monde, et continuent-ils encore d'occuper la croyance des peuples barbares et ignorants. Cependant, à mesure que les connaissances se sont étendues et que les sciences ont pris plus de développement, le nombre de ces faits inexplicables d'abord s'est de plus en plus restreint. Beaucoup d'ailleurs de ceux qui étaient admis par la crédulité publique se sont

évanouis lorsque leur authenticité a été sérieusement contrôlée, et, dans ces derniers temps, il en est resté si peu que la plupart des savants, sans daigner chercher à les vérifier, les ont rejetés comme imaginaires, et, ne voyant plus rien échapper aux lois connues de la nature, ont déclaré que le surnaturel n'existait pas et ne saurait même exister. Quelques personnes cependant, en petit nombre, ont eu le courage d'étudier certains de ces faits proscrits par la science et sont parvenus à les vérifier et à les expliquer pour la plupart. S'il en reste quelques-uns encore qui semblent échapper à la loi sous laquelle ils ont rangé les premiers, ils se bornent à les regarder seulement comme extraordinaires. Ils disent bien, comme les savants : le surnaturel n'existe pas, mais ils n'osent ajouter avec d'autres qu'il ne saurait exister. Une puissance, non pas surnaturelle, mais maîtresse de la nature, a organisé et continue à diriger le monde, rien ne prouve qu'elle n'en puisse changer les lois. Pour moi, si je voyais surgir des faits vraiment inexplicables par les lois naturelles, je reconnaîtrais qu'elles sont le résultat de l'action directe de l'esprit suprême, et ils deviendraient alors naturels, puisque cet

esprit est l'auteur de l'organisation de toute la nature dans laquelle seraient compris ces faits. Mais, tant que je ne vois que des faits extraordinaires, je cherche à me les expliquer, et, lorsque je suis à bout de science, j'attends que de mieux inspirés que moi arrivent à une solution que je n'ai pu trouver moi-même.

Cependant le surnaturel compte encore de nombreux adhérents au milieu des populations les plus avancées dans la civilisation. La plupart, il est vrai, sont des personnes d'une grande ignorance, car, chez les peuples les plus instruits, il reste toujours un fonds nombreux d'ignorance et de barbarie; mais une autre cause entretient les mêmes préjugés dans une partie assez notable de la classe élevée qui compte même parmi elle de véritables savants. Cette cause réside dans les idées religieuses qui, à quelque secte qu'elles appartiennent, exercent dans toutes les parties du monde une influence irrésistible sur l'imagination, et aveuglent souvent les esprits les plus lucides, dans toutes les conceptions qui peuvent être en opposition avec elles. Or les religions qui ont d'autant plus d'autorité que leurs sources sont plus anciennes, ont pris naissance dans des temps d'ignorance

et parmi des hommes imbus déjà de préjugés dont les superstitions ont été mêlées à des vérités nouvelles qui méritaient seules d'être propagées. C'est ainsi que des erreurs respectées d'âge en âge sont arrivées jusqu'à nous et sont considérées par les sectaires des diverses croyances comme des vérités sur lesquelles il est sacrilège d'élever le moindre doute, et qu'il ne saurait, en aucune façon, être permis de discuter. De là la croyance aux esprits et à leur action directe, en dehors des lois naturelles, dans toutes les choses du monde; de là un funeste antagonisme entre la science et la religion. Bien funeste, en effet; car la religion qui ne doit être que la clef de la morale est plus nécessaire encore que la science au bonheur des hommes, mais ne peut maintenir son autorité qu'en marchant d'accord avec elle.

J'ai dit que M. Littré niait le magnétisme animal. Il ne le nie pas seulement, il le méprise, il n'en veut pas entendre parler et, en cela, il a tort. Il faudrait d'abord bien savoir ce qu'on entend ou ce qu'on doit entendre par ce malheureux nom de magnétisme. Si M. Littré ne veut que flétrir le charlatanisme de quelques

ignorants, il a raison dans une certaine mesure, mais il y a partout des charlatans, même dans la médecine à laquelle il rend un hommage si éclatant et si mérité, et le nombre des magnétiseurs charlatans est bien moindre qu'il ne le croit. S'il y a encore beaucoup d'ignorants parmi eux, c'est la faute des médecins éclairés qui ont refusé d'apporter la lumière dans leurs obscures doctrines. Il y a le faux et le vrai magnétisme, comme il y a la fausse et la vraie médecine. M. Littré croit lui-même au vrai magnétisme, du moins à la plus importante de ses parties. Il nous en donne la preuve dans ses deux articles sur les esprits frappeurs et sur la médecine rétrospective. Le magnétisme véritable n'est, en effet, que la science de l'influence du moral sur le physique exercée soit par un individu sur lui-même, soit réciproquement par certains individus sur certains autres. C'est cette dernière partie, bien sûrement, que rejette notre savant, faute de l'avoir étudiée. Et cependant il sait, par l'instinct des animaux, qu'une influence physique, inconnue dans sa cause, s'exerce de l'un sur l'autre ; que le jeune mâle, par exemple, recherche la femelle sans instruction préalable ; que le chien arrête ou poursuit

le gibier avant de le connaître, etc. Or, l'influence dont je parle est tout à fait comparable à l'instinct et mérite d'être étudiée. C'est elle, en effet, qui donne la clef de la plupart des faits que M. Littré a si bien analysés dans les premiers articles de son livre. Mais, j'en ai dit assez sur ce sujet dans mes observations précédentes et je ne puis qu'exprimer le regret que, dans sa longue carrière, ce savant n'ait pas eu la volonté, qu'il n'ait pas trouvé le temps ou l'occasion d'étudier quelques-uns des faits si intéressants qui tiennent à l'influence réciproque que les hommes peuvent exercer l'un sur l'autre, dans certaines circonstances, indépendamment de leurs moyens ordinaires de communication.

M. Littré nie surtout l'esprit. Mais non, il ne le nie pas, il l'affirme, au contraire, quelquefois en lui donnant son véritable nom, quelquefois en le nommant intelligence, quelquefois en l'appelant puissance psychique. Bien plus, il le dit immatériel. Que puis-je donc lui demander de plus pour être d'accord avec lui? Mais cet esprit immatériel n'est pour lui qu'une propriété de la matière, d'une matière particulière; encore

faut-il que cette matière soit organisée d'une certaine manière dont nous ne connaissons pas l'organisateur. Oh! alors, j'avoue que je n'y comprends plus rien. Lorsqu'il me dit avec bien d'autres philosophes que la force est immanente à la matière, je n'admets pas son opinion, mais du moins je la conçois à peu près, surtout lorsqu'on arrive à faire voir que toutes les forces dites physiques pourraient bien se confondre en une seule, l'attraction, qui suffit pour expliquer la formation générale des mondes. Mais, lorsqu'il faut qu'une force aveugle et sans intelligence, puisqu'on nous dit qu'il n'y a pas d'intelligence sans nerfs, ait choisi des particules nommées oxygène, hydrogène, carbone, azote et quelques autres, pour les combiner et les organiser d'une manière que la science ne saurait imiter, afin d'en former des ganglions et des nerfs qui auront pour propriété l'intelligence, je recule et me demande où est alors le positivisme. S'il se bornait à me dire : J'étudie le résultat de l'intelligence, sans m'inquiéter de ce qu'est l'intelligence, comme le mécanicien étudie le résultat de l'action des forces, sans s'occuper de ce qu'est la force elle-même, je concéderais cette façon d'agir; c'est ce que fait

le psychologue, lorsqu'il a la prétention de n'être pas métaphysicien ; mais lorsque vous me dites : L'esprit n'existe pas, il n'est qu'une propriété, c'est vous qui êtes métaphysicien et faux métaphysicien, en m'affirmant un principe que vous ne sauriez démontrer.

La force existe, vous ne l'avez jamais nié. L'intelligence existe, vous l'avez avoué. Et comment d'ailleurs ne le reconnaîtriez-vous pas, puisque vous en faites usage ? Il n'existe donc entre nous que ce désaccord : je prétends que l'esprit, auquel je donne pour attributs la force et l'intelligence, est une chose étrangère à la matière et qui opère incessamment sur elle ; tandis que vous prenez l'un et l'autre de ces attributs comme de simples propriétés de la matière. Et remarquez que j'emploie ici le mot *chose* en parlant de l'esprit, et non celui de *substance*, afin de ne pas effaroucher les positivistes ; mais chose et substance ne sont que des mots qui ne nous font pas connaître l'esprit autrement que je ne puis le connaître, c'est-à-dire par les effets et par les sentiments qu'il éveille en moi.

J'ai déjà, dans l'article XIV sur l'anatomie, combattu l'idée que M. Littré se fait de la force

en paraissant la confondre avec le mouvement ; mais ce n'est pas avec ce savant seul ou son école que je suis en désaccord à ce sujet : les spiritualistes eux-mêmes, ou du moins beaucoup d'entre eux, n'ont pas, sur la nature de la force des notions plus exactes, et, avant de terminer ce que j'ai à dire sur l'esprit, je crois devoir encore m'arrêter un moment pour réfuter des idées qui tendent à faire renaître le système dynamique développé par Leibnitz.

M. Paul Janet a fait insérer, dans le numéro du 15 mai 1874 de la *Revue des Deux Mondes*, un article dans lequel il expose ainsi qu'il suit l'idée générale de la philosophie dynamique d'après Leibniz.

« Tout être est actif par essence ; ce qui n'agit pas, n'existe pas, *quod non agit, non existit*. Or, tout ce qui agit est force ; tout est donc force ou composé de forces, et cela est vrai des corps comme des esprits. L'essence de la matière n'est pas l'étendue inerte, comme le croyait Descartes : c'est l'action, l'effort, l'énergie. De plus, le corps est composé et le composé suppose le simple. Les forces qui composent le corps sont donc des éléments simples, inétendus, des atomes incorporels

Ainsi l'univers est un vaste dynamisme, un savant système de forces individuelles harmonieusement liées sous le gouvernement d'une force primordiale, dont l'activité absolue laisse subsister, en dehors d'elle, l'activité propre des créatures, et les dirige sans les absorber.»

Que M. Littré aurait ici beau jeu, si ce n'est de mépriser, de combattre du moins la métaphysique! Quelle accumulation de principes sans bases expérimentales, et faux pour la plupart! Je puis m'en tenir à cette seule citation pour la réfutation de tout le système, et je me bornerai dans ce but à faire quelques observations succinctes.

Qu'est-ce qui autorise à dire que tout être est actif par essence, et que ce qui n'agit pas n'existe pas? Je concède, il est vrai, que tout est en mouvement dans l'univers, quoique le repos puisse y exister, qu'il existe peut-être momentanément en quelque point. Mais le mouvement n'est pas l'activité, n'est pas l'essence de la matière, il n'en est que l'état : en mouvement ou au repos, la matière en elle-même reste identiquement la même. Les corps, il est vrai, se décomposeraient si leur mouvement venait subitement à

s'arrêter, mais leurs éléments matériels ne changeraient pas.

Tout ce qui agit, dit-on, est force. Voilà encore un principe erroné. La matière en mouvement agit par la pression ou le choc, soit que son mouvement ait été primordial, soit qu'il ait été imprimé par une force; mais il n'est pas force lui-même, ainsi que je l'ai déjà expliqué; il exige seulement l'emploi d'une force ou d'une simple résistance due à l'inertie pour être modifié ou anéanti, ce qui a fait assimiler l'inertie à la force, bien qu'elle n'en soit que la négation.

On ajoute : L'essence de la matière n'est pas l'étendue inerte; c'est l'action, l'effort, l'énergie. Sans doute, ce n'est pas l'étendue seule qui est cette essence, mais l'étendue unie à l'impénétrabilité. Nous ne pouvons concevoir de matière sans étendue; et, sans l'impénétrabilité, elle ne serait qu'une partie de l'espace; mais nous concevons très-bien la matière sans action. Ce ne peut donc être là son essence, c'est-à-dire, ce qui la fait être. Il en est de même de l'effort et de l'énergie que nous sentons parfaitement en nous, et que nous ne saurions confondre avec notre matière dont le sentiment est tout autre.

Ai-je besoin, après cela, de relever la conclusion qui fait de tout, corps et esprits, un amas de petites forces dirigées par une grande force qui ne les absorbe pas? C'est là, surtout, que M. Littré serait autorisé à demander un peu de positif qu'il serait assez difficile de rencontrer.

Leibniz, du moins, ne confondait pas la force avec le mouvement : il la considérait avec raison comme un effort, une énergie spéciale. Mais ce n'est pas d'aujourd'hui seulement qu'on a voulu rejeter ce point de vue, en nous disant que l'idée d'effort n'étant que subjective, ne saurait avoir une existence absolue. Cependant, qu'y a-t-il de réel au monde si nous répudions la conscience de nos sentiments? Nous tombons ainsi dans des subtilités qui nous conduisent au pyrrhonisme pur. Pour moi, je n'entends rien à tout ce langage ténébreux de la métaphysique. Je crois au *cogito, ergo sum*, j'ai confiance entière dans l'existence de mes sentiments, de leur principe et des conséquences rigoureuses qui s'en déduisent, et, puisque j'ai le sentiment de l'effort, je dis que l'effort est quelque chose que j'appelle l'action de la force, que je distingue de la volonté, qui n'est qu'une pensée

donnant le signal de l'exécution, et du mouvement qui n'en est que le résultat.

En raisonnant ainsi, je suis à peu près d'accord avec le plus grand nombre des philosophes modernes; mais où je me sépare d'eux tous, sans une exception peut-être, c'est lorsque j'unis l'intelligence à la force pour constituer l'esprit. Selon eux, comme selon M. Littré, la force est immanente à la matière, et l'intelligence seule appartient à l'esprit, entité distincte dont une des fonctions est de diriger la force. M. Littré et tous les matérialistes me semblent plus conséquents, en attribuant à la matière l'immanence de l'esprit aussi bien que celle de la force. Mais laissons pour le moment cette dernière question.

L'esprit, disent ou pensent la plupart des philosophes, dirige la force vers un but, dans un sens indiqué par le désir, l'instinct ou la raison. Mais qu'est-ce que diriger la force? c'est la contraindre à agir dans une certaine direction connue par l'intelligence. Or, quand dans la réalité du monde nous voyons l'effet d'une force changer de direction, c'est qu'une autre force a été adjointe à la première. La pesanteur dirigerait, suivant la verticale, une pierre qui s'é-

chappe de notre main, mais si nous voulons lui faire atteindre un but éloigné, nous lui imposons par un effort une direction qui, se composant avec celle qui résulterait de la pesanteur, lui fait décrire une courbe balistique prévue. Il en est de même du boulet, sollicité à la fois par la pesanteur et par l'impulsion des gaz dégagés de la combustion de la poudre. Pour que l'intelligence dirige la force, ou plutôt son résultat, il faut donc qu'elle possède elle-même de la force, c'est-à-dire que la force et l'intelligence soient réunies.

Ce n'est pas ainsi que nous l'entendons, pourront nous répondre les philosophes : l'intelligence ne déploie pas de force, elle indique seulement à la force la direction dans laquelle elle doit opérer. Je le veux bien, mais alors il faut que la force puisse comprendre cette indication de l'esprit pour s'y conformer, et cette compréhension est un acte d'intelligence. Donc alors la force possède de l'intelligence. Vous ne pouvez ainsi échapper à cette conclusion, que la force et l'intelligence sont réunies dans une même chose, une même substance, un même être que j'appelle esprit. Vous pouvez, comme les matérialistes, ajouter à ces deux attributs,

les attributs mêmes de la matière, mais vous ne sauriez les isoler. Car, que serait la force seule, sans direction intelligente, sans loi? Ce ne serait pas même le chaos. Et que serait-ce que l'intelligence sans force? L'inertie la plus absolue; une chose qui ne tomberait pas sous le sens, une pure nullité. Mais la force réunie à l'intelligence constitue un être; un être dont l'action, il est vrai, serait nulle s'il existait seul, puisque, comme le Dieu de la plupart des spiritualistes, il serait réduit à se penser lui-même pendant des éternités; mais qui a un champ d'action infini pour organiser le monde, si la matière inerte existe en même temps que lui.

Si l'esprit, comme l'affirment les spiritualistes, n'est pas immanent à la matière, la force ne saurait l'être davantage, puisqu'elle est un attribut même de l'esprit. Mais si je réponds ainsi aux spiritualistes, je ne détruis pas l'opinion des matérialistes, qui attribuent l'intelligence, comme la force, à la matière. Il est vrai que M. Littré, et sans doute d'autres savants physiologistes, en attribuant la force à la matière, n'accordent l'intelligence qu'à une matière organisée d'une certaine façon, proposition

dont j'ai démontré l'inadmissibilité. Cependant, quelques autres pourraient me dire : L'intelligence appartient bien, comme la force, à toute la matière, mais seulement ce n'est que par une organisation spéciale qu'elle peut se manifester au dehors, comme aussi ce n'est qu'à la suite d'une certaine organisation minérale que les forces, autres que l'attraction universelle, ont pu exercer leur action. La question du matérialisme, ou même du panthéisme qui se confond avec lui, est ainsi nettement posée, et je dois encore essayer d'y répondre.

La matière, dans le premier de ces systèmes, se trouve caractérisée par quatre attributs : l'étendue, l'impénétrabilité, que les physiciens lui ont toujours reconnues, puis la force ou la puissance et l'intelligence. Dans le système des panthéistes, il en est de même, mais tout cela s'appelle esprit. L'intelligence est le premier attribut, la puissance est le second et s'exerce sur une matière étendue et impénétrable, résultant de la pensée même de la substance unique et spirituelle qu'on nomme Dieu. En d'autres termes, puissance, intelligence, étendue et impénétrabilité ne constituent qu'une même substance, comme dans le matérialisme.

Dans les deux hypothèses, cette substance unique se décompose par la pensée en deux parties : l'une active, intelligence et force, l'autre passive, étendue et impénétrabilité, sur laquelle agit la première. Or, lorsqu'on voit ainsi que chacune de ces parties pourrait avoir une existence distincte, sans que le mode d'action de l'une sur l'autre fût changé, est-il conforme à la raison humaine de supposer qu'elles ne forment qu'un seul être agissant sur lui-même par sa propre puissance ? Je dirai hautement non ; mais les matérialistes et les panthéistes pourront encore dire oui, et il faut leur répondre. Ma réponse, déjà bien connue, sera simple ; si elle n'est pas admise, je n'aurai rien à ajouter.

Si les quatre attributs sont réunis dans une même substance, chacun d'eux, comme on le conçoit quand ils sont séparés en deux groupes, ne peut être qu'infini et parfait dans sa nature, et, par suite, leur ensemble et les combinaisons qu'ils forment ne peuvent présenter que le caractère de l'infini et de la perfection. Dans cette hypothèse, l'imperfection et le mal ne sauraient exister, puisque autrement il faudrait que le principe s'en trouvât dans la substance unique, qu'elle le renfermât en elle-même, ce

que personne ne saurait admettre. Cependant, rien dans le monde n'est parfait, et le mal existe. Donc la proposition d'où l'on est parti est inexacte, puisque elle conduit à une fausse conséquence. Quelques-uns répondront que le mal n'existe pas. Je ne les écoute point, et, quand je souffre, je dis que le mal existe. Il existe aussi quand les hommes se trompent, se calomnient, se déchirent. Un être unique, parfaitement intelligent et puissant ne les eût pas ainsi conformés. Cette objection n'est pas d'aujourd'hui, et, quoi qu'on en ait dit, elle subsiste toujours contre le panthéisme et contre le matérialisme; car ces deux systèmes ne diffèrent guère que par le nom, confondant l'un et l'autre l'esprit et la matière dans une même substance. Si d'une part l'existence du mal est incompatible avec ce double système, si, d'un autre côté, je suis parvenu ou je parviens ci-après à faire voir comment il doit naître de la lutte incessante de l'esprit contre l'inertie de la matière, il en résulte, comme je l'ai avancé, que les deux groupes auxquels je donne le nom de substances, doivent avoir une existence distincte et séparée, quoique éternellement en contact l'un avec l'autre.

Je m'arrête, et je crois avoir réfuté les points principaux de ce que j'ai pu découvrir dans son livre, du système de M. Littré; il ne me reste maintenant qu'à exposer, ainsi que je l'ai annoncé, les principes que je crois devoir être substitués à ceux de son école.

XXIII.

EXPOSITION

DU SYSTÈME DUALISTE

DE L'ESPRIT ET DE LA MATIÈRE.

Ce n'est que par le sentiment que nous avons des choses que nous pouvons en constater l'existence. Tout ce que nous sentons existe pour nous, non tel que nous le sentons, mais comme cause de ce que nous sentons. Or, la matière est sentie par tous les hommes, et le témoignage de l'humanité entière déclare que la matière existe. En vain, quelques philosophes rebelles à leur propre sentiment prétendront-ils prouver, par de subtils raisonnements, que ce sont nos sensations seules qui existent, et non pas la matière divisible à l'infini et s'anéantis-

sant sous l'action de la pensée. Je répondrai que je suis homme, que je juge comme homme, et que, pour moi, la matière a une existence réelle.

Cette matière se présente à nous sous la forme de corps, et, sous cette forme, elle jouit d'une multitude de propriétés, propriétés que la physique a étudiées et classées avec soin. Bientôt on a reconnu que la plupart de ces propriétés ne lui appartenaient pas d'une manière essentielle, mais n'étaient que le résultat de la constitution ou de l'organisation des corps, que quelques-unes même étaient en partie étrangères aux corps qui les manifestaient et dépendaient, comme la couleur et le son, du milieu dans lequel ces corps étaient plongés. Enfin, d'élimination en élimination, la science a fini par ne reconnaître à la matière que deux propriétés essentielles, ou plutôt deux attributs indispensables, mais suffisants pour la constituer, savoir : l'étendue et l'impenétrabilité. Sans étendue, la matière s'anéantit; sans impenétrabilité, elle se confond avec l'étendue vide de l'espace, et aucun des phénomènes que nous présente l'univers ne peut plus se manifester. Mais, étendue et impenétrable, elle acquiert une

existence réelle que peuvent constater nos sens. La matière étant ainsi constituée, tout ce qu'on y ajoutera pour la formation des corps, comme la force par exemple, devra être considéré comme étranger à sa nature, bien que nous ne puissions jamais rencontrer la force sans la matière sur laquelle elle agit, ni la matière sans la force à laquelle elle obéit, puisque nous ne connaissons que des corps. Cette matière forme-t-elle un bloc unique, ou est-elle divisée en parties dans l'espace? L'observation répond à cette question, et, complétée par l'expérience, elle nous apprend que, sans l'action de la force, la matière serait dispersée dans l'immensité en parcelles d'une ténuité inappréciable.

On peut encore se demander si la matière est naturellement en repos, ou bien si elle doit être en mouvement. Cette question n'en était pas une autrefois, et le repos de la matière primitive était admis comme axiome. Il en est de même encore aujourd'hui pour bien des philosophes. Cependant, en admettant comme seuls indispensables et sans addition de force, les deux attributs que je viens d'énoncer, on remarquera que le mouvement et le repos sont

tout à fait étrangers à la nature de la matière inerte qui est indifférente à l'un ou à l'autre ; que ce ne sont pas là des propriétés, mais des états de la matière ; enfin , que le repos n'est qu'un terme particulier de la double série indéfinie de mouvements possibles en ligne droite , dans une direction donnée ou dans la direction opposée , et que , dans cette série , il y a un nombre infini de termes répondant à toutes les vitesses imaginables , depuis la vitesse zéro qui correspond au repos , jusqu'à la vitesse infinie que notre esprit pose comme limite sans la concevoir. Or, le terme zéro n'a en lui-même aucun privilège au-dessus de chacun des autres ; ce qui veut dire que si l'on considère une particule isolée de matière inerte dans l'espace , on ne saurait à l'avance lui assigner une vitesse déterminée , et qu'il y a par conséquent l'infini à parier contre un que cette particule n'a pas la vitesse zéro ou , en d'autres termes , n'est pas en repos , mais qu'elle jouit d'une certaine vitesse inconnue ; et , comme on ne l'a supposée animée d'aucune force particulière , son mouvement devra être rectiligne et uniforme , en vertu de l'inertie. Enfin , le nombre des directions possibles dans l'espace étant infini , elle en

suivra une qu'on ne saurait pas plus assigner à l'avance que sa vitesse, tant qu'on ne connaîtra pas de cause qui pourrait l'astreindre à la prendre.

Ce que je viens de dire d'une particule unique s'entendrait pareillement d'une seconde, et, comme il n'y a pas de raison pour qu'elle ait la même vitesse et suive la même direction que la première, il y a encore à parier l'infini contre un, c'est-à-dire certitude, qu'elle se mouvra en ligne droite avec une vitesse et dans une direction différentes de celles de la première. La même chose pourra être répétée pour les innombrables parcelles qui composent la matière, tant que nous la considérons dénuée de force, et il en résulte que toutes ces parcelles doivent naturellement se mouvoir chacune isolément, avec une vitesse particulière comprise entre zéro et l'infini, en embrassant toutes les directions imaginables et constituant ainsi le seul chaos qu'il soit possible à l'esprit humain de concevoir. Voilà ce qu'Arago a professé publiquement pendant quarante ans peut-être, que la vraie science a admis, mais que la philosophie actuelle semble ignorer encore. Je me hâte d'ajouter que ce chaos n'a dû jamais

exister, parce que jamais la matière ne s'est trouvée isolée de la force, mais que l'esprit doit l'admettre par abstraction à l'origine des choses, parce que, sans cette concession, la formation du monde ne saurait être physiquement expliquée.

Cette idée générale admise, il est aisé d'en conclure que la matière est infinie. Car, l'espace étant infini lui-même, si le nombre des particules matérielles était fini, leur mouvement désordonné les eût placées à des distances infinies les unes des autres, et aucune force n'eût été capable de les agglomérer et de les réunir pour en constituer des corps.

Considérons donc la trame serrée de la matière en mouvement, et jetons au milieu d'elle une force unique, l'attraction universelle, agissant simultanément, suivant la loi connue des physiciens, sur chacun de ses éléments épars. Aussitôt le monde commence à se former tel que nous le connaissons, et ne peut se former qu'à l'aide des conditions que je viens d'indiquer; car, si les particules étaient immobiles et qu'elles fussent réparties uniformément dans l'espace, tout resterait en équilibre et sans mouvement, malgré l'attraction dont les diverses ac-

tions se contre-balanceraient, et, si la matière en repos était irrégulièrement distribuée, tous les éléments se précipiteraient vers un centre unique de plus grande densité et ne formeraient qu'un seul bloc. Mais, avec le chaos tel qu'il a été décrit, une parcelle passant près d'une autre, avec une grande vitesse relative, s'incline légèrement vers elle, en décrivant comme une portion d'hyperbole; puis continue sa course presque en ligne droite jusqu'à ce qu'elle en rencontre une seconde. Si les deux parcelles n'ont pas des vitesses très-différentes l'une de l'autre, au lieu d'une simple inflexion hyperbolique, la plus rapide tournera autour de l'autre en décrivant une sorte d'ellipse, et il se formera ainsi une multitude de groupes tournoyants, se compliquant de plus en plus par la rencontre de nouvelles particules ou d'autres tourbillons, et formant ainsi des molécules de diverses espèces à raison de leurs compositions, puis se groupant entre elles, sans cesser de tourbillonner et d'être emportées dans l'espace pour constituer par leur agglomération les bolides, les comètes, les nébuleuses, les systèmes sidéraux et tous les corps qui en font partie. Et qu'on le remarque, une force unique

a suffi à cette immense création; de plus, elle a fait naître ce qu'on nomme à tort une force de répulsion, la force centrifuge, due à la fois au mouvement originel de la matière et à l'inertie de celle-ci. On peut croire encore que le calorique et ce qu'on attribue à sa force, ainsi que la lumière et l'électricité, dérivent du même principe. Le calorique ne serait que l'effet devenu sensible à nos organes de la rapidité prodigieuse du tourbillonnement des éléments matériels; la lumière serait le résultat des vibrations du reste infini du tissu matériel qui n'est pas encore entré dans la composition des corps et que les physiciens ont admis sous le nom d'éther; l'électricité enfin résulterait des divers courants du même éther qui, ne traversant pas les corps à cause de l'obliquité trop grande de leur rencontre avec ceux-ci, circuleraient à leur extérieur en vertu toujours de l'attraction. C'est là une hypothèse qui ramènerait à une seule les principales forces physiques connues; mais c'est encore là une hypothèse et, en philosophie, pas plus qu'en aucune autre science, les hypothèses ne doivent être avancées comme des principes. Au reste, le système dont je viens d'énoncer la base, se

prête d'une manière vraisemblable à bien d'autres hypothèses : ainsi, il expliquerait la dilatation des corps par l'accélération de vitesse du mouvement de rotation des éléments moléculaires, la transparence par la polarisation des tourbillons, les affinités par la rotation dans le même sens des divers groupes, la répulsion par des mouvements en sens contraire, et il tendrait toujours de cette manière à réduire à l'unité les forces physico-chimiques. Mais laissons-là les hypothèses, nous contentant d'affirmer, comme l'a fait avant nous, mais à notre insu, un physicien célèbre, la réalité positive de la formation des tourbillons moléculaires; conséquence nécessaire du mouvement inerte de la matière et de l'existence de l'attraction, faits incontestables l'un et l'autre.

On a pu dénier à l'attraction la qualification de force ; mais la science n'a pas admis le système présenté pour soutenir cette opinion, et je dois m'en tenir à sa décision. Quant au fait du mouvement et de la dispersion originelle de la matière, bien qu'il résulte, par un raisonnement simple et rigoureux, des principes les plus élémentaires de la physique, bien peu de gens, bien peu de philosophes surtout se résignent à

l'admettre. Je chercherai donc encore de nouvelles preuves pour aider à son intelligence. Il en est une qui, par son évidence, me semble devoir frapper les esprits même les plus prévenus. Prenant le monde sidéral tel qu'il existe en ce moment, supposons, ce qui est facile à comprendre, que tout à coup l'attraction cesse d'agir sur lui, le mouvement continuera avec toute son intensité acquise, mais les directions en seront singulièrement modifiées. Chaque planète, chaque corps céleste, les soleils compris, s'échappera dans la direction de la tangente à la courbe qu'il parcourait, pour continuer sa course en ligne droite, chacun avec la vitesse acquise par son centre de gravité. Déjà l'on voit que l'immensité de ces corps célestes auront chacun une vitesse et une direction particulières. Mais ce n'est pas tout : chacun de ces corps a un mouvement de rotation, ce qui fait que tous leurs points ont eux-mêmes une vitesse et une direction différant de celles de leur centre de gravité, et, comme tous ces points cesseraient d'être liés entre eux par l'attraction, ils prendraient tous une direction et un mouvement particuliers. Leurs molécules mêmes cessant de tourbillonner se décomposeraient en

atomes et la matière se retrouverait instantanément à l'état de chaos que j'ai commencé par exposer. Cette contre-preuve, d'une évidence palpable, me semble devoir parfaitement justifier mon point de départ auquel je suis ramené. Enfin, l'observation directe vient encore, quoique d'une manière moins complète, à l'appui de ma thèse. L'astronomie, en effet, a constaté, depuis un certain temps, que les étoiles supposées fixes par nos ancêtres, jouissaient chacune d'un mouvement spécial, et, en étudiant ce mouvement sur un certain nombre d'entre elles, on a trouvé que les directions et les vitesses étaient toutes différentes de l'une à l'autre, en sorte que, dans l'origine, ces astres ont dû être formés par des éléments de matière dont les vitesses et les directions avaient entre elles des rapports convenables à leur réunion, mais différaient beaucoup d'un groupe à l'autre. Le mouvement désordonné s'accroît donc de tous côtés, soit que l'on considère les plus grandes masses, soit qu'on descende aux plus petits éléments.

Je n'ai parlé jusqu'à présent que de l'existence de la matière et de celle de la force ; mais que peut être la force en elle-même, sans

une intelligence directrice qui lui soit réunie ? Nous ne saurions le concevoir. Car, prenant en nous-mêmes l'idée de force, nous ne la séparons jamais de la volonté ou, plus généralement à la pensée directrice, à ce point même que beaucoup de philosophes attribuent à une puissance spéciale, à une âme animale, tous les mouvements vitaux internes dont nous n'avons pas la conscience. Là est le grand débat entre les animistes et les spiritualistes classiques. N'ai-je pas dit que l'attraction agissait suivant des lois connues par la science ? Mais des lois, lorsqu'elles ne peuvent être rapportées à la nécessité, comme par exemple le mouvement de la matière inerte, ne peuvent être dictées et imposées que par une puissance intelligente. Et les savants, comme les philosophes, lorsque tous restent en extase devant la splendeur du tableau de l'univers, pourraient-ils refuser l'intelligence au principe d'où dérive l'ordre parfait qui fait l'objet de leur admiration ?

Mais la nature ne se borne pas à nous montrer des astres semés dans l'étendue des cieux, et, si l'étude de cet immense ensemble nous porte à reconnaître une intelligence dans son auteur, cette intelligence ne se révèle-t-elle pas

plus clairement encore dans les plantes, où nous voyons, indépendamment des forces qui apparaissent dans les minéraux, une force plus obscure qu'on peut nommer végétative conduisant à des résultats de croissance et de développement, de fructification et de reproduction qui dénotent un but intelligent dans l'action de la puissance active? Et cette intelligence n'est-elle pas plus éclatante encore dans la vie et l'instinct des animaux? Mais, où la négation de son existence est absolument contrainte à s'arrêter, c'est dans l'homme, qui lui a donné son nom, qui la sent et qui ne saurait la nier sans en faire usage.

L'intelligence existe donc dans le monde, et, ne se montrât-elle qu'en un seul point de l'univers, son existence serait constatée; mais, loin de là, elle se montre partout. Il n'est pas un ciron, un brin d'herbe, un grain de sable qui n'en témoigne aussi bien que le théâtre éclatant du ciel, et partout elle se montre accompagnée de la force qu'elle dirige, c'est-à-dire qu'elle est à la fois force et intelligence, ainsi que je l'ai précédemment établi. Cette puissance intelligente est ce que j'appelle esprit. Quel philosophe me contestera cette dénomination? Et cet

esprit considéré dans sa généralité, dans l'immensité des mondes est ce qu'avec le vulgaire et la grande majorité des philosophes, j'appelle Dieu. Dieu est donc pour moi un axiome qui n'a pas besoin de démonstration, mais que, dans mon intelligence spéciale, je ne puis me défendre d'admettre, parce que je le rencontre partout sous forme de force et d'intelligence et que, sans lui, rien au monde n'est compréhensible pour moi.

Chaque homme, ou plutôt chaque religion se forme de Dieu une idée particulière, dont les traits principaux cependant sont communs à toutes, et que toute philosophie doit admettre, fût-elle même matérialiste, puisque, dans cette dernière philosophie, Dieu se trouve compris dans la matière. Mais mon objet ici n'est pas de m'occuper de la nature de Dieu dont je proclame hautement l'existence; c'est comme esprit seulement que je veux en parler en opposition avec la matière et dans son action sur celle-ci.

L'esprit ne présentant ni étendue, ni impénétrabilité, mots qui, relativement à lui, sont dénués de sens, est distinct de la matière, et ses deux attributs, à la fois nécessaires et suffisants,

sont la puissance et l'intelligence. Mais, quelle idée devons-nous attacher à chacun d'eux ? C'est à l'observation et à l'expérience à nous le faire connaître, si nous voulons rester dans la science positive. Or, elles nous apprennent que la seule puissance que nous puissions constater n'est que la force, c'est-à-dire la faculté d'agir sur la matière, de modifier son état de mouvement, en d'autres termes, de combattre et de surmonter la résistance de l'inertie matérielle. Quant à l'inertie qui appartient à la seule matière, elle n'est que l'absence même de toute force immanente, et elle explique la nécessité d'une force extérieure pour constituer le monde ; elle n'est point une propriété de la matière, mais une simple négation de puissance. Pour ce qui est de l'intelligence, nous ne pouvons en étudier les détails que dans l'homme qui la renferme en lui, mais nous dirons en général que dans l'esprit elle doit consister à comprendre et à connaître sa propre action dans tous ses détails, à connaître également la matière dans son essence et dans son état, enfin, à apprécier de la même manière les résultats de l'action que la force exerce sur celle-ci. Il est vrai que l'expérience ne nous donne pas immédiatement ces diverses

notions, mais l'observation de ce qui se passe en nous, combinée avec le spectacle de la nature, nous autorise à le conclure, en généralisant et étendant nos idées jusqu'à la conception de l'infini. L'action de l'esprit s'étendant en effet sur l'univers entier, on peut dire que chacun de ses attributs est infini dans sa nature et que l'esprit lui-même est infini. Ce qui ne signifie pas, comme l'ont prétendu quelques philosophes, qu'il possède tous les infinis ou soit l'infini absolu. Car il n'est ni infiniment long, ni infiniment large, quoiqu'il agisse partout en même temps avec sa toute-puissance. Il n'est infini que dans ses attributs et dans ce qui est de l'essence de ceux-ci, comme la matière est infinie dans l'étendue qu'elle occupe et dans la résistance qu'elle oppose à la pénétration, résistance en conséquence de laquelle elle est déplacée par la rencontre d'autres parties de matière qui tendent à occuper sa place.

Voilà donc deux groupes d'attributs formant deux choses distinctes auxquels on a donné le nom commun de substance, sans qu'on puisse se faire de la signification de ce nom une idée bien précise, et que l'on ne conserve que comme désignation générale, en y ajoutant ou en sous-

entendant la qualification de matérielle ou de spirituelle. Quels rapports ont ces substances entre elles et quel rôle chacune joue-t-elle dans le monde? Ces questions, traitées dans la mesure de l'intelligence humaine, ne sortent pas de ce qu'on peut appeler la science positive.

Tout en distinguant l'esprit de la matière, on s'est demandé si l'une de ces substances n'était pas tellement soumise à l'autre qu'elle ne fût que son produit, que le résultat de sa création. Ce n'a même pas été là une simple question, mais une affirmation admise depuis de longs siècles par le plus grand nombre des hommes. Jamais on n'a pu dire que la matière fût antérieure à l'esprit et qu'elle l'eût créé; mais on a prétendu, et l'on prétend presque généralement encore que c'est l'esprit qui est antérieur et qui a créé la matière dans le temps, que l'esprit, en un mot, jouit de la puissance créatrice. Ici l'on s'éloigne complètement de la science positive. Car une telle opinion ne s'appuie ni sur l'observation, ni sur l'expérience. Jamais personne n'a vu une création matérielle absolue, de quelque nature qu'elle fût. La prétention n'a pu en être élevée que dans des temps d'ignorance, et de là est né le crédit d'une opinion qui s'est propagée jusqu'à

nos jours, mais qu'aucun fait ne saurait justifier aujourd'hui. Si quelques faits de cette nature venaient à se produire et qu'il fût possible d'en constater la réalité, il faudrait bien se résigner à y croire; mais ils nous conduiraient tout droit au panthéisme et aux conséquences inadmissibles qui le font rejeter par toute saine philosophie.

Si la matière, non plus que l'esprit universel n'ont été créés à un moment déterminé, ils sont coexistants et tous deux éternels; et, depuis l'éternité, l'un d'eux, l'esprit qui est actif agit, sur l'autre, la matière qui est inerte et produit des mondes à tous les degrés imaginables de formation, dont l'esprit humain ne peut concevoir l'origine que par une abstraction, une véritable fiction, car cette origine remonte à l'infini. Nous-mêmes, corps finis composés d'une infinité de parties infiniment petites, nous sommes placés, comme toutes les productions de l'univers, entre deux infinis qui confondent notre raison et qu'il faut pourtant que notre raison admette; car c'est là le positif dont le monde entier se compose.

Sans me laisser entraîner trop loin par cette question de l'infini qui trouble tant l'esprit des

philosophes et qui est cependant regardée en face par les géomètres, voyons, puisque ma plume m'a conduit vers l'écueil de ce sujet, avec quelle simplicité mon système résout quelques-unes des questions qui font le désespoir de la philosophie.

Comment un esprit infini et un, par son essence, a-t-il pu produire le fini et la pluralité? Comment, si l'esprit et la matière sont chacun simples et identiques dans leur nature intime, a-t-il pu en résulter la diversité? Comment enfin la matière, dont les parties sont divisibles jusqu'à l'infini, ou, en d'autres termes, dont les éléments sont infiniment petits, a-t-elle pu être amenée à composer des corps finis?

Jamais l'homme, avec les facultés qui lui sont échues, ne parviendra à concevoir, à comprendre les solutions de ces questions; mais il pourra les formuler cependant, à l'aide de l'observation et de la raison; et son intelligence, si elle est droite, sera forcée de les adopter.

Un grand nombre de philosophes, et même les plus illustres d'entre eux, ont dénié à l'esprit la faculté d'agir sur la matière. La raison unique de leur proposition est que les deux substances sont de natures différentes et même opposées.

Mais, comment ont-ils prouvé que cette différence de nature fût un obstacle à une action réciproque, lorsque surtout ces deux substances sont les seules qui existent dans le monde? Ont-ils recours pour cela à l'observation? Elle les confond et l'on rencontre partout le *mens agit at molem*. Les spiritualistes ne sont pas, d'ailleurs, en cela d'accord avec eux-mêmes; car en croyant à Dieu, qui certes est pour eux un esprit, ils admettent tous qu'il exerce sur la matière un empire absolu. Sans remonter aussi haut, ne concèdent-ils pas que la force est ce qui produit ou modifie le mouvement. Or, la force, pour la plupart d'entre eux n'est pas la matière, lors même qu'on voudrait qu'elle lui fût immanente; et, lorsque dans mon système, je la pose comme un des attributs de l'esprit, ils ne peuvent, avant d'avoir clairement démontré la fausseté de cette proposition, refuser à l'esprit la puissance d'agir sur la matière.

Je puis donc, dans mon système philosophique, affirmer, sans sortir du positif, que l'esprit agit sur la matière. J'ai montré d'un autre côté comment cette action avait lieu par l'attraction. Or, la matière étant irrégulièrement dispersée dans l'espace, il est évident que

de cette action ne peut résulter que la pluralité en même temps que la diversité en raison de l'agglomération variée des particules. Les grandes difficultés qu'on se forge à cet égard, non-seulement s'évanouissent ainsi, mais n'ont même pu jamais exister dans ma pensée. C'est faute d'embrasser l'ensemble des choses, en posant les deux premières questions auxquelles je viens de répondre simultanément, qu'on a pu y rencontrer des difficultés insolubles.

La troisième question qui touche de plus près à l'infini, la possibilité de constituer des corps finis avec des éléments infiniment petits, semble plus inabordable, et n'a jamais été, que je sache, nettement abordée par personne. Depuis longtemps cependant j'en ai offert la solution dans mes *Études philosophiques*; et, si quelque chose m'étonne, c'est qu'elle n'ait pas été donnée longtemps avant moi. Peut-être est-il plus étonnant encore que les philosophes qui ont pu avoir connaissance de cette solution ne semblent y attacher aucune importance ni se disposer à l'adopter. Il est vrai qu'elle est moins intimement compréhensible que l'action de l'esprit sur la matière et qu'elle ne tombe pas, comme celle-ci, sous la conscience; mais l'expérience en

montre tous les jours la réalité, et elle est d'une évidence mathématique.

Les éléments de la matière, répandus dans l'immensité de l'espace, peuvent être considérés, en remontant par la pensée à l'origine inaccessible des choses, comme étant infiniment petits. Mais dès cette origine, qui nous reporte à l'éternité, ou à l'infini dans le temps, l'esprit a agi sur eux pour les réunir et les multiplier à l'infini dans chaque groupe qui est ainsi composé de l'élément matière infiniment petit ou zéro, en nombre infini. Or, on sait que zéro nombre multiplié par l'infini, qui s'exprime par la formule arithmétique $\frac{0}{0}$ (zéro divisé par zéro), donne pour produit tous les nombres imaginables. Donc zéro matière multiplié par l'infini donne toutes les quantités de matière possibles, c'est-à-dire l'univers matériel tel qu'il est présent à nos yeux. Que l'on ne comprenne pas comment peut s'opérer ce produit, je l'admets parfaitement, mais qu'on en rejette la réalité, c'est ce que je ne puis concéder. Et, d'ailleurs, l'expérience nous la montre chaque jour, comme je viens de le dire, sans que nous y apportions l'attention qu'elle mérite. Lorsqu'avec un crayon je trace une ligne sur une feuille de

papier, je forme un trait fini et je n'ai fait que multiplier l'infiniment petit par l'infini, puisque la ligne est formée d'une infinité de traits en profil dont la longueur est égale à la largeur de la trace du crayon, dont la largeur en chaque point est infiniment petite et dont le nombre est infini. Le moindre de nos mouvements même décrit ainsi l'infini, dont il nous serait impossible de compter tous les points que nous avons cependant parcourus. N'usons donc pas notre esprit à rechercher comment de tels résultats sont possibles. Bornons-nous à les accepter comme positifs avec tous les géomètres, en accordant à l'esprit suprême la faculté d'en comprendre la formation.

Je ne m'arrêterai pas davantage sur des questions de cette nature dont je pourrais cependant pousser beaucoup plus loin l'examen, sans sortir du positif, et si j'ai même autant insisté, ce n'est que parce que, frappé de la complication et de l'obscurité de la philosophie classique, avec ses subtils raisonnements, j'ai voulu faire voir la simplicité de celle que je professe.

Il résulte des faits énoncés jusqu'ici dans ce qui précède que tous les corps de la nature sont composés de matière sur laquelle agit inces-

samment la force de l'attraction universelle qui manifeste ses effets par la cohésion des parties les plus rapprochées, par la pesanteur et sans doute par toutes les propriétés physico-chimiques qu'on a découvertes dans les corps, et qu'on attribue généralement à des forces diverses. La science ne peut affirmer encore que ces diverses forces naissent, comme la force centrifuge, de la combinaison de l'attraction avec l'inertie de la matière en mouvement, mais qu'il en soit ainsi, qu'il n'y ait pour les corps bruts qu'une force unique ou qu'il en existe plusieurs, on n'en peut attribuer l'action qu'à l'esprit universel qui domine le monde en agissant suivant des lois qui ne peuvent être dictées que par l'intelligence. Mais la nature comprend, comme je l'ai déjà dit, des êtres corporels d'où l'intelligence ressort avec bien plus de netteté que de la formation des minéraux dont l'organisation n'est encore que rudimentaire. Ce sont les corps vivants comprenant les végétaux, les animaux et l'homme qui marche à la tête de tous. Le rapprochement des éléments matériels soumis à l'attraction a produit des tourbillons moléculaires de diverses natures différant par la solidité, le nombre et la disposition entre eux

des éléments matériels. Beaucoup de ces molécules, en se concentrant de plus en plus, en se refroidissant, c'est-à-dire en affaiblissant par les résistances qu'elles s'opposent entre elles l'énorme vitesse de leurs rotations, ont constitué des corps solides; d'autres, dans des conditions différentes, ont formé des liquides; d'autres, moins concentrées encore, sont restées gazeuses. Enfin, une infinité d'autres petits groupes errent encore dans l'espace en molécules isolées, et l'éther même ne doit pas avoir cessé de renfermer l'inépuisable infinité d'éléments infiniment petits qui ne sont pas encore groupés, mais qui fournissent matière à de nouveaux groupes se formant chaque jour. On peut donc dire, en résumé, que l'univers doit contenir des éléments et des groupes de matière élémentaire à tous les degrés imaginables de formation. Là est encore, quoi que je fasse pour l'éviter, une de ces questions d'infini que notre imagination ne peut atteindre, mais que notre raison est forcée de reconnaître. Pour sortir de ce gouffre, cependant, prenons un des grands corps en formation, notre planète, par exemple, et suivons-la autant que possible depuis sa naissance, en nous appuyant sur la science, chaque fois

que nous pourrons la rencontrer sur notre route.

Tant que la matière qui a dû plus tard former la terre n'a été constituée qu'en tourbillons moléculaires encore épars, il nous serait impossible de concevoir qu'elle eût porté aucune production analogue à celles que nous voyons aujourd'hui, et nous ne pouvons admettre d'autre action sur elle que celle de l'attraction et d'autre effet que la concentration de plus en plus grande de ses molécules, pour former un globe d'abord gazeux dont la densité allait en augmentant depuis la surface la plus éloignée jusqu'au centre. Telles nous apparaîtraient les comètes, si l'attraction prédominante du soleil, à cause de la faiblesse de leur masse, ne les allongeait en ellipsoïdes dont le noyau occupe un des foyers, tandis que la queue, dont l'éclat finit par disparaître, se compose de matière de plus en plus rare. Après bien des milliers de siècles, simples moments pour l'éternité, le noyau du globe terrestre, se concentrant de plus en plus, a passé de l'état gazeux à celui de liquide incandescent. C'est la science positive qui nous l'apprend, et jamais elle n'a pensé qu'il pût exister dans cette masse d'autre orga-

nisation que celle de la matière brute. Cependant cette masse, nécessairement enveloppée d'une atmosphère vaporeuse et gazeuse, s'est refroidie de plus en plus à la surface, comme nous l'apprend l'observation, et l'observation nous montre encore qu'après un certain nombre de siècles de refroidissement, cette surface solidifiée est devenue susceptible de supporter des corps d'une organisation plus délicate que celle des minéraux et que, par opposition à ceux-ci, on dit composés de matière organique. Or, l'expérience nous apprenant que ce genre d'organisation ne peut supporter un degré de chaleur bien inférieur même à celui de l'incandescence que nous produisons aujourd'hui dans nos foyers, il n'est pas étonnant qu'on n'en rencontre aucune trace dans les premières couches devenues solides par le refroidissement de la croûte terrestre, et que ses produits se multiplient de plus en plus dans les couches qui ont été superposées.

Un degré particulier de température est donc une première condition indispensable pour la formation sur la terre de la matière dite organique, et il doit exister, pour le même objet, un certain nombre d'autres conditions qui nous sont

jusqu'ici entièrement inconnues. Ce n'est que quand notre globe a pu toutes les remplir que la vie a commencé à y apparaître. Lorsqu'on voit de nos jours la prodigieuse multitude d'animalcules qui circulent dans les airs et dans les eaux, et les myriades de débris microscopiques organisés qui composent la plus grande partie de la masse solide de la surface de la terre, bien avant que les débris d'animaux de plus grandes dimensions soient venus se déposer au milieu d'eux, on est porté à croire que les premières formations ont été des germes microscopiques et qu'elles ont eu lieu dans l'atmosphère, par la rencontre de molécules isolées et peut-être aussi, quoique moins certainement, dans les eaux, mais, en aucun cas, dans l'intérieur des solides. Il s'agit d'examiner maintenant comment a pu se produire cette nouvelle organisation. Les positivistes m'accuseront sans doute ici de tomber dans l'hypothèse ; mais, s'ils ont admis ce qui précède de mon système, ils devront convenir au moins que cette hypothèse a pour elle la plus grande vraisemblance.

J'ai dit que l'esprit présent partout agissait partout sur la matière, mais, qu'à l'origine, son action n'avait pu être que l'attraction dont

l'effet était d'opérer le rapprochement des molécules pour constituer des corps, et que ces corps, ne possédant aucun organe, ne manifestaient en eux la présence de l'esprit que par la pesanteur et par diverses autres propriétés physico-chimiques. Il a dû continuer à en être ainsi tant que les conditions locales ne se sont pas prêtées à une organisation plus avancée; mais lorsque, par les progrès incessants du temps et de l'organisation primitive, les milieux nécessaires se sont trouvés préparés, et que des molécules susceptibles de se combiner d'une nouvelle façon s'y sont rencontrées, l'esprit, toujours actif et présent, les a réunies, soit par le fait de la simple attraction, soit par une action propre d'une autre nature dont nous ne connaissons que le résultat, et a donné ainsi naissance à des cellules vivantes. Ces cellules, en outre des propriétés communes avec le reste de la matière, manifestent la présence de l'esprit par la faculté qu'elles possèdent de se développer intérieurement, en absorbant de nouvelles molécules propres à se combiner avec elles, et par celle de se subdiviser pour former d'autres cellules qui se groupent entre elles et avec les premières suivant diverses formes déterminées, mais va-

riables à raison de la nature de leurs éléments et de celle des milieux ou des circonstances dans lesquelles elles se trouvent placées. C'est ainsi qu'elles constituent des germes de diverses espèces. Ces germes, s'ils rencontrent une base sur laquelle ils puissent s'appuyer, continuent à se développer de la même manière, et donnent naissance à des végétaux qui se perpétuent par de nouveaux germes émanés d'eux-mêmes. Ces végétaux trouvant leur nourriture dans l'air ou dans l'eau qui les enveloppe, ainsi que dans la terre qui les porte, n'ont besoin ni de sensibilité, ni d'instinct, ni de libres mouvements pour chercher les aliments qui leur sont indispensables; aussi, n'est-ce que par la nutrition, la croissance, le développement des formes et la reproduction, que la vie se montre en eux comme nouvelle manifestation.

Des cellules ou utricules animales se sont formées de la même manière, peut-être en même temps que les cellules végétales, peut-être postérieurement, car les conditions d'existence des êtres qui en résultent ne doivent pas être les mêmes des deux côtés; et un grand nombre d'animaux se nourrissant de végétaux, n'ont pu exister qu'après l'apparition de ceu

ci. Toutefois, l'observation des animaux microscopiques montrant avec quelle activité et quelle rage ils se dévorent entre eux, et des matières organiques non encore développées pouvant servir à leur nourriture, rien n'empêche d'admettre que quelques espèces animales et végétales ont pu être contemporaines. Quoi qu'il en soit, les animaux, quelque petits qu'ils puissent être, ayant reçu des organes locomoteurs, ne sont pas attachés à la terre, et, n'y puisant pas directement leurs aliments, ils sont obligés de les chercher au dehors, sans quoi ils ne pourraient maintenir leur existence. De là la nécessité pour eux de la sensibilité, qui les met en relation avec les objets extérieurs, et de l'instinct, qui leur fait apprécier, d'une manière inconsciente, les rapports que ces objets ont avec leur constitution intime, et qui leur dicte l'action par laquelle ils se les assimilent à l'aide des organes que l'esprit a créés en eux par le développement des utricules primitives. Ces nouveaux êtres, indépendamment des propriétés physiques et chimiques de la matière brute, de la nutrition, du développement interne et de la reproduction des végétaux, ont donc été doués encore de la sensibilité et de l'instinct qui élèvent

la vie en eux à un degré bien supérieur à celui de la vie des végétaux.

Ce que je viens de dire semble n'être relatif qu'aux végétaux et aux animaux du dernier ordre qui, bien que fort différents dans leurs espèces, n'acquièrent tous qu'un assez faible développement. Mais nous voyons, par les débris que nous ont conservés les siècles, qu'il en a existé dans les temps reculés, comme il en existe aujourd'hui, de dimensions très-variées et de gigantesques même, comparés à la plupart de ceux de nos jours, mais qui tous ont disparu pour faire place à de nouvelles espèces et que, par conséquent, il y a eu plusieurs créations successives les plus diverses; que les animaux herbivores n'ont pu apparaître qu'après les végétaux, et les grands carnaciers plus tard encore, sans quoi ils n'auraient pas trouvé leurs proies; que, non-seulement les espèces se sont ainsi succédé, mais qu'elles se sont en même temps perfectionnées par la complication et l'amélioration de leurs organes, et qu'enfin, le développement de leurs facultés spirituelles ou psychiques paraît suivre assez exactement celui de leurs organes corporels et particulièrement celui de leur cerveau. C'est ainsi que l'homme,

apparu à la suite de toutes les autres créatures vivantes, a été doué de la conscience et de la raison qui en font, sur notre globe, un être privilégié tout à fait à part.

Il y a, dans cette succession de créations, un problème obscur qui intrigue tous les naturalistes et les philosophes. Je n'ai pas la prétention de le résoudre, mais je ne puis me dispenser de l'aborder et d'indiquer la solution qui, découlant de mon système, me semble la plus vraisemblable.

Les développements des premiers germes, ai-je dit, ont varié avec les circonstances et les milieux dans lesquels ils se sont opérés; et, dès l'origine, ces circonstances et ces milieux ont dû être des plus nombreux et des plus divers; mais bien plus, ils n'ont cessé de varier chaque jour; car, le mouvement de la matière et l'action de l'esprit étant incessants, rien n'est fixe dans le monde et tout change à chaque instant. Cependant, lorsque les espèces végétales ou animales sont bien établies, l'expérience nous apprend que les faibles changements terrestres qui s'opèrent dans le cours même de plusieurs siècles, ne suffisent pas pour altérer leur stabilité, et qu'il faut des modifications

considérables dans la constitution des milieux pour qu'on voie disparaître et se succéder des espèces organisées. Ces modifications considérables peuvent être produites par diverses causes, parmi lesquelles il m'est permis d'en discerner quatre principales. La plus frappante réside dans les cataclysmes qui ont bouleversé la surface du globe, en en soulevant avec rupture la croûte solide et produisant, en même temps, des enfoncements qui ont changé la distribution des mers en anéantissant immédiatement une partie considérable des êtres vivants qui peuplaient la surface de la terre, et en modifiant sensiblement les conditions climatiques antérieures. Cette cause bien réelle qui, de prime abord, avait été considérée comme la principale par les géologues a été réduite depuis à sa juste valeur, et, toute locale et accidentelle, ne peut être regardée aujourd'hui que comme la moins importante, à cause de sa discontinuité. Il en est une seconde, admise par tout le monde, dont les effets loin d'être brusques, comme ceux de la première, sont au contraire d'une excessive et inappréciable lenteur. C'est celle qui résulte du refroidissement constant de la terre. C'est cette cause qui

a permis la création des premiers êtres animés; et, lorsqu'on voit combien le seul changement d'habitudes et de climat exerce de nos jours, en peu d'années, d'influence sur des espèces vivantes bien définies, on conçoit facilement quelles modifications, assez profondes pour changer les espèces elles-mêmes, peut amener une longue accumulation de siècles. Une troisième cause, un peu plus active, mais bien lente encore, qui concourt aux mêmes résultats d'une manière plus locale et moins générale, est celle qui provient des modifications qu'éprouve incessamment la surface terrestre par l'action des eaux, des vents et de tous les phénomènes météorologiques qui doivent eux-mêmes changer d'intensité et de nature avec le temps. Enfin, il en est une dernière qui, sans doute, a été reconnue avant moi, mais que je n'ai vu indiquée nulle part, qui est intermédiaire à toutes les autres avec lesquelles elle se combine, et qui me paraît à la fois plus active et se prêter mieux que les deux précédentes à l'explication d'un grand nombre de faits géologiques fournis par l'observation : c'est celle qui tient à l'oscillation ou à la nutation de l'axe de la terre, autrement dit, à la précession des équinoxes, qui

modifie insensiblement l'état climatérique de chaque point du globe, sans avoir d'influence sur la température moyenne de la terre, qui peut amener de lents changements dans la forme et dans l'étendue des mers, ainsi que dans le régime des fleuves, et qui ramène, après chaque période de vingt-trois mille ans environ, la terre et le soleil dans les mêmes aspects respectifs. C'est ainsi qu'on peut expliquer que, bien que le refroidissement général de la terre doive être continu, chaque contrée peut éprouver, cependant, des réchauffements et des refroidissements alternatifs; que les glaciers, par exemple, sont descendus beaucoup plus bas en France, à certaines époques qu'aujourd'hui; ce qui a dû modifier sensiblement les espèces vivantes de notre latitude, ce qui explique peut-être les successions alternatives et presque régulières de couches de terrains de deux ou de plusieurs espèces différentes qui semblent être le résultat d'une oscillation des pentes qui ont amené les détritrus terrestres au fond de la mer; enfin, ce qui semblerait fournir une espèce d'unité de 23,000 ans pour mesurer le temps d'une partie des formations terrestres.

Quoi qu'il en soit, chacune de ces causes qui

ont leur réalité, et d'autres résultant de la constitution chimique de l'atmosphère, ont dû amener la destruction d'un grand nombre d'organisations qui ont cessé, au bout d'un certain temps, de se trouver dans les conditions nécessaires à leur existence. Quelques espèces plus vigoureuses que les autres, résistant à l'épreuve, n'auront subi que des modifications plus ou moins grandes de formes. D'autres enfin, se trouvant dans des conditions d'existence plus favorables que par le passé, auront pris un développement considérable qui les aura fait changer d'aspect et aura constitué de nouvelles espèces.

Tout cela est parfaitement admissible et est admis, je crois, à peu près par tout le monde, mais est loin de suffire pour expliquer tous les faits que fournit l'observation. Sans m'arrêter à l'objection des espèces intermédiaires qui semblent faire défaut, je me demanderai comment on peut expliquer l'apparition subite, dans des terrains supérieurs, d'espèces dont il n'existait pas d'analogues dans les couches précédentes. La réponse a déjà été faite, que ces espèces résultaient, soit de transports par les eaux, de débris provenant de contrées éloignées, soit pour des espèces ayant certainement vécu sur

les lieux mêmes, de migrations lointaines à la recherche de milieux plus convenables que ceux dont elles étaient chassées. Cela peut être en partie vrai, surtout pour les espèces aquatiques ou volatiles, mais ne peut s'appliquer à tous les cas. Et d'ailleurs, ces êtres organisés, végétaux ou animaux, ont été créés eux-mêmes dans leurs lieux d'origine et ont succédé à d'autres moins avancés qu'eux en organisation, en sorte que la question reste toujours la même. On doit donc chercher une autre cause générale à toutes ces créations de nouvelles espèces, tout en admettant comme évident que les migrations ont servi à les répandre sur la terre. Je ne vois que trois solutions distinctes que l'on puisse proposer. Toutes, comme la création de la première cellule, font intervenir la puissance de l'esprit telle que je l'ai définie précédemment, car rien dans le monde ne peut se produire sans son action.

Ou bien, l'esprit a formé ces nouveaux êtres tout d'une pièce, mâle et femelle, propres à se reproduire, comme beaucoup supposent qu'ont été créés l'homme et la femme; ou bien, les circonstances s'y prêtant, il a créé seulement un premier germe qui, déposé intentionnelle-

ment ou fortuitement dans un milieu convenable, a pu prendre le développement que comportait son existence, et ce milieu ne semble pouvoir être que le sein d'un animal d'une forme et d'une nature présentant quelque analogie avec celles du nouvel être; ou bien enfin, ce germe nouveau s'est naturellement formé dans cet animal d'un ordre déjà assez avancé et dont les conditions nouvelles du milieu général favorisent encore le perfectionnement. Il a donc pu en résulter un être supérieur à ses parents, que les circonstances et le temps auront continué à perfectionner encore.

La première de ces hypothèses est la moins vraisemblable, parce qu'elle suppose une manière d'agir de l'esprit dont il n'existe aucun exemple, et qu'on ne connaît même aucun fait qui se prête à l'établissement de la moindre analogie avec elle. La seconde est un peu moins invraisemblable; et les exemples des êtres parasites qui ne peuvent se développer que dans une substance organisée étrangère à leur espèce, semblent, jusqu'à un certain point, venir à son appui. Mais elle serait encore une façon d'agir de l'esprit tout à fait insolite et qui,

sans paraître impossible, ne satisfait pas cependant la raison. Car, le fait que je viens de citer ne s'applique qu'à des êtres d'une organisation bien inférieure à celle de l'animal, dont les tissus favorisent leur développement, tandis qu'il s'agit ici de la création d'un être supérieur à ses parents. La troisième enfin, est la seule qui réunisse des conditions de vraisemblance, puisque elle est conforme à la loi de continuité dont la nature nous offre partout l'exemple, qu'elle ne suppose aucun changement dans le mode d'action de l'esprit toujours présent dans les combinaisons diverses de la matière, et qu'elle ne suppose qu'une extension parfaitement admissible, à raison de l'importance des circonstances en vue desquelles on raisonne, des faits de modifications de variétés et de races que nous voyons s'effectuer dans la période de temps accessible à nos observations; période qui n'est qu'un instant comparée à la suite innombrable des siècles employés par la nature pour le peuplement de notre globe.

Une seule objection, je ne dirai pas sérieuse, mais consciencieuse, est opposée à cette hypothèse par l'orgueil du plus grand nombre des hommes : c'est qu'un pareil système suppose-

rait que l'homme compte dans ses ancêtres un être inférieur à lui, un simple animal pour lequel il professe un souverain mépris. Mais ce mépris est un blasphème. Le plus humble et le dernier des animaux n'est-il pas, comme l'homme, l'œuvre de Dieu? Et cette œuvre n'est-elle pas faite, jusque dans ses plus petits détails, pour exciter notre admiration? Nous sommes tous également fils de Dieu, quelle que soit notre origine; et notre dignité aura-t-elle plus à souffrir d'être sortie, par l'action de l'esprit, du sein d'un être organisé, que d'avoir été formés par la même action, du limon de la terre? Mais, c'est assez insister sur ce sujet. Je me suis borné à présenter trois hypothèses. Que chacun choisisse selon sa raison ou ses préjugés. Quant à la science positive, elle ne peut rien affirmer jusqu'à présent; mais elle a tort lorsqu'elle veut interdire à l'esprit humain de s'occuper de pareilles questions. S'il n'est pas possible d'atteindre à la vérité, n'est-ce donc rien encore que de chercher à en approcher, et de limiter le cercle dans lequel elle peut être renfermée? Il est, relativement à la création en général et à l'homme en particulier, un grand nombre d'autres questions qui

ne peuvent être traitées que d'une manière douteuse, hypothétique et l'on peut dire approximative. La seule chose qu'on puisse demander alors au philosophe est de ne pas proposer ses solutions comme absolues; et c'est à quoi je me conforme toutes les fois qu'elles ne sont pas solidement appuyées sur l'observation et sur l'expérience.

En reconnaissant la succession des créations terrestres, et en voyant la prodigieuse quantité de germes animés qui remplissent les airs, les eaux et la plupart des liquides, on s'est demandé si toutes ces créations n'étaient pas incessantes et spontanées, ou bien si la puissance souveraine, n'exerçant son action qu'avec intermittence, ne produisait de nouvelles créations animées que dans certains instants déterminés par des conditions qui nous sont inconnues. Il faut d'abord bien s'entendre sur le mot *spontané*, et ne pas le confondre avec *hasard*, qui serait l'absence de toute cause. Toute création, c'est-à-dire toute production d'une nouvelle combinaison de matière, et particulièrement de matière animée, a une cause et cette cause est l'action de l'esprit. La question serait donc de savoir si cette cause,

créatrice dans le sens que je viens d'indiquer, agit incessamment ou d'une manière intermittente. La vraisemblance, selon moi, est pour la continuité de l'action, parce que l'activité est dans l'essence de l'esprit, et que partout nous voyons la tendance à la continuité. On conçoit, cependant, que ce ne soit que par intervalles que des êtres d'une nature nouvelle soient produits; car l'esprit, qui semble partout suivre de constantes lois, ne peut agir par caprice, et là où il rencontre les mêmes circonstances et les mêmes éléments, il agit de la même manière et produit les mêmes effets.

Cependant, une école nombreuse et respectable nie les créations spontanées, et dit avec raison à ses adversaires : montrez-nous clairement de telles créations, si vous voulez nous contraindre à y croire. De son côté, un savant chimiste a entrepris de prouver que ces créations n'avaient pas lieu et que, si l'on voyait paraître et se succéder tant d'êtres microscopiques dans certains liquides, c'est qu'il en existait à l'avance quelques individus ou quelques germes, soit dans ces liquides, soit dans l'air avec lequel ceux-ci étaient en contact, et qu'ils se multipliaient par les procédés ordi-

naires de la génération, lorsque les circonstances venaient à favoriser leur développement. Les expériences opérées dans ce but sont certes des plus intéressantes, mais elles ne prouvent qu'une chose : c'est, qu'en purgeant parfaitement l'air et l'eau des corps étrangers à leur constitution essentielle, on détruit les conditions nécessaires à la production des êtres nouveaux. C'est ainsi que la végétation a varié avec la composition de l'atmosphère, qu'elle a produit les colosses forestiers dont nous trouvons les débris lorsqu'elle était chargée d'une grande quantité d'acide carbonique, et que, peut-être, elle deviendrait impropre à aucune production, si elle ne renfermait plus que de l'oxygène et de l'azote. On se trouve donc, pour cette nouvelle question comme pour la précédente, en présence de simples hypothèses plus ou moins probables, entre lesquelles chaque esprit peut librement faire son choix.

D'autres questions, non moins controversées, quoique la solution m'en semble bien plus positive, doivent nous occuper encore un moment. L'esprit, en agissant par l'attraction sur la matière, a-t-il créé une force hors de lui-même, une entité particulière chargée d'être son mi-

nistre pour opérer sous sa direction? Une telle question semblerait être une insanité si la raison seule, et non les préjugés, devait se charger de la réponse. Que peut être la création d'une force agissant sous les lois de l'esprit? Si l'esprit a la faculté de créer la force et de lui appliquer des lois, c'est que, comme je l'ai déjà dit, il possède la force, et l'intelligence nécessaire pour la diriger. Dès lors, c'est lui-même qui agit d'une manière intelligente et régulière, et non pas l'être imaginaire nommé force, soumis à un autre être imaginaire nommé loi. Cependant, l'immense majorité des hommes, les philosophes compris, n'admettent pas que Dieu agisse directement ainsi, et font de la force quelque chose de distinct créé par lui, ou immanent à la matière créée elle-même ou bien incréée. Sans discuter davantage, je me bornerai à dire qu'admettant comme axiome l'existence d'un esprit infini à la fois puissant et intelligent, je ne puis regarder l'attraction que comme son action directe, universelle et simultanée sur toute la matière. C'est là, pour moi, de la métaphysique positive. Cette attraction universelle est ce qu'on peut appeler l'âme de la matière inorganique.

Je ne saurais croire davantage que l'esprit ou Dieu ait créé une force végétative spéciale, et, encore moins, qu'il ait placé dans chaque plante, dans chaque brin d'herbe, une force particulière, une espèce d'âme qui préside à sa végétation. C'est encore là une action générale de l'esprit qui ne peut avoir lieu sur la matière que lorsque celle-ci a reçu un premier degré d'organisation que lui a procuré l'attraction, une préparation qui rend son développement ultérieur possible. Mais l'esprit, qui est toujours présent et actif, manifeste ce nouveau genre d'action aussitôt que l'état de la matière et du milieu qu'elle présente peut se prêter au maintien de la création qui en résulte.

La même chose encore a lieu pour les animaux. On ne peut pas dire qu'il existe une force animale spéciale pour présider à leur existence. Mais lorsque, par une action antérieure, l'organisation matérielle est arrivée à un certain degré de perfection, l'esprit en pousse le développement aussi loin que l'état actuel des choses peut le permettre, et, en même temps que ce développement matériel s'opère, on voit s'opérer aussi celui des facultés intellectuelles qui sont toujours liées à l'état

des organes. Il n'y a, en tout cela, qu'une action générale et régulière de l'esprit qui se manifeste de plus en plus dans la matière, à mesure que l'organisation de celle-ci se complique davantage. Ici, tout en observant la loi de continuité, je m'écarte plus encore que dans ce qui précède de l'opinion la plus commune des philosophes modernes. Car la plupart, sous des formes diverses, il est vrai, attribuent une âme spéciale à chaque animal, pour diriger ses mouvements intérieurs et instinctifs, ainsi que pour expliquer sa sensibilité. Mais, si l'on accorde cette âme aux animaux supérieurs, on ne saurait, en descendant la série indéfinie des êtres animés, s'arrêter à aucun point au delà duquel on pût dire : là cesse d'exister une âme, et c'est l'action directe de Dieu qui règle tous les mouvements, tandis que, dans la partie supérieure de la série, où l'on peut même voir poindre la raison, c'est une âme inférieure à Dieu qui préside à la vie. Ainsi, cette âme doit être attribuée à la série entière, non-seulement aux plus minimes animalcules comme aux plus puissantes créations, mais même à ces êtres indécis qu'on sait à peine distinguer des végétaux ; et alors, la loi

de continuité ne nous force-t-elle pas à accorder à tous les végétaux le même principe vital? En sorte qu'on serait ainsi ramené à la conception inadmissible que je viens de rejeter, avec toute la philosophie, en parlant des végétaux. Ainsi donc, ou il faut cesser d'être logique, ou il faut admettre avec moi, que l'esprit universel se manifeste de plus en plus directement dans le monde, en agissant d'abord par l'attraction universelle sur la matière inorganique, puis, successivement, par ce qu'on nomme quelquefois forces végétatives et forces animales, sur l'ensemble des êtres organisés ou vivants.

C'est surtout la considération de l'homme qui a jeté la philosophie dans la contradiction que je viens d'exposer, et dont elle ne saurait se tirer, soit qu'elle accorde, soit qu'elle refuse, comme elle l'a souvent fait, une âme aux bêtes. L'intelligence se sent et se montre avec une telle évidence dans l'homme, qu'à l'exception des matérialistes, aucun philosophe n'a pu se défendre de l'attribuer à un esprit auquel on a donné le nom d'âme, et dont on a fait une entité spéciale créée par Dieu et douée de toutes les facultés intellectuelles qu'on reconnaît dans l'espèce humaine. De là, depuis plus de trois

mille ans, les dissertations et les systèmes sur les âmes et leurs diverses natures, sensibles ou raisonnables; de là, le système des animistes et les disputes interminables dans l'énoncé même desquelles je ne saurais m'engager. Il me suffira de dire ce que devient l'âme dans mon système, en m'appuyant sur de plausibles raisons.

L'âme ne peut être dans l'homme autre chose que dans le reste de la création animée. Chez les animaux, les facultés intellectuelles qu'elle manifeste sont plus ou moins étendues à raison du plus ou moins grand perfectionnement des organes, et ces organes, eux-mêmes, produits de l'action de cette âme, ne se sont développés que successivement d'espèce en espèce, en partant d'une organisation inférieure pour arriver à une plus élevée. J'ai déjà dit qu'à l'aide de la matière primitive, l'attraction n'avait pu composer immédiatement que des corps inorganiques. Quelques particules de ceux-ci, toujours par la puissance de l'esprit, ont servi à la formation des premiers éléments vivants, cellules et utricules, qui se sont développés par l'absorption d'autres éléments en végétaux et en animaux rudimen-

taires, lesquels ont servi de bases et d'aliments à d'autres êtres plus avancés, et ainsi de suite, jusqu'à l'homme, sans qu'il ait été nécessaire pour cela, que l'esprit universel ou Dieu créât des esprits spéciaux, possédant comme lui l'intelligence et la force, pour exécuter à sa place des œuvres qu'il pouvait aussi bien faire directement et plus simplement par conséquent. Il m'est impossible, en effet, de concevoir qu'un être qui ne possède que les deux attributs de puissance ou de force et d'intelligence, nécessaires à son existence et étendus jusqu'à l'infini, puisse créer d'autres esprits que lui, ayant les mêmes attributs, mais moins parfaits, seulement, et d'une étendue limitée. Cette conception inadmissible n'est provenue que de ce que, dans l'homme, il a été reconnu que les manifestations de ces attributs étaient renfermées dans d'étroites limites. Mais ces limites ne sont imposées que par l'instrument même dont se sert la puissance, c'est-à-dire par le corps humain. Lorsqu'un large fleuve fait tourner la roue d'un moulin établi près de sa rive, prendra-t-on pour mesure de la force que le fleuve manifeste, l'effet utile produit par le moulin? L'action de l'esprit s'étendant

sur l'univers entier, c'est là qu'il faut aller chercher la mesure de sa puissance, et non dans l'atome de poussière mu par l'attraction, ou dans l'atome de matière nerveuse mis en action dans le cerveau humain.

Sans insister davantage sur la considération que je viens d'exposer, si l'on admet dans l'homme la création d'une âme inférieure en puissance, en intelligence et en perfection à l'esprit suprême, il faudra arrêter son choix sur l'une des trois hypothèses suivantes les seules qu'on puisse proposer, et sur laquelle, jusqu'à présent, les philosophes n'ont pu se mettre d'accord. Ou cette âme unique, régnant dans le corps humain, en dirige toutes les pensées, toutes les actions et toutes les fonctions intimes, ce qui constitue à peu près le système des animistes repoussé par la philosophie classique; ou cette âme présidant seulement aux faits de conscience et de raison, une autre âme inférieure, que quelques-uns nommeront force vitale ou force organique, et que quelques autres décomposeront en âmes ou en forces de diverses natures, se chargera de tous les phénomènes négligés par la grande âme; ou enfin, ces derniers phénomènes seront directement

produits par l'action régulière de Dieu, comme dans le reste de la nature. Or, aucune de ces trois hypothèses n'est admissible.

La première, qui certes est la plus raisonnable, lorsqu'on admet le peuplement du monde par des esprits, présente néanmoins un contre-sens. Car, si l'homme seul possède une âme spéciale qu'on ne saurait absolument qualifier de raisonnable, il faudrait admettre que la plus parfaite des créatures terrestres obéit à un esprit incomplet et susceptible en lui-même de toutes les faiblesses, tandis que les animaux, que nous avons en si grand mépris, seraient dirigés par la main même de Dieu, ainsi que je l'ai précédemment établi. L'objection est la même pour la seconde hypothèse, elle est même plus forte encore, puisque nos mouvements intimes qui étaient dirigés dans le premier cas par une âme douée d'assez grandes qualités, ne le seraient plus que par une âme inférieure; ce qui nous placerait, sous ce rapport, plus bas encore au-dessous des animaux. Des philosophes répondent que les animaux possèdent aussi cette âme inférieure, dont, au reste, il est impossible de se faire aucune idée; mais, s'il en est ainsi, on retombe dans la thèse

que j'ai déjà combattue, et il faut accorder une âme au plus infime animal, au plus grêle végétal, ce que la philosophie ne saurait jamais concéder. On fait, il est vrai, toutes ces âmes secondaires ou toutes ces forces plus ou moins intelligentes, mortelles comme les formes. Mais, c'est ce que je ne saurais comprendre ni accorder. Il n'y a de mortel dans l'univers que la forme, qui meurt en effet à chaque instant sous l'action de l'esprit pour renaître différente; mais, ce qui est réellement esprit ou réellement matière est immortel. Quant à la forme qui n'est que le produit de l'action de la première de ces substances sur la seconde, elle périt à chaque instant, parce que son essence est le changement.

Il ne reste donc plus que la troisième hypothèse, celle d'une âme dirigeant la pensée humaine, tandis que tous les autres phénomènes vitaux resteraient sous la direction immédiate de Dieu. Mais quoi! la faible intelligence qu'on ne peut refuser au chien fidèle compagnon de l'homme, à l'éléphant et à d'autres animaux de première classe, serait œuvre directe de Dieu, et la raison de l'homme, ce chef-d'œuvre spirituel de la création ter

restre, serait abandonnée à une âme faible et subordonnée. N'y a-t-il pas là une contradiction flagrante ou au moins un contre-sens inadmissible? Ne suis-je pas ainsi autorisé à rejeter les trois hypothèses que je viens de poser et à conclure que la véritable âme de l'homme est Dieu même ou, mieux, l'action de Dieu sur la matière organisée de l'homme, comme l'attraction, qui est aussi l'action de Dieu, est l'âme de la matière brute ou inorganique?

Une seule objection, mais d'une apparence formidable, s'élève contre mon système, et sa gravité est cause sans doute qu'en France surtout, la philosophie moderne n'ose la discuter. Fort de ma conscience et de ma conviction, je ne redoute pas de l'affronter. C'est celle qu'on peut lui opposer au nom de la morale. Il est nécessaire, pour y répondre, de reprendre les choses d'un peu haut.

L'esprit, ai-je dit, a pour attributs la puissance et l'intelligence. L'activité est dans son essence, et il agit constamment sur la matière, en exerçant l'un et l'autre de ces attributs. C'est ainsi qu'il a formé, par la simple attraction, l'immensité des corps inorganiques de l'univers qui constituent les systèmes sidéraux.

Ici éclate l'infinie grandeur de sa puissance ; mais son intelligence n'est pas moins infinie , et, cette œuvre entière, il l'a conçue, il la comprend, il en a prévu et en prévoit toutes les conséquences ; car, il est parfaitement conscient, autrement ce serait accorder à l'homme une faculté dont il ne jouirait pas lui-même. Le résultat de sa création est donc nécessairement conforme à ce que, faute d'autre mot, nous appellerons ses vues, ses intentions, sa volonté, et, pris dans son ensemble, ce résultat ne peut être que bon. Nous ne saurions donner au bien d'autre définition que ce qui est conforme aux vues de Dieu, ce qui découle de sa volonté. L'existence et le maintien régulier du monde sidéral est donc le bien, le bien physique, si l'on veut, et le mal ne peut être que ce qui s'oppose au maintien de cet ordre régulier, ce qui le détruirait, si une puissance invincible ne s'y opposait sans cesse. Or, ce qui résiste à cette puissance, ce qui détruirait le monde si l'action de l'esprit n'y mettait à chaque instant obstacle, est l'inertie de la matière. Donc, dans le monde physique, le principe de destruction, ce qu'on peut appeler le mal est cette même inertie. Ainsi, dans

l'ordre de choses que nous considérons, l'esprit ou Dieu est le principe du bien et la matière, par son inertie, est le principe du mal.

Si du monde purement physique on passe au monde végétal, premier degré du monde vivant, le bien considéré en lui-même ne peut être que le développement vigoureux et complet de toutes les parties de la plante, sa belle fructification et sa reproduction normale la plus conforme possible au type de son espèce tel qu'il peut être conçu par l'esprit. Mais jamais ce type parfait n'est atteint et le végétal en dévie toujours plus ou moins. Sa tige se courbe ou se déforme, ses branches ou ses racines s'altèrent, ses fruits se gâtent ou n'arrivent pas à la maturité, diverses maladies caractérisées par la science l'attaquent et le font dépérir. C'est là pour lui le mal, mal que combat sans cesse la force vitale ou végétale, c'est-à-dire l'action de l'esprit, mais qui souvent triomphe sans lui laisser achever la période de son évolution. La source du bien reste toujours ici la même, mais, quelle est celle du mal? On peut dire, d'une manière générale, qu'elle est la même aussi que dans le cas précédent, c'est-à-dire, l'existence de la matière et de son inertie

qui s'opposent toujours à l'action de l'esprit. Mais à cette cause se joint, dans une certaine mesure, l'action de toutes les forces physico-chimiques qui ne cessent pas de fonctionner dans les végétaux, et qui, bien qu'étant l'œuvre même de l'esprit, peuvent être considérés comme agissant fatalement dans le végétal, parce que les lois auxquelles elles sont soumises sont générales et absolues; en sorte que, si ces forces venaient à régner seules, la matière cesserait d'être organique et opérerait sous leur influence les combinaisons que nous présente la matière minérale. L'esprit n'a donc pu donner la vie aux végétaux qu'en introduisant une nouvelle forme d'action à laquelle j'ai donné le nom de force vitale ou végétale, et qui combat sans cesse les causes de destruction provenant de l'inertie et des propriétés générales de la matière. Qu'on le remarque d'ailleurs, les forces physico-chimiques ne doivent leur existence qu'à la nécessité de surmonter l'inertie de la matière et le combat de la nouvelle force, ou plutôt la combinaison des actions de diverses natures des forces dont les unes sont opposées aux autres, a donné pour résultat ces êtres harmoniques que l'on nomme végétaux, comme la lutte de l'at-

traction et de l'inertie de la matière primitive a produit l'harmonie du monde sidéral.

Mais, dira-t-on sans doute, puisque de la lutte des forces résulte l'harmonie du végétal, pourquoi des imperfections se rencontrent-elles toujours dans le produit? Dans le monde sidéral le mal n'est que virtuel, l'ordre ne cesse d'y régner; pourquoi la puissance infinie de l'esprit ne maintient-elle pas la perfection dans la végétation? Ici apparaît encore la fatalité qui tient à l'existence de la matière. Il résulte de la dispersion de cette matière dans l'espace et de l'extrême variété des milieux que le rapprochement de ses parties a formés, que l'esprit ne choisit pas les éléments qui doivent constituer un végétal, et qu'il les accepte tels qu'ils se présentent dans la nature, pourvu toutefois qu'ils ne soient pas impropres au développement de l'espèce à laquelle ils doivent appartenir. Qu'une bonne graine tombe dans un bon terrain et que les autres circonstances soient favorables, il en résultera un beau végétal; si elle tombe dans un mauvais terrain, elle ne produira qu'un être chétif; car elle doit se nourrir de matière d'une certaine nature que ce terrain lui refuse ou ne lui fournit pas dans de bonnes conditions; si

elle est elle-même défectueuse , un bon terrain ne suffira pas pour la faire venir à bien , et elle ne germera pas si elle tombe dans un trop mauvais. Ainsi s'exerce sur elle l'influence fatale de la matière dont je ne fais ici qu'indiquer un des traits. L'esprit cependant lutte à l'intérieur de la plante pour amoindrir ce qu'a de mauvais cette influence ; mais il ne peut le faire qu'à l'aide des organes mêmes du végétal , et si , dès l'origine , ils sont trop défectueux , les forces physiques qui sont constantes conservent une supériorité qui entraîne bientôt la décomposition et la mort. L'homme vient quelquefois , par la culture , modifier les causes physiques et apporter une aide intelligente à la végétation , mais cela ne change pas les conditions générales du monde , et le mal existe fatalement dans le végétal , parce qu'il est composé de matière et ne vit que par le concours de la matière.

Tout ce que je viens de dire s'applique aux animaux , au sujet desquels il serait par conséquent superflu de le répéter ; mais chez eux se manifeste une nouvelle espèce de mal : ils sont sensibles , et par suite , ils éprouvent de la douleur que ne ressentent ni les corps inorga-

niques, ni les végétaux. La douleur est un mal très-réel, quoi qu'en aient pu dire quelques philosophes, et c'est elle seule même qui peut prouver l'existence irrécusable du mal dans le monde. Elle est toujours accompagnée, même dans ce qu'on appelle douleur morale ou chagrin, d'une altération, d'une désorganisation plus ou moins complète d'une partie quelconque de la constitution matérielle du corps, sans quoi elle ne serait pas sentie; et ce sentiment est, à proprement parler, la seule différence qui existe entre le mal éprouvé par le végétal et celui qui afflige l'animal. Ce dernier seul est senti par le sujet qui l'éprouve; mais l'un et l'autre sont une atteinte portée à son organisation. Dans tous les cas, ce qui sent ne peut être que l'esprit, et, dans l'animal, la disposition des organes corporels est telle, par suite de l'existence de la substance nerveuse, que cet acte particulier de l'esprit devient perceptible au sujet lui-même, ou, en d'autres termes, se manifeste au dehors par le sujet. Mais l'esprit ne jouirait pas d'une intelligence parfaite si, dans le végétal lui-même, en combattant par la force vitale les influences morbides qui s'y rencontrent, il n'avait pas le sentiment de

ses propres efforts et de sa lutte, comme il doit avoir celui de son action attractive pour le maintien de l'ordre général de l'univers.

Quoi donc, vont se récrier les théologiens, les philosophes spiritualistes auxquels je m'adresse principalement en ce moment, et à plus forte raison les sectaires de la philosophie de l'inconscient¹ : Dieu fait des efforts qu'il sent, Dieu

¹ Il n'est pas de philosophie plus opposée à la mienne que celle de l'inconscient, et cependant, il n'en est pas qui s'en rapproche autant par la justesse et la richesse des observations. Il suffirait, pour qu'elles se confondissent l'une avec l'autre, de changer un seul mot; mais ce mot est tout le système. Je crois, comme M. von Hartmann à ce qu'il appelle *volonté-idée* et que je nomme *esprit*; mais je crois ce principe essentiellement conscient. Ce qui est inconscient, du moins dans le plus grand nombre des cas, c'est l'instrument dont il se sert. Ainsi, la pierre est complètement inconsciente de l'attraction; mais le principe de l'attraction ou l'esprit, non-seulement veut, mais sent et connaît son action. Le végétal paraît tout aussi inconscient que la pierre; mais c'est gratuitement qu'on avancerait qu'il est dirigé par une force inconsciente d'elle-même. Quant à l'animal, s'il n'est pas entièrement inconscient de ses sensations, il l'est du moins du mobile qui les fait naître, mobile que rien n'autorise à dire inconscient, puisque son action volontaire a une finalité reconnue par M. von Hartmann lui-même, et prévue longtemps à l'avance. Enfin, dans l'homme, on voit apparaître une conscience, bien limitée encore, il est vrai, mais qui ne pourrait évidemment se manifester si elle n'existait

souffre, Dieu éprouve de la douleur ! Oui sans doute ; autrement, je répéterai que vous accorderiez à l'homme des facultés et des connaissances que vous refuseriez à Dieu, c'est-à-dire à l'esprit universel. Si Dieu ne ressentait ni les efforts, ni la douleur, il les connaîtrait moins bien que nous, ce qui ne saurait être. Dieu ressent tout ce qui contrarie son action, et il en souffre ; il souffre comme nous, puisque c'est lui qui souffre en nous. Je ne dis pas que nos efforts et nos souffrances nous donnent connaissance de ce qu'elles sont en Dieu, parce que nous ne sa-

dans le principe dont l'action la produit, car elle ne saurait se créer elle-même. Son apparition, en outre, nous révèle ce fait incontestable, qu'à mesure que se développe l'organisation matérielle par la puissance de l'esprit, les facultés psychiques de la créature se manifestent de plus en plus à l'extérieur ; ce qui doit faire présumer, ou qu'il apparaîtra sur la terre des êtres d'une intelligence et d'une conscience supérieures aux nôtres, ou du moins, que de tels êtres existent déjà sur d'autres mondes plus avancés que la terre.

Une fois le principe inconscient renversé et remplacé par un principe conscient qui régit des êtres inconscients en grande partie, la métaphysique et la morale de l'auteur tombent complètement d'elles-mêmes, et je ne puis que partager, en tous points, l'appréciation qu'en donne M. Albert Réville dans l'excellent article inséré au numéro du 1^{er} octobre 1874 de la *Revue des Deux Mondes*.

vons de Dieu qu'une petite partie, que ce que nous en pouvons trouver en nous. Tout ce qui se passe en nous se passe en Dieu, mais au delà, nous ne saurions atteindre.

Dieu ne pourrait-il pas nous épargner la douleur? Je ne saurais l'affirmer; mais je ne le crois guère, dès qu'il nous a faits sensibles et différents des végétaux. La douleur a, dans la vie animale, une utilité évidente, qui suffirait à la justifier: c'est elle qui souvent nous prévient des dangers et nous fait pourvoir à notre existence. Comme tout mal, elle est une fatalité; mais l'esprit a su la faire entrer dans l'harmonie de l'organisation du monde, ce qui a servi de prétexte à quelques philosophes pour nier son existence, ainsi que celle du mal en général.

Il est un autre genre de mal qui atteint également les végétaux et les animaux, dont je dois encore dire ici quelques mots: c'est la mort à laquelle est assujetti tout corps vivant, après une évolution et une période plus ou moins longue, mais toujours limitée. On peut nier la réalité de ce mal pour le végétal, lorsqu'il a accompli son évolution tout entière et que le but de la nature est atteint en lui, mais

il n'en est pas de même pour les animaux, et particulièrement pour l'homme chez qui la mort, même à la fin de la carrière la plus complète, n'arrive guère sans maladie douloureuse, sans épouvante et sans amers regrets. La mort est encore, comme tous les autres maux qui nous accablent, une fatalité matérielle. L'activité incessante de l'esprit fait que tout change perpétuellement et nécessairement dans l'univers. Le monde ne reste pas identiquement le même pendant deux instants successifs. Les formes et les combinaisons matérielles se modifient à chaque moment. Nos organes participent à cette série de changements, ils s'usent par l'usage, se modifient avec le temps et finissent par devenir impropres à remplir leurs fonctions. La force vitale, que quelquefois on a appelée force médicatrice naturelle, travaille sans cesse, il est vrai, à rétablir l'équilibre détruit dans ces organes, sans s'écarter jamais des lois générales auxquelles elle est soumise, mais elle ne suffit pas pour les maintenir éternellement dans un état d'entière vigueur. Les forces physico-chimiques finissent par l'emporter, et survient alors la décomposition et la mort, conséquences forcées de l'inertie

et des forces générales de la matière inorganique.

Mais, dira-t-on, si la force vitale est l'action même d'un esprit tout-puissant, ne pourrait-elle être assez grande pour surmonter éternellement toutes les autres et pour rendre les créatures vivantes éternelles? On ne saurait sans doute accuser l'esprit d'impuissance, mais son intelligence serait en défaut s'il accédait aux vœux de ceux qui rêvent l'immortalité. La mort est une nécessité de la vie; car tous les êtres vivants s'alimentent les uns par les autres. Les végétaux ne vivent, pour une grande partie, que des détritibus des corps organiques qui ont formé l'humus de la terre; les animaux vivent des végétaux où se dévorent entre eux. Aucun d'eux ne pourrait donc vivre si tous les autres étaient immortels; et, si une seule espèce jouissait de ce privilège, elle couvrirait bientôt la surface de la terre et n'y trouverait plus d'aliments. Mais, c'est trop m'arrêter à de telles rêveries. La mort est une conséquence nécessaire de l'existence de la matière et de l'action sur elle de l'esprit.

Jusqu'à présent, je n'ai parlé que du mal physique; mais le mal moral, voilà le grand

écueil où l'on m'attend. Il nous faut d'abord bien voir en quoi il peut consister. Il n'existe que chez l'homme. C'est un point que je ne discuterai pas, parce qu'il m'est d'avance accordé par tous les philosophes. Il se présente de deux manières : ou dans l'individu considéré isolément, ou dans les relations des individus entre eux. Le mal moral individuel, auquel on a donné le nom de peine ou de chagrin, ne diffère en rien, par sa nature, du mal physique que j'ai appelé douleur, et qui existe sous mille aspects différents, mais il en diffère par sa cause, et c'est là seulement ce qui le caractérise. Le premier est une sensation douloureuse produite par une cause physique, soit interne, soit externe, agissant sur les organes de nos sens, transmise par eux jusqu'au cerveau et répercutée dans diverses parties de notre corps par le système des nerfs de la sensibilité. C'est là l'une des opérations de l'esprit qui font partie de l'action vitale. Dans la peine ou la douleur morale, la cause cesse d'être une action physique transmise par les nerfs des organes des sens jusqu'au cerveau ; mais elle est l'action directe de la pensée sur ce viscère qui provoque une réaction transmise de la même manière que

dans le premier cas à quelqu'un de nos organes intérieurs, comme le cœur, le diaphragme, le foie, les intestins, et y porte un trouble douloureusement senti. Une peine ou une douleur qui ne serait pas devenue sensible, ne serait point une douleur. C'est ainsi que, la terreur, la pitié, le remords et d'autres sentiments plus ou moins pénibles ne sont rien pour des cœurs endurcis. Je n'ai donc rien à dire sur le mal moral de cette première espèce qui ne soit compris dans ce que j'ai dit plus haut du mal physique; mais il n'en est pas de même du mal moral de la seconde espèce.

Il y a cependant quelque chose qui reste commun dans les deux cas : c'est le mal en lui-même. Il n'y a de mal réel, humainement parlant, que lorsque quelqu'un doit en souffrir, soit par une douleur physique, soit par une douleur morale; mais c'est dans l'action et surtout dans l'intention de l'auteur de cette douleur qu'existe le mal moral, c'est là le mal condamnable et condamné par les lois sociales.

L'homme ne saurait vivre isolé comme certaines autres espèces animales. Il a besoin, pour se soutenir et pour développer ses facultés,

de la société de ses semblables. L'existence de la société est donc conforme aux vues de l'esprit. Le maintien et la prospérité de la société appartiennent donc au bien; tout ce qui y porte atteinte est contraire aux intentions du Créateur et est par conséquent le mal. De là ce principe indubitable que l'amour de Dieu, c'est-à-dire de toutes les manifestations de sa volonté, et particulièrement l'amour de notre prochain, sont le fondement de toutes les vertus. L'homme, en effet, qui a l'amour de ses semblables, leur fait, ainsi qu'à la société, le plus de bien possible et se sacrifie même au besoin pour eux. En créant l'homme sociable, l'esprit a nécessairement placé en lui l'amour de son semblable; mais il a dû, nécessairement aussi, le douer d'un grand amour de lui-même qui, poussé à un certain degré, prend le nom d'égoïsme. Sans ce dernier amour, qui est celui de la conservation et du bien-être, il ne saurait subsister. C'est pour lui la première condition de son existence. Or, souvent ce sentiment se trouve en opposition, au moins apparente, avec celui de l'amour du semblable ou de la société; il est en général beaucoup plus fort que celui-ci, et c'est le sublime de l'héroïsme et de la

vertu de le sacrifier dans toutes les circonstances à ce dernier. Il arrive donc trop souvent que, tout en portant un certain intérêt à son semblable, un homme, loin de lui faire le plus de bien possible, cherche uniquement à en tirer le plus grand profit, sans s'inquiéter du tort qu'il peut lui faire ainsi éprouver, qu'il le trompe, le dérobe, et quelquefois même le tue. S'il a aussi peu de scrupule pour faire tort à son semblable, combien en aura-t-il moins encore pour nuire à la société, dans le but d'en tirer un avantage personnel? De là la nécessité des lois pénales, de la force publique et de la répression, pour mettre un frein à ce qu'on nomme, à proprement parler, le mal moral. Eh, qui ne voit de suite que ce mal provient de notre organisation matérielle, de la nécessité de l'amour-propre ou de l'égoïsme, pour nous défendre contre toutes les causes de destruction ou de malaise que multiplient autour de nous les propriétés fatales de la matière?

Pourquoi donc, cependant, l'Esprit tout-puissant ne nous a-t-il pas conformés de manière à établir une juste harmonie entre les principes qui président à notre existence, entre les bons et les mauvais penchants de notre na-

ture? Comment enfin, puisque c'est lui-même qui agit en nous, toutes nos actions ne sont-elles pas dictées par la raison?

J'ai déjà, en parlant des végétaux, répondu en grande partie à ces questions. L'esprit, en créant un homme, ne choisit pas ses matériaux. Un père vicieux et épuisé par la débauche et une mère malade et immorale ne peuvent procréer un enfant robuste et vertueux. L'éducation que lui donnent ses parents ne saurait corriger les imperfections qui proviennent de sa naissance, et, homme formé, la réflexion ne change guère les mauvaises habitudes contractées dans le milieu où il a vécu. Aussi, l'intelligence dont il pourra être pourvu ne s'appliquera-t-elle qu'à chercher les moyens de satisfaire ses déplorables penchants.

L'esprit, en formant l'homme suivant un type déterminé, a agi, comme dans tout le reste de la création, non par caprice, mais suivant des lois fixes. Les nerfs, le cerveau et tous nos organes sont les instruments dont il se sert pour agir en nous. L'intelligence humaine, c'est-à-dire celle qui se manifeste dans l'homme, consiste à traduire les vibrations nerveuses des organes des sens transmises au cerveau, pour en

déduire des idées puis des pensées qui tombent dans notre conscience, puis à opérer une réaction sur d'autres nerfs pour produire des mouvements et des actions en rapport avec ces pensées, enfin à produire de nouvelles combinaisons de pensées fournies, soit par le souvenir ou l'imagination, soit par de nouvelles sensations. Toujours son action est saine et parfaite en elle-même, mais les produits en sont imparfaits si les données et l'instrument dont il se sert sont défectueux. L'action vitale, il est vrai, qui, dans le champ de la morale, n'est autre que la Providence, travaille sans cesse à rectifier l'édifice corporel qu'elle a elle-même construit, et dont elle fait usage; mais, pas plus que pour les végétaux, elle ne peut sans miracle changer les matériaux et les circonstances défavorables qui ont servi à son développement. Le résultat est fatalement mauvais et produit le mal par des actions que ne saurait diriger une raison dont l'insuffisance tient elle-même à l'imperfection ou à l'oblitération des organes qui doivent la servir. Le mal est donc là, comme partout ailleurs, une fatalité inévitable résultant de l'existence de la matière, et c'est ici que l'on voit surgir la grande objection de la morale.

Si Dieu lui-même agit dans l'homme, et que le mal résulte que de l'imperfection de l'instrument corporel dont il fait usage en nous, il n'y a plus de libre arbitre; l'homme cesse d'être responsable devant Dieu; le bien et le mal est indifférents et sans sanction; chacun de nous enfin n'a rien de mieux à faire que de s'abandonner en aveugle à la satisfaction de ses desirs et de ses passions.

Je dissimule rien, je crois, de cette redoutable objection, mais il m'est facile cependant en atténuer tous les traits. Le libre arbitre de l'homme est celui de Dieu même. Il existe mais limité par l'imperfection de notre organisation. Dieu lui-même est limité par l'existence de la matière, et sa toute-puissance ne peut s'étendre que dans l'usage infini de sa force sans cesse changeantes et sans cesse harmoniques. Mais il ne peut pas faire que cette matière n'existe pas, eût-il réduit ses éléments à l'infiniment petit, ni que son inertie ne l'oblige à faire usage de sa force avec une intelligence parfaite. Sa puissance ne peut rien contre la fatalité matérielle d'où résulte ce que nous nomons le mal; et si elle s'étendait jus-

la possibilité de la détruire, le mal n'existe pas, car il est opposé à l'essence divine. L'existence seule ne prouve que cette puissance a une limite, c'est-à-dire qu'elle ne doit être entendue d'une manière aussi générale que la coutume de le faire les théologiens et la plupart des philosophes. Sans le moindre doute, l'homme ne saurait être responsable devant Dieu du mal qu'il profane sur la terre, puisque c'est Dieu lui-même qui l'a formé, qui pense et agit en lui et qui, par lui, subit le mal. Mais, quand bien même Dieu eût créé et placé dans l'homme une âme libre et indépendante, il ne serait pas plus contraire à la justice et à la raison de supposer que cette âme dût être responsable devant lui de ses faiblesses et de ses imperfections, puisque ce serait lui seul, et non elle-même, qui aurait créée telle qu'elle existe. Cependant, on ne saurait conclure de là que le bien ou le mal soient indifférents qu'ils n'aient point de cause, que l'homme ne puisse éviter le mal qu'il n'ait qu'à s'abandonner à ses passions. Le mal étant ce qui est opposé aux desseins de Dieu, l'homme ne saurait être heureux en

faisant le mal. C'est dire déjà que la morale de l'intérêt est d'accord avec la morale de la philosophie et de la religion, et que, dès ce monde, le bien ou le mal ont leur sanction. Mais, si le mal est une fatalité, comment l'homme peut-il l'éviter? Il ne le peut pas d'une manière absolue, car, sans cela, le mal n'existerait point; mais il ne faut pas oublier qu'il porte en lui une providence qui se manifeste par l'amour de la conservation, par l'instinct et par la raison, et qui l'éloigne de tout le mal dont il est susceptible d'avoir la conscience. Qu'un précipice se présente sous ses pas, il se détourne pour l'éviter; mais qu'une fosse soit recouverte par un tissu léger de branchage, il peut s'y précipiter comme la bête fauve pour laquelle on a préparé un piège. De même pour le mal moral : si son instruction et sa conscience lui montrent ce mal avec évidence, il évitera de le commettre; mais si son ignorance, la grossièreté et la brutalité de son organisation lui font croire que ce qui est le mal d'autrui fait son bien propre véritable, il s'y livrera avec fureur. Il est bien vrai de dire que l'ignorance est une des plus grandes sources du mal, et que, par conséquent, on ne saurait trop favoriser l'in-

struction du peuple ; mais , c'est l'instruction morale plus encore que l'instruction scientifique qu'il faut soigner en lui , ou du moins , il faut toujours faire en sorte que cette dernière vienne en aide à la première et serve à la corroborer. Quant à l'instruction morale , l'intérêt personnel étant et devant rester , quoi qu'on fasse , la passion dominante de l'humanité , il faut de bonne heure prouver aux jeunes hommes que la félicité sur la terre est attachée au bien ; puis , quelle que soit la religion qu'ils professent , ajouter cette autre vérité , que le bien et le mal trouveront encore leur sanction après la mort ; car l'esprit est immortel , et rien ne meurt en lui ; lorsqu'il cesse d'animer un corps humain , il ne perd pas le souvenir de tout ce qui s'est passé dans la vie de cet être qui continue ainsi , pour ainsi dire , d'exister en lui. Il a joui et il jouira éternellement de tout le bien auquel il a présidé pendant le cours de l'existence corporelle ; il a souffert et il souffrira éternellement de tout le mal que la fatalité l'a contraint à éprouver. Ainsi , le mal sera fatalement puni pendant l'éternité , sans qu'il soit permis d'en accuser la rigueur de la justice divine.

Mon système, on le voit donc, n'est en opposition ni avec la morale philosophique, ni avec la morale religieuse, et si, pour le reste, il est d'accord avec la science et la raison, je ne concevrais pas que les vrais savants voulussent le rejeter sans examen. Je suis loin, il est vrai, d'avoir été ici au-devant de toutes les objections qu'on peut élever contre lui; il aurait fallu pour cela entrer dans des développements que ne comporte pas l'objet principal de mon écrit; mais j'en ai assez dit dans l'exposé général qui précède et dans toutes mes observations sur la doctrine de M. Littré, pour faire voir que je ne manquerais pas de réponses toutes prêtes propres à justifier au moins les principales de mes assertions.

FIN

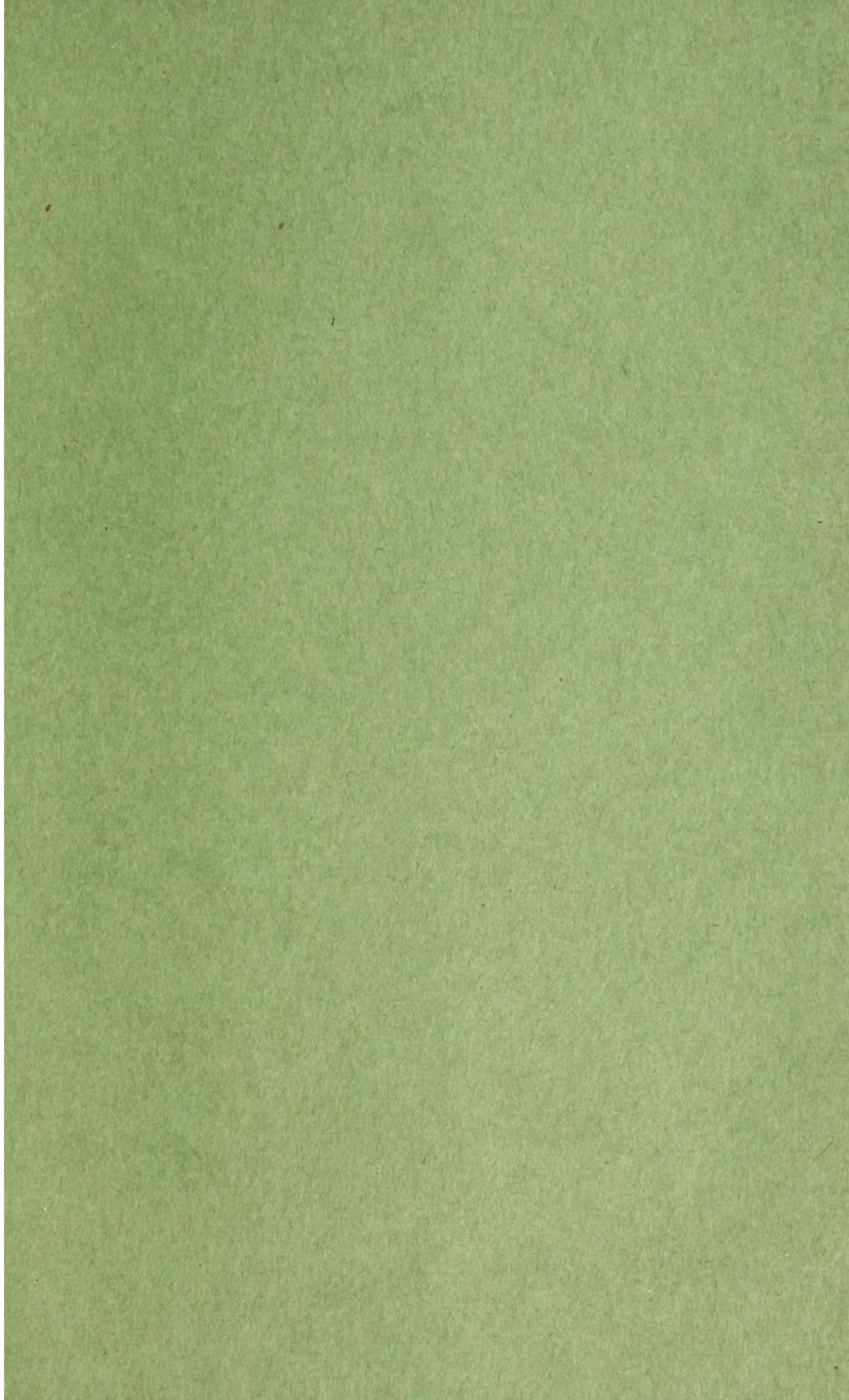
TABLE

DES

ARTICLES CONTENUS DANS CE VOLUME

	Pages.
AVANT-PROPOS.	1
I. Préface de M. Littré.	7
II. Des Grandes épidémies.	15
III. Des Tables parlantes et des esprits frap- peurs.	39
IV. Du Démon de Socrate.	85
V. L'Amulette de Pascal.	113
VI. Un Fragment de médecine rétrospective. .	129
VII. Celse (suite de la médecine rétrospective). .	155
VIII. Magendie	169
IX. Le Choléra à Paris en 1832.	189
X. Contagion de la morve chevaline.	191
XI. De l'Hygiène.	193
XII. Blessures par armes de guerre.	207
XIII. Électrisation physiologique et thérapeuti- que.	211
XIV. Anatomie.	221
XV. Système nerveux.	231

XVI. De la Doctrine médicale connue sous le nom d'organisme.	237
XVII. De l'Hérédité.	243
XVIII. Du Suicide politique.	245
XIX. De la Tixocologie dans l'histoire et de la Mort d'Alexandre.	247
XX. Henriette d'Angleterre , belle - sœur de Louis XIV, est-elle morte empoisonnée? .	259
XXI. Gil Blas et l'archevêque de Grenade.	261
XXII. Résumé et conclusion des observations pré- cédentes.	275
XXIII. Exposition du système dualiste de l'esprit et de la matière.	301



EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

MÉLANGES

DE

PHILOSOPHIE CRITIQUE

Par le Général NOIZET

Un volume in-8°. — Prix : 6 fr.

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES

PSYCHOLOGIE, MÉTAPHYSIQUE

Et application de la Philosophie à la direction de la vie humaine

Par le Général NOIZET

Deux beaux vol. in-8° (imprimés à très-petit nombre).

Prix : 16 francs.

LE DUALISME

OU

LA MÉTAPHYSIQUE DÉDUITE DE L'OBSERVATION

Par le Général NOIZET

Un volume in-18 jésus. — Prix : 2 francs.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET C^{ie}, RUE GARANCIÈRE, 8.

